27e Année N° 16 15 Août 1920

GENERAL LIBRARY
OCT - 6 1920
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Augustin **Filon**	*L'Impératrice Eugénie.* — I	673
André **Beaunier**	*L'Amour et le Secret* (3e partie)	693
Lazare **Weiller**	*La Guerre aurait-elle pu être terminée plus tôt?*	742
Roger **Chauviré**	*Poèmes*	758
Léon **Heuzey**	*En Thessalie turque* (*1858*)	770
Geneviève **Reynier**	*Une Mère*	794
Capitaine **Koeltz**	*Le Plan de Campagne allemand de 1871 à 1914.*	819
Fernand **Vandérem**	*Les Lettres et la Vie*	850
Louis-F. **Aubert**	*La Campagne présidentielle aux États-Unis*	870

Copyright 1920 *Revue de Paris.*

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS ET VENTE : 3, RUE AUBER

1920

LIVRES NOUVEAUX

L'AMOUREUSE AVENTURE

par **J.-H. Rosny aîné.**

Cette aventure amoureuse de Jude Silverhill est profondément humaine. Le héros est un pauvre homme avec toute la passion et toute les misères qui font la douceur et le trouble de la vie. La simplicité de son âme, profondément religieuse, une âme britannique et méthodiste, rend plus émouvante encore l'histoire de sa chute et de son expiation qui s'achève dans l'apaisement. J.-H. Rosny a pénétré jusqu'au fond de la sensibilité anglaise, et pour en traduire le frémissement, son style abonde en métaphores fraîches et lumineuses comme celles des poètes anglo-saxons.

LE SYSTÈME D'ARISTOTE

par **O. Hamelin.**

O. Hamelin a fait à l'École normale, en 1904-1905, une série de leçons sur Aristote. C'est ce cours que publie aujourd'hui M. Robin, d'après les notes du maître, contrôlées et complétées, pour trois leçons, par celles d'un auditeur. Plus encore que le *Descartes*, ce livre atteste la puissance compréhensive d'Hamelin : aussi bien Aristote a-t-il été l'étude de toute sa vie, et son propre système en a-t-il intégré de larges tranches. Une érudition exacte, un jugement sobre et sûr des commentateurs, surtout l'aisance à suivre les démarches de l'esprit aristotélicien, et comme à fouler ses traces, confèrent à cette étude une autorité incomparable. Tous ceux qu'attire la pensée du Stagyrite trouveront ici une clef d'or.

LA BELLE-FILLE DE LOUIS XIV

par **Émile Collas.**

Après Valentine de Milan, duchesse d'Orléans, c'est la femme du Grand-Dauphin, la mère du duc de Bourgogne, que M. E. Collas a voulu faire revivre. En variant l'époque, il est resté fidèle à son souci : animer ces figures effacées dont on ne sait pourquoi, après avoir tenu une si grande place, elles se sont comme retirées de l'histoire : peut-être en définitive parce que leur vertu ou leur modestie n'ont pas donné prise à la satire des contemporains. Pour faire passer à la postérité, une page de Saint-Simon vaut mieux qu'une alliance royale. La narration de M. Collas, conduite avec mesure et clarté, répare cette sorte d'injustice.

IRÈNE OLETTE

par **Henri Lavedan.**

M. Henri Lavedan a résolu le difficile problème d'écrire un roman romanesque, amusant comme un feuilleton bien fait et qui contient en même temps des pages nombreuses où se montre le meilleur réalisme. C'est que, précisément, la réalité peut être souvent romanesque : ainsi la mystérieuse protectrice d'Irène, cette milliardaire déguisée en femme du peuple afin de mieux dépister les misères qui se cachent et de les secourir, est un type réel et vivant. Aussi le lecteur s'abandonne t-il en toute confiance à la fantaisie du romancier, car il sent que cette fantaisie, dans ses plus grandes hardiesses, demeure fidèle à la vérité.

LA SUISSE ET LES FRANÇAIS

par **Alexandre Castell.**

Sous ce titre, M. Alexandre Castell vient de publier un recueil d'études inédites signées de personnalités politiques et littéraires, MM. Raymond Poincaré, Maurice Barrès, F. de Curel, A. Aulard, etc., relatives toutes aux relations d'amitié franco-suisses. C'est une généreuse et utile initiative. On ne trouve pas ici le souvenir des ombres illustres qui hantent le lac Léman, ni celle de Rousseau ni celle de B. Constant. Mais la Suisse n'a pas mérité de la France seulement par l'aliment que sa beauté pittoresque a fourni à nos écrivains. Elle a recueilli et recréé, selon la force du terme, des milliers de Français, exténués par la blessure et la captivité. Ce témoignage apporté « par l'élite française, en gratitude et en admiration », est aussi un recueil de documents sur la Suisse actuelle, recommandable par la compétence et la claire vue des témoins.

LE MARI CALOMNIÉ

par **Gabriel de La Rochefoucauld.**

L'auteur de *l'Amant et le Médecin* joint à une parfaite science du monde et à un sens remarquable de la vie un style élégant et juste qui traduit sans efforts toutes les nuances psychologiques. On appréciera ces qualités dans le recueil de nouvelles qu'il nous donne aujourd'hui. Les lecteurs de cette *Revue* y retrouveront avec plaisir la nouvelle émouvante qui parut ici-même : *l'Homme qui a perdu la vue.*

L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE[1]

PREMIÈRES IMPRESSIONS — SOUVENIRS RÉTROSPECTIFS

C'est le 5 septembre 1867 que je fus présenté à l'Impératrice Eugénie. J'avais été installé, la veille, par le général Frossard dans mes fonctions de précepteur ou, pour parler plus exactement, de répétiteur du Prince Impérial. Le Prince, qui relevait alors de maladie, se trouvait seul au château de Saint-Cloud avec sa petite cour, qui se composait de trois ou quatre personnes, perdues dans l'immensité du grand château désert. Depuis vingt-quatre heures, admirant le changement magique qui s'était fait dans mon humble existence, je me laissais fasciner par cette royale solitude. J'errais dans ces galeries pleines d'objets d'art, mais encore plus remplies de souvenirs. A travers les fenêtres entr'ouvertes, j'écoutais chanter ces jets d'eau, qui « ne se taisaient ni jour ni nuit » ; je regardais le soleil dorer ces gazons sur lesquels avaient traîné la jupe de Marie-Antoinette et celle de Marie-Louise.

Le 5, après le dîner, nous fumions un cigare, à la nuit tombante, dans la cour d'honneur, pendant qu'au-dessus de Paris, vague et lointaine, une lueur commençait à planer. Un bruit de roues, des lumières qui montaient en file attirèrent notre attention vers l'avenue : « C'est l'Empereur, c'est l'Impéra-

1. La *Revue* commence aujourd'hui la publication d'extraits d'un volume, qui paraîtra prochainement. *L'Impératrice Eugénie*, par Augustin Filon, qui fut le précepteur du Prince Impérial.

trice ! » crièrent mes compagnons, habitués à ce genre de visites. Ils coururent pour se trouver à la descente et saluer Leurs Majestés. Je fis comme les autres et me trouvai, un instant après, au milieu d'une foule de personnes inconnues dont aucune ne paraissait faire attention à moi. Ces messieurs et ces dames montaient l'escalier, derrière les souverains, dans un joyeux brouhaha. Je les suivis. Il y eut un temps d'arrêt dans le premier salon, placé entre le cabinet de travail du Prince et la chambre de l'aide de camp. J'étais caché par plusieurs personnes et je fus très surpris d'entendre l'Impératrice dire tout haut à l'Empereur :

— Il me semble que j'aperçois une figure nouvelle.

Aussitôt, et comme par enchantement, mes voisins qui, jusque-là, n'avaient pas paru me voir, s'écartèrent à droite et à gauche.

— C'est le nouveau précepteur de Louis, monsieur Filon, que je te présente, — dit l'Empereur auquel j'avais été amené, le vendredi précédent, par le général Frossard.

Par ce premier mot, l'Empereur mettait à néant ce titre de répétiteur, choisi à dessein par le gouverneur, et dont il ne fut plus jamais question.

Je m'inclinai très bas et ne pus voir le sourire de bienvenue qui m'était adressé par la souveraine.

Là-dessus, l'Empereur et l'Impératrice passèrent chez leur fils et je ne vis plus rien d'eux ce soir-là.

Le surlendemain, la Cour vint dîner à Saint-Cloud. L'Impératrice allait, de là, avec le service, faire une promenade à Versailles et à Trianon, aux flambeaux. Elle invita « la jeune Cour », comme on nous appelait, à l'accompagner. La jeune Cour avait fort envie de s'amuser. En particulier, j'aurais eu un plaisir extrême à revoir, dans de pareilles conditions et en une telle compagnie, des lieux que j'aime tendrement et où se sont passés les meilleurs jours de mon enfance. Mais la convenance nous obligeait à décliner respectueusement un amusement que notre Prince ne pouvait partager. C'est ce que nous fîmes. Pendant le repas, je m'étais trouvé placé entre une des nièces de l'Impératrice, Louise d'Albe, et son chambellan, le très aimable comte de Cossé-Brissac, qui devint plus tard un de mes amis. J'étais bien en

vue et je me sentais observé, car s'il m'importait beaucoup de connaître la mère de mon élève, elle n'était pas moins curieuse de savoir quelle espèce d'homme M. Duruy et M. Frossard avaient placé auprès de lui. J'ai toujours eu la vue très basse et, comme je n'osais me servir de mon lorgnon, l'Impératrice ne fut encore pour moi, ce soir-là, qu'une voix entendue à distance.

Le lendemain, 8 septembre, eut lieu le départ pour Biarritz. Durant le voyage, l'Impératrice m'adressa gracieusement la parole à plusieurs reprises, mais je ne pus prendre sur moi de la regarder en face ou de lui répondre autrement que par des monosyllabes, quoique tout le monde, autour de moi, parût merveilleusement à l'aise auprès d'elle.

Nous arrivâmes à la villa Eugénie le dimanche 9 et, dans l'après-midi, j'eus avec l'Impératrice une longue conversation qui marqua la fin de mes timidités et le commencement de mes surprises. En effet, je trouvai une femme entièrement différente, physiquement, intellectuellement et moralement, de celle que j'avais imaginée. Il y avait quatorze ans qu'elle était sur le trône et, durant cette période, enfermé dans une pension, puis dans une École, ou habitant une ville de province, je ne l'avais jamais vue et ne la connaissais encore que par des portraits. Deux, surtout, m'avaient frappé. L'un était ce profil de Winterhalter, si souvent reproduit par la gravure et dont je devais, plus tard, rapporter à Camden l'original, sauvé du désastre par le régisseur de Fontainebleau. L'autre était cette peinture officielle dont une copie ornait les grands hôtels de ville de province et que les enlumineurs d'Épinal n'avaient pas complètement gâtée. L'Impératrice y était représentée debout, coiffée d'un diadème de pierreries, avec le manteau impérial dont la traîne balayait les marches du trône. Winterhalter lui avait donné un regard doux, rêveur, voilé, presque mélancolique, un regard qui va chercher dans l'ombre de l'avenir ou du passé je ne sais quelle espérance ou quel regret. Dans l'autre tableau, au contraire, elle apparaît jeune, éclatante, naïvement heureuse, comme si l'artiste avait voulu que sa physionomie exprimât, avant toute chose, l'étonnement ravi de sa haute fortune. Ni l'une ni l'autre de ces deux œuvres ne peut donner une idée du caractère

ou des facultés intellectuelles de celle qui leur a servi de modèle. Dans la suite, je l'ai revue à certains soirs, délicatement majestueuse dans sa splendeur impériale et j'ai retrouvé, dans son regard, cette suave et rêveuse mélancolie que Winterhalter y avait aperçue. Mais, quand je la vis, pour la première fois, de près, à Biarritz, rien, en elle, ne rappelait ces deux attitudes. Aucune pose, aucun souci de l'effet. Plus simple et plus naturelle dans tous ses gestes et dans toutes ses intonations qu'aucune des femmes qui l'entouraient, elle ne semblait nullement se rappeler qu'elle eût un rôle à jouer, pas plus celui de jolie femme que celui de souveraine. Après tant d'années écoulées, je crois la voir encore sur la terrasse de la villa Eugénie, telle que je la vis ce dimanche-là. Elle n'avait ni chapeau ni ombrelle et, s'abritant les yeux de sa main fine, gantée de suède, elle abandonnait tout le reste aux brutalités de ce soleil presque espagnol qui lui faisait faire mille grimaces et qui ne ménageait pas un teint déjà légèrement endommagé. Il lui eût été facile, par mille moyens que toutes les femmes connaissent, de dissimuler certaines taches ou certaines meurtrissures à peine visibles, laissées sur son visage par la souffrance physique ou morale. Mais elle ne recourait que rarement à ces moyens. A part l'innocente poudre de riz, son seul artifice était un coup de crayon noir très appuyé, dont elle soulignait les cils de la paupière inférieure. Elle en était venue à considérer cette ligne noire comme un trait essentiel de sa physionomie et ne se serait pas reconnue elle-même sans cette ombre artificielle qui changeait l'expression de son regard. J'oserais presque dire qu'elle y tenait à force de sincérité. Le supprimer, c'était se déguiser, se contrefaire. Aussi la verra-t-on refuser d'omettre cette particularité de toilette dans une circonstance critique où cette omission pouvait être son salut. Mais je reviens à la terrasse de Biarritz et à notre première conversation. Elle me demanda de permettre à ses nièces d'assister à quelques-unes des leçons du Prince Impérial en attendant l'arrivée, très prochaine, de leur gouvernante [1]. Puis,

1. Cette gouvernante, choisie parmi les plus distinguées des dames de Saint-Denis, était mademoiselle Redel qui épousa, quelques années plus tard, Victor Duruy.

l'entretien roula sur l'éducation du Prince. Elle en parla librement, avec une chaleur et une franchise qui me stupéfièrent et me charmèrent, car elle semblait, dès ce premier jour, entièrement sûre de moi. Elle eut un mot gracieux, presque affectueux, pour mon maître, Victor Duruy, que je croyais sa bête noire, et s'exprima, sans l'ombre de ménagement, sur certaines personnes que l'on disait haut placées dans sa faveur. Ses vues devançaient celles qui ont été proposées, depuis trente ans, par les meilleures autorités pédagogiques ; elles étaient justes, neuves, hardies. L'Impératrice voulait que l'on fît, avant tout, l'éducation du caractère, que l'on inspirât à son fils l'indépendance du jugement avec le respect de la liberté d'autrui, l'initiative, « le courage de penser, disait-elle, qui précède le courage d'agir ».

Mon impression fut profonde. Dès ce moment, disparut l'image, purement artistique, de la Beauté sans pareille et sans défaut qui posait sur le trône comme la reine des fées au centre d'une apothéose de théâtre. A sa place, il y avait une femme de tête et de cœur pour laquelle je me sentais un dévouement passionné.

Cette impression se serait, cependant, effacée si elle n'avait été confirmée par les impressions reçues les jours suivants.

A la date du 19, j'écrivais à ma mère : « Il est impossible de s'imaginer une personne à la fois aussi séduisante et aussi souveraine que l'Impératrice et il n'y a rien de plus spontané que l'envie qu'on éprouve de lui plaire et d'être regardé par elle avec bienveillance. C'est une nature toute chevaleresque et de premier mouvement, avec une science pratique dont la précision étonne, à chaque instant, les gens de telle et telle spécialité. Elle discute avec un éclat qui m'abasourdit et elle a même un don bien rare chez une femme, l'éloquence [1]. »

Telle l'Impératrice s'était montrée avec moi, telle elle était

1. L'Impératrice s'amusait, pourtant, à nous raconter comment, dans telle ou telle occasion solennelle, elle était restée muette et s'était enfuie au cours d'une cérémonie, un jour entre autres, où elle présidait la Société du Prince Impérial. Je considérais ces anecdotes comme de pures plaisanteries qu'elle faisait à ses propres dépens, car je l'ai toujours vue trouver sur place le mot juste, ou énergique, ou pittoresque que la circonstance réclamait. Il ne fallait pas la croire sur elle-même. Elle m'a bien dit qu'elle était poltronne, et cela un jour où elle venait de montrer un courage extraordinaire.

avec tous. L'Empereur faisait constamment des questions et accueillait les réponses, souvent absolument nulles, qu'on lui faisait, avec un grognement vague qui eût pu être interprété dans les sens les plus divers ; mais, comme il inclinait la tête de côté en souriant des yeux et des lèvres, l'interlocuteur pensait l'avoir ravi. L'Impératrice, elle, discutait sans trêve, et ceux qui la contredisaient le plus hardiment me parurent ses préférés. Je citerai, parmi ceux qui lui tenaient tête à Biarritz en 1867, l'amiral Jurien de la Gravière et le baron Corvisart, médecin de l'Empereur. Les autres personnes du service maugréaient contre eux et les accusaient « d'exciter l'Impératrice », comme si c'eût été le plus grand des crimes de la faire parler. Je ne tardai pas à me rendre coupable du même crime. L'Impératrice connut, très vite, que je lui étais entièrement dévoué, bien que je n'eusse aucunement l'air de me mourir d'amour pour elle. Cette attitude lui plut et fut la première cause de la bienveillance qu'elle me témoigna, bienveillance qui eut des éclipses mais qui me revint toujours et qui a été la fierté de ma vie. Je n'en raconterai pas ici le progrès, car cela n'aurait d'intérêt pour personne. Mais elle me valut de précieuses confidences. Je les ai recueillies à l'époque où elles me furent faites et dans les termes dont l'Impératrice s'était servie. Je les place ici selon l'ordre des temps auquels elles se rapportent. J'y joins quelques détails que m'ont appris certaines correspondances inédites placées plus tard entre mes mains ou que m'ont révélés des témoins oculaires d'une bonnne foi indiscutable. J'élimine les innombrables anecdotes qui me sont venues de seconde main, si intéressantes qu'elles me paraissent et de quelque source authentique qu'elles proviennent. Les pages qu'on va lire ne forment donc pas un récit suivi ; elles ne peuvent être considérées, à aucun degré, comme une vie de l'Impératrice, mais, d'un autre côté, elles ont une sorte d'intérêt autobiographique, car c'est elle, pour ainsi dire, qui va prendre la parole, et, à défaut de ses véritables « mémoires » que nous eussions été si heureux de lire et qu'elle n'a pas voulu écrire, on retrouvera quelque trace de ses impressions personnelles et de son *moi* intime dans ce qui suit :

« Je suis venue au monde pendant un tremblement de terre. Ma mère accoucha sous une tente, dans le jardin. Qu'est-ce que les anciens auraient pensé d'un pareil présage? Ils auraient dit que je venais bouleverser le monde. »

L'Impératrice m'a très souvent parlé de son père et de sa mère. Elle avait, pour la mémoire du premier, une sorte de culte et il y avait de l'attendrissement dans la façon même dont elle souriait en rappelant ses excentricités. Tous ceux qui l'ont connue intimement savent que la miniature de son père Cyprien de Montijo ne la quittait point. Dès les premiers jours d'exil, je la retrouvai sur sa table, comme je l'avais vue tant de fois aux Tuileries. Une partie du visage disparaissait sous un bandeau noir qui rappelait une glorieuse blessure reçue au service de la France. Des traits fins, énergiques et pâles, qui n'étaient pas sans rapport avec ceux de sa fille; Eugénie était, de corps et d'âme, une vraie Montijo, avec quelques gouttes de sang wallon et écossais : d'où le bon sens qui apparaissait lumineux, à certaines heures, et faisait contrepoids aux héroïques folies. Le père de l'Impératrice avait pris le titre de comte de Montijo à la mort de son frère aîné, Eugenio, oncle et parrain de l'enfant. On admirait ces deux hommes si on les connaissait. Eugenio avait fait une tentative magnifique et désespérée pour renverser l'infâme Manuel Godoï, et pour sa peine il a reçu les insultes de l'histoire plate et bourgeoise qui se courbe jusqu'à la boue devant le succès :

Sed quid

Turba Remi? — Sequitur Fortunam, ut semper, et odit Damnatos...

Dès 1845, M. Thiers implorait Mérimée pour obtenir, grâce à lui, de madame de Montijo des renseignements sur le caractère et les aventures de son beau-frère. Il les obtint et les travestit avec ce sans-gêne et ce mépris absolu de la vérité qui l'ont toujours caractérisé.

Quant au cadet, Cyprio, libéral et philosophe, il aimait la France parce qu'elle était, à ses yeux, la patrie de la philosophie et de la liberté. Mais il admirait aussi le génie

et la gloire. C'est pourquoi il servit la France et Napoléon. C'est lui qui, à la tête de nos jeunes polytechniciens, tira sur les alliés, en 1814, les dernières volées de canon envoyées par les batteries de Montmartre. Il était donc fort digne d'être persécuté par Ferdinand VII et il le fut.

Quant à la comtesse de Montijo, sa femme, je ne l'ai jamais vue. Je la connais par un délicieux portrait de Goya, par les conversations de l'Impératrice et surtout par la correspondance inédite de Mérimée qui couvre trente et une années, sauf quelques interruptions, et, vers la fin, quelques ralentissements. La comtesse de Montijo se reflète dans ces lettres qui lui sont adressées et qui nous font connaître ses goûts, ses occupations, son caractère, sa manière d'être envers ses amis et envers ses filles. Il n'y a pas à douter de sa rare intelligence des choses de la littérature, surtout de l'histoire et, plus encore, de la politique.

J'ai expliqué dans mon livre, *Mérimée et ses amis*, comment elle aidait le célèbre écrivain dans ses recherches philologiques ou archéologiques, ou lui fournissait des sujets de romans.

« Ma mère, me disait l'Impératrice, voulait faire le bonheur de tout le monde, mais pas à leur manière, à la sienne... Ce qui lui appartenait, choses et gens, était au-dessus de tout. Ses filles d'abord. Elle les vantait d'une manière gênante pour elles, lorsqu'elles étaient là. Jusqu'à ses petits arbres rabougris de Carabanchel qui lui semblaient plus grands que les marronniers des Tuileries ! C'est cet optimisme qui la faisait réussir. Elle triomphait des difficultés à force de ne pas les voir. Tenez, vous connaissez Lesseps, qui est le cousin-germain de ma mère : hé bien, c'est absolument le même caractère. Tous deux ont réalisé l'impossible. Lorsque ma mère devint aveugle, elle fit des efforts incroyables pour dissimuler aux étrangers et se cacher à elle-même cette infirmité. Elle prétendait se diriger seule et diriger les autres ; elle renversait les meubles, se heurtait aux murs, voulait passer par des portes qui étaient closes. Tant il lui en coûtait de s'avouer vaincue, même par la maladie ! »

La correspondance de Mérimée m'a appris, et l'Impératrice, dans ses conversations, m'a souvent confirmé que la

comtesse de Montijo avait la passion de marier les gens. On conçoit que le mariage de ses propres filles tînt le premier rang dans ses préoccupations. Quand elle en avait le temps, elle fabriquait des académiciens. Elle avait un peuple d'amis, de protégés, de créatures, dont elle ne perdait jamais de vue les intérêts dans sa multiple et incessante activité. On l'a soupçonnée de faiblesses dont elle était incapable : on eût été mieux fondé à l'accuser d'ambition. Mais cette ambition n'était pas si déraisonnable, et elle la justifiait plus qu'à demi par des dons assez rares chez une femme : constance, énergie et sang-froid. Comme *Camerera mayor* elle fit, en quelque sorte, partie du cabinet Narvaëz en 1847 et 1848. Elle prit même, à cette époque, une influence si considérable qu'elle inspira de la jalousie au président du Conseil. Lorsqu'elle joua, contre l'avis de sa fille aînée, et, pour ainsi dire, à l'insu de la principale intéressée, la grosse partie qui fit Eugénie de Guzman Impératrice des Français, elle avait rêvé, cela est évident, une grande influence politique dans notre pays. En quoi elle fut cruellement déçue ; mais ce n'est que justice de dire que cette influence, si elle se fût exercée, eût été intelligente et libérale.

Ces jours de grandeur étaient encore loin lorsque le couple proscrit des Montijo vint s'installer à Paris dans un très modeste appartement. « Nous n'étions pas riches, me disait l'Impératrice, et mon père n'avait pas tort lorsqu'il voulait nous habituer, de bonne heure, à la pauvreté qui devait être notre lot. Mais il exagérait un peu lorsqu'il prétendait nous faire porter des robes de toile en toute saison, lorsqu'il empêchait ma mère de nous acheter des parapluies ou de nous faire monter avec elle en voiture. » L'éducation des deux petites filles fut un peu négligée. Cependant elles passèrent quelque temps dans un des meilleurs couvents de Paris, au Sacré-Cœur. Elles prirent des leçons de musique et de peinture. Pour savoir jusqu'à quel point l'Impératrice profita de ces leçons, il n'aurait pas fallu s'en rapporter à elle, car elle avait l'habitude de se ridiculiser à plaisir. Elle racontait qu'un de leurs amis étant venu les voir pendant leur séjour à Paris, s'était écrié :

« — Ah ! comme on voit bien que vous êtes logées en garni !

» — Et à quoi cela se voit-il?

» — Mais à ces croûtes sur les murs. »

« C'étaient des aquarelles de moi, ajoutait piteusement l'Impératrice. » Si l'histoire est vraie, le visiteur ne s'y connaissait guère. J'ai vu des aquarelles de l'Impératrice : elles étaient d'un coloris agréable et juste, d'un ton doux et fin.

Elle prétendait n'avoir jamais été capable de chanter, mais elle sentait vivement la musique. Elle goûtait peu nos opéras-comiques. « Quand on commence à s'intéresser à ce qu'ils disent, remarquait-elle, ils se mettent à chanter et quand on commence à s'intéresser à ce qu'ils chantent, ils se remettent à parler. » Elle n'aimait pas davantage certains opéras italiens, car elle faisait peu de cas des tours de force et des virtuosités, mais elle était sensible à la qualité du son, au sentiment, au style et je l'ai vue émue jusqu'aux larmes par certains chants qui remuaient en elle des fibres profondes.

Malgré sa situation de fortune si précaire, la comtesse de Montijo avait des relations dans le grand monde parisien. C'est à cette époque qu'elle connut les Castellane et les Delessert. Cécile Delessert, fille de M. Gabriel Delessert, devint l'amie intime d'Eugénie de Montijo. Après son mariage avec M. de Nadaillac, qui était un ennemi ardent de la dynastie impériale et qui fut préfet des Basses-Pyrénées sous le gouvernement de Thiers, elle se cachait pour rendre visite à l'Impératrice. Je l'ai vue venir à Biarritz sous un voile épais et s'enfuir en hâte au bout d'une demi-heure. En revanche, Édouard Delessert était, fréquemment, l'hôte des Tuileries et de Compiègne. On disait qu'il avait éprouvé jadis pour la compagne des jeux de sa sœur un sentiment plus fort que l'amitié.

Madame de Montijo voyait aussi des artistes et des gens de lettres. Mérimée, que son mari lui avait amené, en Espagne, lors du premier voyage que fit au delà des Pyrénées l'auteur de *Clara Gazul*, était au premier rang parmi ceux-là et lui présenta plusieurs de ses amis; entre autres Stendhal qui fut, pour les deux enfants, et resta, jusqu'au bout, pour l'Impératrice « Monsieur Beyle ». « Il venait le soir, m'a-t-elle dit,

et nous prenait chacune sur un de ses genoux pour nous raconter les campagnes de Napoléon. Les jours où il venait étaient pour nous des jours de fête et, quand il était là, on ne pouvait pas nous décider à aller nous coucher. » Jamais l'Impératrice n'a lu, je crois, une ligne de Stendhal. Elle conservait, soixante ans plus tard, toutes ses illusions sur lui. C'était, pour elle, un vieux monsieur très bon, qui adorait les petites filles et qui parlait admirablement. Ce flétrisseur d'âmes avait éveillé en elle les instincts héroïques ; ce réaliste sans pitié lui avait inoculé la passion du grand et ce que j'appellerai le sentiment du merveilleux dans l'Histoire.

Elle eut, vers ce même temps, une autre admiration plus vive encore, mademoiselle Rachel. La grande tragédienne, alors à ses débuts, venait chez la comtesse de Montijo et lui donnait souvent des places pour venir l'entendre. « Elle nous voulait tout près d'elle, dans l'avant-scène du rez-de-chaussée, à gauche (qui fut, sous l'Empire, attribuée au Surintendant des Beaux-Arts). Notre émotion, notre enthousiasme, nos larmes l'inspiraient. Elle suivait dans nos yeux dilatés le *crescendo* de sa puissance tragique. » A cette époque Rachel paraissait à Eugénie de Montijo un être vraiment extraordinaire, placé au-dessus des défauts, et des faiblesses de l'humanité. Longtemps après, les confidences de l'Empereur lui-même l'éclairèrent sur certains aspects du caractère de son héroïne [1].

Elle garda toute sa foi dans le génie tragique de mademoiselle Rachel. Un soir, à Farnborough, en avril 1885, elle

1. J'ai eu entre les mains une lettre curieuse du Prince Louis-Napoléon à M. Vieillard, où il lui recommandait mademoiselle Rachel et le priait de lui servir de guide comme à une jeune fille sans expérience et que mille périls menacent, que mille tentations assiègent. La vérité est qu'à cette époque elle était la maîtresse du Prince. Je tiens le fait de l'Impératrice. A ce sujet elle m'a raconté l'anecdote suivante, Rachel faisait une tournée dramatique dans le nord de l'Angleterre et le Prince Louis l'accompagnait. Avec eux, comme troisième voyageur, se trouvait dans le compartiment le prince Napoléon-Jerôme, alors tout jeune. Le Prince Louis s'endormit, durant le trajet. Ayant, par hasard, entr'ouvert un œil, il vit son cousin et sa maîtresse qui s'embrassaient. Là-dessus, il referma l'œil et continua tranquillement son voyage ; mais, dès le lendemain, il reprenait le train de Londres.

L'Impératrice ajouta en souriant :

— Comme c'est bien lui, n'est-ce pas?

— Oui, — me permis-je de répondre, — comme c'est bien eux !

déclama la tirade de *Phèdre* qui était restée dans sa mémoire avec les intonations de la grandre actrice :

Oui, prince, je languis, je brûle pour Thésée...

C'était après le dîner. Les hommes étaient dans la salle de billard et trois dames seulement étaient assises avec l'Impératrice, travaillant autour d'une grande table. Ma femme était l'une d'elles et me raconta, dès le soir même, cette récitation qui l'avait vivement frappée à cause de l'accent extraordinaire qu'y avait mis l'Impératrice.

Je reviens à ces années d'enfance et d'adolescence. La petite fille qui devait être l'Impératrice Eugénie y apparaît dans des attitudes très différentes, à la clarté de deux ou trois anecdotes. « Eugénie de Téba avait deux ans quand Mérimée fut présenté à la comtesse de Montijo. Quelques années plus tard, un des amis de Mérimée le rencontra rue de la Paix ; il tenait par la main une adorable petite fille de cinq ou six ans. Frappé de la grâce et de la gentillesse de cette enfant, l'ami de Mérimée demanda qui elle était. C'est, répondit-il, une petite Espagnole, la fille d'une de mes amies... Je vais lui faire manger des gâteaux [1]. »

Un autre jour, déjà grande, elle se promène sur le boulevard avec sa sœur. Elles voient un pauvre corbillard qui s'achemine vers le Père-Lachaise. Pas une âme ne le suit, pas même le chien qui, dans un tableau célèbre, mène tout seul le deuil de son maître. Ce convoi solitaire fait passer une émotion douloureuse dans l'âme des deux jeunes filles. « Suivons-le ! » dirent-elles. Et les voilà, escortant jusqu'à la fosse commune le pauvre inconnu. Plus tard, l'Impératrice Eugénie se souvint de ce corbillard abandonné qui s'en allait sans une larme et sans une bénédiction. De ce souvenir naquit l'institution des aumôniers des dernières prières. L'Impératrice avait voulu que, là où la famille et l'amitié étaient invisibles, la religion, du moins, fût toujours présente.

Un nouveau règne, rompant avec les traditions de Ferdinand VII, avait rouvert les portes de l'Espagne aux exilés en leur restituant tous leurs biens. Mais le comte fut, d'abord, le seul à en profiter et c'est seulement après sa mort, en 1839, que

1. Préface de Louis Fagan, *Lettres de Mérimée à Panizzi.*

la mère et les filles repassèrent les Pyrénées. Alors commença une existence très différente de celle qu'elles avaient menée à Paris. A ce moment, si je ne me trompe, l'institutrice anglaise des deux jeunes filles, miss Flowers, était déjà en fonctions auprès d'elles. Ce nom revenait fréquemment dans les réminiscences de l'Impératrice comme le remords souriant de mille fautes innocentes. « Pauvre miss Flowers ! » disait-elle, et l'on devinait tous les chocs donnés par les folles et impétueuses jeunes filles au rigorisme de la vieille demoiselle, nourrie dans les idées de miss Edgeworth et de Jane Austen. L'Angleterre, prude et sentimentale d'alors, ne songeait guère à pratiquer les sports et à professer le flirt comme elle l'a fait depuis. Miss Flowers enseigna l'anglais à ses élèves, et n'y réussit pas mal. l'Impératrice prononçait fort bien l'anglais, mais elle avait un vocabulaire très limité à sa disposition : d'où une certaine répugnance à causer dans cette langue. Quant à sa langue maternelle, il ne paraît pas que son long séjour en France lui en eût fait perdre la pratique. Des hommes du monde, qui étaient, en même temps, des esprits très cultivés, m'ont souvent dit que l'Impératrice parlait le pur castillan et que son débit était d'une dignité et d'une netteté classiques. En effet quand elle causait avec ses anciens compatriotes, la différence était frappante même à l'oreille d'un étranger. Rien ne ressemblait moins à cette série de petites détonations précipitées qui semble caractériser une phrase espagnole dans la conversation ordinaire, que l'accent plein et soutenu dont elle s'exprimait.

Avant même de repasser les Pyrénées, Eugénie de Guzman avait écrit à Mérimée. Les amusements de Madrid ne lui firent pas oublier, à elle ni à sa sœur, les amis laissés derrière elle. Les deux lettres suivantes, adressées toutes deux à Beyle, en font foi. Le texte original de ces lettres est entre les mains d'un collectionneur bien connu, qui les a récemment communiquées à la presse. La première est datée de décembre 1839 :

« Monsieur, j'ai reçu votre lettre avec un grand plaisir. J'attends avec impatience l'année 1840, puisque vous nous faites espérer de vous revoir. Vous me demandez ce que je fais

à présent. J'apprends à peindre à l'huile un peu, riant, travaillant comme par le passé. Maman trouve encore le temps de nous donner quelques leçons et nous tâchons de ne pas oublier tout ce que nous avons appris à Paris.

» A présent, l'Espagne est dans une grande agitation. Tout le monde désire la paix et Maroto, général carliste, est passé au camp Cristino, moyennant une forte somme d'argent, ce qui n'est pas beau, et tous les autres petits officiers ont suivi son exemple. La Navarre, Alava, Guipuzcoa, Biscaye, ont reconnu la reine légitime. On annonce que don Carlos et la duchesse de Bura ont passé en France ; Cabrera s'est dirigé vers Jaramon et vingt cavaliers sont sortis pour voir le mouvement de l'ennemi. A Madrid, il y eut de grandes fêtes en l'honneur de la proclamation de la paix, mais on l'a proclamée tant de fois que je n'y crois plus. Cependant tout le monde désire la paix. Maman, ma sœur et miss Flowers vous présentent leurs respects et moi, je suis, monsieur, avec dévouement, votre affectionnée amie.

» E. GUZMAN Y PALAFOX »

La seconde lettre est datée de décembre 1840 et, quoiqu'elle soit signée de l'aînée, me paraît exprimer assez bien les sentiments des deux sœurs pour prendre place ici.

Madrid, décembre 1840.

« Mon cher monsieur, il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous écrire, mais j'en été empêchée d'abord par un voyage que nous avons fait à Tolède où nous avons vu des choses magnifiques. Il faut, monsieur, que vous vous déterminiez à faire un voyage en Espagne. Tâchez donc d'y venir à présent que la reine est à Barcelone, et à Valence, et de là, en trois jours, par la diligence, à Madrid : ce qui rendra bien heureuses vos petites amies. Nous recommencerons nos bonnes causeries, car ici, nos seuls amusements sont d'aller toutes nos après-midi, à une maison de campagne tout près d'ici, où nous courons comme des bien heureuses.

» Nous n'avons point d'amies, car les jeunes filles de Madrid sont si stupides qu'elles ne parlent que de toilettes et, pour

changer, mal les unes des autres. Et moi qui n'aime pas à avoir des amies de la sorte ! Et quand je vais faire une visite, je ne fais que bouger et je ne leur parle que pour leur dire adieu. Vous devez être bien content à présent que l'on va apporter les cendres de Napoléon. Moi aussi, je le suis et je voudrais être à Paris pour voir cette cérémonie. Il faut que vous alliez à Paris aussi, mais avant, il faut venir ici et nous pourrons alors faire ce voyage ensemble.

» Adieu, mon cher monsieur, croyez à l'amitié de votre affectionnée

» PACA PORTOCARRERO Y. P. »

La maison de campagne dont il s'agit, c'était Carabanchel. L'Impératrice ne pouvait, même dans les dernières années, prononcer ce nom sans que sa figure s'éclairât d'un rayon de jeunesse. Carabanchel était une fantaisie du fameux ministre Cabarrus, qu'un hasard de la destinée a fait le père de madame Tallien et le grand-oncle de l'Impératrice Eugénie. Il avait voulu bâtir sa résidence et se créer un parc dans un endroit pour lequel la nature ingrate et réfractaire n'avait rien fait. Elle avait paru se laisser vaincre, mais n'avait jamais accepté définitivement sa défaite. Au surplus, qu'importait ? L'attrait de Carabanchel, dans ces heureuses années, était en celles qui l'habitaient alors, qui le poétisaient de leur grâce, l'embellissaient de leur beauté. Il y avait de l'amour dans l'air : Mérimée dit qu'on entendait des soupirs dans tous les coins. On dansait à Carabanchel, on y jouait la comédie et, au besoin, on y chantait le grand opéra, car rien n'arrêtait madame de Montijo. J'ai demandé à l'Impératrice quelle part elle prenait à ces divertissements. Je n'ai pu obtenir d'elle qu'une anecdote où elle s'attribuait, comme c'était son habitude, un rôle ridicule. « Comme je ne pouvais ni jouer ni chanter, on m'avait chargée de représenter, dans *Norma*, une femme qui tient dans ses bras certain petit enfant dont la présence est nécessaire à l'action. J'entre en scène avec le baby. Il se met à crier, probablement parce que, dans mon trouble, je le tenais avec la tête en bas et les pieds en l'air. Alors, je le jette sur une chaise et je me sauve. On ne m'a plus jamais rien demandé.

Maintenant vous connaissez toute ma carrière dramatique[1]. »

On a vu, par la lettre à Stendhal, combien les souvenirs napoléoniens étaient restés vivaces dans l'imagination des deux jeunes filles. Un incident de leur vie vint ajouter un nouvel aliment à ce sentiment, donner une sorte de vie romanesque à ce qui n'avait été jusque-là, qu'un culte retrospectif. C'est ici que le nom et l'image du Prince Louis-Napoléon, entouré d'une auréole de souffrance et de persécution, apparaissent, pour la première fois, dans l'existence de la jeune fille. C'est là que commence le roman de Louis-Napoléon et d'Eugénie Guzman. Je le donne ici, tel qu'elle me le raconta à Camden Place dans l'été de 1873, quelques mois après la mort de l'Empereur. Je notai ces souvenirs le soir même, aussitôt après être remonté dans ma chambre.

LE ROMAN DE LOUIS-NAPOLÉON ET D'EUGÉNIE DE GUZMAN

Je laisse la parole à l'Impératrice :

« Nous allions souvent aux eaux dans les Pyrénées et nous avions des amis dans cette partie de la France. Lorsque nous demeurions à Pau, nous allions très souvent chez la marquise de Castelbajac, mère du marquis que vous connaissez[2]. Là nous entendîmes un soir une artiste appelée madame Gordon. Nous ne savions rien d'elle, sinon qu'elle avait joué un rôle dans la conspiration de Strasbourg[3] trois ou quatre ans auparavant et c'était assez pour exciter chez nous une très vive curiosité. Elle parlait sans cesse de « son prince », auquel elle se disposait à rendre visite, et je buvais ses paroles. Figurez-

1. L'Impératrice joua aux Tuileries *les Portraits de la marquise*. Ce qu'elle se rappelait avec le plus de plaisir, c'étaient les répétitions, l'argot de théâtre dont se servait Octave Feuillet, l'auteur de cette bleuette. Il recommandait au jeune premier de ne pas « s'asseoir sur elle ». Il lui disait aussi : « Mais vous nasonnez ! Pourquoi donc nasonnez-vous comme ça? »

2. Le marquis de Castelbajac, écuyer de l'Empereur jusqu'en 1870. C'était un des plus beaux gentilshommes que j'aie connus. Sa respectueuse fidélité envers ses souverains ne s'est jamais démentie.

3. On sait qu'en 1840 le Prince Louis-Napoléon essaya de provoquer un mouvement populaire contre le Gouvernement de Louis-Philippe. Il fut arrêté et traduit devant la Cour des pairs. Condamné à la détention perpétuelle, il fut enfermé au château de Ham (dans la Somme), d'où il s'évada en 1846.

vous mes impressions. Un conspirateur, un prisonnier, un prince, un Napoléon : il y avait tout ce qu'il fallait pour me monter la tête ! Je rêvai de faire un pèlerinage à la prison de Ham. Ma mère se laissa convertir à cette idée folle et il fut convenu que nous accompagnerions madame Gordon dans sa prochaine visite au Prince Louis. A ce moment une révolution — je ne me rappelle plus laquelle : il y en a eu tant ! — survenue en Espagne, nous rappela brusquement à Madrid et nous laissâmes madame Gordon exécuter seule le projet de voyage fait en commun [1].

» A son retour, elle vint nous voir à Madrid et tout ce qu'elle nous raconta du prince augmenta ma sympathie. D'ailleurs vous pensez si le terrain était bien préparé par les souvenirs de mon père et par les récits de M. Beyle. J'avais la religion de Napoléon dans le sang. Il m'eût semblé tout simple qu'on se fît tuer pour l'héritier de ce nom-là !

» Après la révolution de février, et quand le Prince eut été nommé président, nous fûmes présentées à l'Élysée par Bacciochi que ma mère connaissait. Un de mes premiers mots fut :

« — Monseigneur, nous avons bien souvent parlé de vous avec une dame qui vous est bien dévouée.

» — Et qui donc?

» — Madame Gordon. »

» Le Prince me regarda d'un air singulier. Il savait ce que je ne savais pas : quel métier avait fait madame Gordon avant de se faire accepter comme artiste dans les sociétés les plus collet-monté ; qu'elle était, à l'époque de la conspiration de Strasbourg, la maîtresse du colonel Vaudrey. On a même prétendu qu'elle avait eu des relations avec le Prince lui-même [2].

» Mais ce n'est pas vrai. Quelque temps après, nous étions, ma mère et moi, invitées à dîner à Saint-Cloud. Nous arrivons

1. On sait que madame Gordon ne s'était pas vantée en parlant de ses relations avec le Prince et avec les principaux membres du parti bonapartiste. Elle contribua à rapprocher Louis-Napoléon et Louis Blanc entre lesquels s'établit un commerce de lettres et de visites. Louis Blanc, dans son *Histoire de la Révolution de* 1848, qui n'est guère qu'une autobiographie et un plaidoyer, raconte que, lors d'une de ces visites à Ham, le Prince, en prenant congé de lui, lui cria du haut de l'escalier : « Vous embrasserez madame Gordon pour moi. »

2. Le Prince a démenti ce bruit dans le post-scriptum d'une lettre encore inédite que j'ai eue sous les yeux.

au palais et nous trouvons des voitures prêtes à nous conduire à Combleval, cette petite maison qui est située dans le parc à mi-chemin de Saint-Cloud et de Villeneuve. Nous étions en toilette de gala et nous nous attendions à voir nombreuse compagnie. Nous fûmes extrêmement étonnées de ne trouver que le Prince-Président et Bacciochi. Le dîner se passe. C'était dans les longs jours de l'été. En se levant de table, le Prince m'offre son bras « pour faire un tour de parc ». Bacciochi s'approche de ma mère pour lui servir de cavalier. Mais je le préviens en disant au Prince : « Monseigneur... ma mère est là », et je m'efface pour lui faire comprendre que c'est à elle que revient l'honneur de lui donner le bras. Le Prince, sans mot dire, offre le bras à ma mère et je prends celui de Bacciochi. »

Au souvenir de cet incident, l'Impératrice souriait.

« Je ne crois pas, reprit-elle, qu'il se soit amusé beaucoup, ce soir-là. Le lendemain de cette escapade, ma sœur nous gronda très fort. Il fut décidé que, pour faire oublier notre imprudence, on ferait un voyage. Si je me souviens bien, nous allâmes sur les bords du Rhin.

» Deux ans passèrent. Le 2 décembre 1851, lorsque l'issue de la lutte paraissait encore douteuse, j'écrivis une lettre à Bacciochi pour lui dire que je mettais tout ce que je possédais à la disposition du Prince, en cas d'échec. Bacciochi garda la lettre dans sa poche et ne la montra que quand le péril fut passé. C'est alors que les relations se renouèrent sur un pied différent. Le Prince savait maintenant un peu mieux qui nous étions et le souvenir de la pauvre Gordon n'était plus là pour nous compromettre. Nous fûmes invitées en 1851 aux grandes chasses de Fontainebleau. J'arrivai la première à l'hallali et je reçus le pied du cerf de la main du Prince. Le général Fleury, — alors le commandant Fleury, — vint m'informer que, d'après l'étiquette, comme j'avais le pied du cerf, je devais rentrer au château aux côtés du Prince. Je croyais que c'était une simple affaire d'usage comme les honneurs qu'on rend à la reine de la fève. Mais cette rentrée triomphale me valut un déchaînement de jalousies et de calomnies. Ce fut à Compiègne que le Prince me parla d'amour pour la première fois, mais je tournai la chose en plaisanterie.

» Le 1er janvier 1852, — l'Empire avait tout juste trois semaines d'existence, — nous étions, ma mère et moi, à la réception officielle et nous fîmes une profonde révérence au nouvel Empereur. Tout le monde me regardait. Au bal qui eut lieu le soir, ou le lendemain soir [1], je me rencontrai près d'une porte avec madame Fortoul au moment où l'on se rendait au souper. Madame Fortoul [2] m'insulta à haute voix en s'étonnant que j'eusse la prétention de passer avant elle. Je devins très pâle et je me rangeai en disant : « Passez, madame ! »

» Il y avait, dans la salle des Maréchaux, une quantité de petites tables dressées pour le souper. Je devais prendre place à la table impériale et le trouble affreux où j'étais ne pouvait échapper à l'Empereur. Il se leva à deux reprises et vint se placer derrière moi.

» — Qu'avez-vous? — me dit-il.

» Je lui répondis :

» — Sire, je vous en prie... tout le monde nous regarde ! »

Après le souper, l'Empereur insista pour savoir la cause de mon émotion :

» — Je veux le savoir. Qu'y a-t-il?

» — Il y a, Sire, qu'on m'a insultée ce soir et qu'on ne m'insultera pas une seconde fois.

» — Demain, — dit l'Empereur, on ne vous insultera plus. »

» Rentrées chez nous, nous fîmes à la hâte nos préparatifs de départ. Nous voulions aller en Italie ; mais ma mère reçut, ce jour-là, une lettre de l'Empereur qui lui demandait ma main et avant la fin de ce même mois de janvier 1853 nous fûmes mariés à Notre-Dame. »

Madame de Montijo avait mené toute cette campagne, joué cette grande partie avec une audace que le reste de la famille avait blâmée comme périlleuse et qui l'était, en effet, au plus haut degré. Elle triomphait maintenant ; mais quelques mois après, elle quittait Paris avec son confident et ami, Mérimée, qui l'escorta, je crois, jusqu'à Tours et reçut ses secrètes doléances. Son gendre lui avait fait comprendre qu'elle ne serait rien en France qu'une étrangère de distinction. J'ai

1. Je reproduis cette caractéristique incertitude sur la date réelle.
2. Femme du ministre de l'Instruction publique.

trouvé des traces de ce désappointement dans sa correspondance avec Mérimée, semée d'épigrammes contre l'Empereur, lequel est désigné par le nom de « Monsieur Isidore ».

Quant à l'Impératrice elle-même, je doute qu'elle ait travaillé à sa propre élévation. Elle s'était laissé faire par les circonstances et avait vécu dans un conte de fées, fascinée par l'étrangeté de sa destinée, bien plutôt que poussée par une vulgaire ambition. Elle détesta la politique dès qu'elle la comprit. Non seulement elle n'aima pas le pouvoir, mais elle n'avait pas besoin de luxe. Je l'ai entendue dire à une jeune fille qui, élevée dans la richesse, parlait de prendre pour mari un jeune homme sans fortune : « Tu es bien moins capable d'épouser un pauvre que je ne l'étais à ton âge. » Je suis persuadé qu'elle disait vrai, car je ne l'ai jamais entendue mentir.

(A suivre.)

AUGUSTIN FILON

L'AMOUR ET LE SECRET[1]

XVI

Alain dormit le mieux du monde. Et Jacques avait eu grand tort de supposer que le bonheur tiendrait ce jeune homme éveillé. Le bonheur n'est point une alarme : on dirait que les gens les plus divers en ont une espèce d'habitude, malgré les apparences, tant ils le reçoivent comme leur dû et, pour ainsi parler, sans cérémonie. Le bonheur endort des existences tout entières : il endormit Alain qui, de sa rentrée jusqu'à huit heures du matin, ne fit qu'une traite. Il fut éveillé par la cloche du petit déjeuner.

Jacques, pareillement. Mais Jacques ne faisait alors que de s'endormir, après une nuit détestable d'agitation, de colère et de crainte. Il maudit cette cloche importune et tout aussitôt fut debout, comme en sursaut. D'ailleurs, il avait la tête lourde, les jambes fatiguées d'avoir couru dans la campagne, de s'être mis à croupetons pour n'être pas plus haut que les taillis d'ombre. Et il grinchait :

— Ce n'est plus de mon âge, ces machines-là ! Je suis un vieux bougre. Et les jarrets me font mal.

Les mains aux hanches, il essaya de se tenir en équilibre sur un pied, tandis que, de l'autre jambe, il s'exerçait à un bon rythme d'allongements et de rétractions alternés, comme

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet et du 1er août 1920.

font les abeilles dans Virgile. Soudain, l'idée lui vint de se dépêcher. Il était ordinairement levé plus tôt que personne : et il ne fallait pas montrer, ce matin-là, que la régularité de sa vie fût dérangée. En outre, il eût aimé à se trouver avant Alain dans la salle à manger, de manière qu'Alain dût lui souhaiter le bonjour : il verrait, à ce bonjour, comment tournaient, plus ou moins mal, ses relations de famille avec ce garçon. Pour dissiper la migraine et se rendre les paupières moins gonflées, la peau du visage moins lâche, il multiplia ses ablutions d'eau froide. Et il soufflait encore dans son éponge qui le suffoquait un peu, quand il se souvint de Jenny, de cogner à sa porte... Jenny était déjà descendue. Elle avait dû, avant de descendre, s'apercevoir qu'il dormait, s'en étonner et n'oser pas l'éveiller, sachant qu'il avait le réveil mauvais. Il s'habilla promptement et ne fut en bas que l'avant-dernier, mais avant Alain.

Le déjeuner du matin dans la salle à manger, c'était un rite et qui ennuyait tout le monde : les uns, qui avaient à se dépêcher pour être à l'heure ; les autres qui, prêts de bonne heure, avaient faim depuis longtemps. D'habitude, c'était Jacques le plus matinal et qui avait faim ; c'était madame Durny, lente à sa toilette et fabriquée même en son négligé, qu'on attendait : Jacques montrait de l'impatience et, madame Durny, un zèle malheureux. Mais on n'eût point supprimé ce rite du repas pris en commun : la liberté ne commençait qu'ensuite ; et c'est une bonne hygiène, tout compte fait, de préluder à sa journée par la contrainte.

Jacques fut assez penaud, ce matin-là, de n'avoir pas devancé madame Durny, laquelle triompha d'importance. Elle avait, dans le badinage, une façon de sécheresse tatillonne qui n'était point agréable. Et Jacques avait une vanité enfantine qui le rendait mal résigné aux plus petites déconvenues. Tous les incidents, menus ou non, de la vie, le mettaient en état de concours; et son esprit d'émulation perpétuelle gâtait beaucoup ses plaisirs, soit qu'un de ses tableaux fût, au Salon de peinture, offusqué par l'œuvre d'un camarade, soit qu'à la chasse il n'eût pas tué le plus de lapins, soit qu'au bavardage il ne sentît pas sa prépondérance. Les taquineries de madame Durny eurent un air de représailles. Elle disait :

— Au fond, vous êtes grand dormeur !

Jacques prétendait à ne dormir que très peu, à ne dormir que moins que personne. Et Jenny redouta qu'il ne prît mal, dès le matin, quelque plaisanterie : toute la journée en devrait pâtir. A son étonnement, Jacques fut la douceur même. Non qu'il parût très bien en veine de rire ; mais il se montrait bon sire et conciliant. Il avouait :

— Oui, j'ai dormi comme une souche !

Et sans doute madame Durny l'impatientait ; car elle redoublait de fierté narquoise : mais il redoublait d'humble bonhomie. C'est qu'il venait d'apercevoir l'utilité, le bienfait de ces Durny dans son ménage. Ces Durny étaient ce qu'on appelle les amis ; en d'autres termes, les indifférents. Il vaut mieux dire les amis : car l'indifférence les eût privés de leur caractère actif et de cette curiosité le plus souvent malveillante qui animait leur rôle de témoins, de confidents et de faux frères. Ce genre d'amis importune l'intimité parfaite, mais fournit, dans les moments de péripétie incommode, les alibis les meilleurs. Jacques n'aurait point aimé, ce matin-là, se trouver soudainement en présence de Jenny, en présence d'Alain, ni en présence de tous les deux ; Mathieu lui-même, avec tous les inconvénients de l'amitié sincère, l'eût mal secondé ou l'eût gêné peut-être : les Durny, et madame Durny surtout, lui furent involontairement secourables et, puisqu'on recherche la complicité céleste avec plus d'entrain que la bénédiction divine, lui semblèrent providentiels. Bref, il accueillit complaisamment une polémique un peu sotte et qui, d'autres matins, l'aurait exaspéré.

Il était, comme il disait, de bon poil, quand Alain parut.

Alain s'était éveillé d'une manière langoureuse. Il croyait continuer un beau rêve. Il avait eu, même dans son sommeil, une impression de volupté contente ; et sa première pensée nette fut de se dire que la réalité de son bonheur ne démentait pas les chimères de sa nuit hantée de charmantes images. Ses bras se souvenaient d'avoir tenu la bien-aimée ; ses lèvres, de l'avoir goûtée. Il aurait voulu ne pas bouger. Il appelait la bien-aimée et, de ce qu'elle ne vînt pas, il n'était pas extrêmement désobligé, sachant qu'il la verrait bientôt et que le progrès normal de l'amour la lui préparait, comme l'été mûrit

les fruits pour les gourmands, et la lui donnerait à point joliment : aucune autre méditation ne se mêlait à son désir, dont la sécurité calmait la vivacité. Juliette l'aurait blâmé de borner ainsi une tendresse qu'elle eût souhaitée plus diverse et autrement subtile. Les femmes ont le soin de compliquer l'amour : et c'est leur pudeur, née de leur faiblesse, qui habille de colifichets ou de gracieuse parure un sentiment dont la nudité les alarme ; un jeune homme a plus de naïve effronterie, surtout dans le temps des préludes. Alain ne songeait à nulle jalousie et ne songea même à la sournoise querelle qui, de son beau-père, lui faisait un ennemi et, de sa famille, lui faisait un milieu perfide et plein de traquenards, que plus tard en descendant l'escalier.

Son apparition dans la salle à manger fut, pour Jacques, un moment difficile. Un coup d'œil qu'il lança furtivement sur Alain ne le rassura guère : Alain, que le soudain contact de sa famille dérangeait de sa rêverie amoureuse, avait son air froid, son air guindé de timidité orgueilleuse. Jacques affecta de se pencher vers madame Durny et de continuer avec elle une causerie attrayante. Alain disait bonjour à sa mère, à Durny, à Mathieu. Il faisait le tour de la table. Jacques ne fut pas sûr que le terrible garçon n'aurait pas l'insolence de le négliger, devant Jenny, d'où résulterait bientôt une jérémiade pénible, et devant tout le monde, d'où il faudrait que résultât sur-le-champ quelque chicane. Il n'eut pas envie de risquer mal à propos cette aventure et, au mépris de sa dignité qu'il sacrifiait à la prudence, il s'avisa de conquérir la politesse qui pouvait lui manquer : ce fut lui, contre le protocole et la bienséance, qui s'avança.

— Bonjour, Alain ! — dit-il, la main tendue, et trop content si Alain consentait à lui répondre.

Mais, comme il était lancé, il ajouta :

— Tu as bien dormi?

Ces derniers mots étaient d'exubérance inutile et dangereuse. Jacques les regretta dès qu'il les eut dits. Il attendit une réplique et ne fut pas déçu, mais vexé. Alain, qui n'avait pas refusé la main que Jacques lui offrait, s'amusa visiblement de répondre, avec une gaieté qui n'était pas dans sa manière :

— Pas mal ! Et vous?

Jacques présentait le dos à la moquerie et fit semblant de n'avoir rien reçu : vite, il recommença de causer avec sa voisine et secrètement la bénit d'avoir l'esprit de conteste, où il trouva la diversion la plus opportune. En somme, le persiflage de son beau-fils aboutissait à peu de chose. On dut croire que le beau-fils jouait d'une allusion, mais tardive et déjà faite, à la paresse matinale qui avait retenu Jacques au lit plus longtemps que les autres jours : fadaises ! et que, d'ailleurs, Alain n'aurait ni assez de toupet, ni assez d'esprit pour épicer nouvellement. Jacques fut très satisfait, tranquillisé aussi, d'observer que ni sa femme, ni personne du tout ne faisait un sort quelconque à cet essai de raillerie.

Mais, s'il était ainsi délivré de sa première crainte, il lui restait l'ennui très inquiétant d'avoir été moins malin que son adversaire. On n'avait pas compris la méchanceté d'Alain : Jacques l'avait comprise, et qu'Alain lui marquait sa volonté de suprématie. Jacques se disait : « Il me tient ! » et se sentait à la discrétion d'un garçon qui, le cas échéant, lui serait impitoyable. En fin de compte, l'algarade n'était que retardée : et certes, le temps gagné, en pareille affaire, est de bonne prise ; mais la menace pesait sur lui.

De son côté, Alain se disait : « Je le tiens ! » et, par sa façon d'être, il ne manquait pas de se prouver à lui-même sa maîtrise. Il n'avait pas besoin pour cela d'être insolent : ce n'étaient pas les mots, qui lui servaient à houspiller Jacques, mais tout uniment son air bien assuré, tandis que Jacques dissimulait peu son agitation ; et c'était parfois le jeu malicieux d'incliner la causerie sur les pentes où Jacques refusait d'aller. Touchant le clair de lune et la beauté de la nuit précédente, la solitude que l'on a sur les routes passé minuit, les chiens de garde qui sont tant accoutumés à leur sécurité qu'ils n'aboient même plus quand on rentre, il eut de petites phrases d'un tour anodin, perfides et qui mettaient Jacques à la torture. Il parlait plus que d'habitude et, les tentatives de riposte que faisait Jacques, il les rendait promptement des ratés. Jacques feignit de remarquer l'heure avancée, pour s'enfuir et gagner son atelier comme un refuge. Alain se félicita de l'avoir mis en déroute.

XVII

Après le déjeuner du matin, l'on flânait d'ordinaire à combiner les projets de l'après-midi ou bien à conclure que rien ne vaut de laisser au hasard l'idée d'une promenade à laquelle on ne tenait pas. Il arriva, ce matin-là, que les Durny allèrent au jardin, s'étant esquivés ; et Durny avait trouvé le moyen d'attirer Mathieu, sans que Jenny s'en aperçût, parce qu'elle copiait une recette de confitures, ni Alain qui, n'ayant plus Jacques à tourmenter, s'abandonnait au souvenir vague et léger de Juliette.

Dans le jardin, Mathieu eut madame Durny à sa droite et Durny à sa gauche, qui l'emmenèrent assez loin.

— Monsieur Landin, — disait madame Durny, — aidez-nous ! Il faut que nous nous en allions. Jenny va trouver ça extraordinaire...

— Moi aussi ! — répondit Mathieu. — Jenny comptait vous garder au moins deux semaines encore.

— Nous y comptions pareillement, — fit Durny.

Et ce ménage vous prenait de grands airs mystérieux, le mari avec plus de précaution, la femme avec une espèce de frénésie. Or, ils cachaient si peu et plutôt ils découvraient si volontiers leur souci que Mathieu sentait qu'il les eût obligés en leur demandant : « Qu'y a-t-il? » Mais il n'avait aucun désir de savoir ce qui les agitait ; il craignit de le savoir. Et il répondit évasivement :

— Nous allons bien vous regretter.

— Mais, — reprit madame Durny, — vous qui avez tant d'influence, et la meilleure, sur notre amie, secondez-nous !

— Comment cela? — dit Mathieu, les bras effarés.

— En trouvant tout naturel que nous partions et, quand elle poussera les hauts cris, en l'amenant à nous approuver.

— Je veux bien, — répondit Mathieu qui, à ce prix, croyait se délivrer d'une confidence ; car il ne détestait rien davantage.

Mais on n'échappe point à sa destinée. Mathieu en fit l'épreuve ; et les remerciements que lui faisait Durny avec

beaucoup de componction, madame Durny ne balança guère à les interrompre pour insinuer :

— Cela vous sera d'autant plus facile que je suis sûre que vous nous approuvez.

— Pas du tout! — répondit Mathieu poliment, — je n'approuve pas que vous partiez.

C'était jouer à des jeux de longueur : madame Durny était pressée...

— Mais si ! Vous savez bien que mon mari a besoin de repos, après de longs mois de travail, et qu'ici, depuis quelques jours... Vous m'entendez à merveille !

Mathieu, pour avoir la paix, faillit avouer qu'il entendait assez bien tout cela. Mais, comme il s'agissait de Jenny, la paresse lui eût semblé abominable. Et il protesta :

— Je ne vous entends pas le moins du monde.

— Allons ! fin comme vous êtes, et si clairvoyant, vous ne voyez pas que la maison de notre amie est bouleversée?

— Pas du tout !

— Qu'un drame se prépare? Vous ne sentez pas que l'atmosphère est chargée d'orage? Vous vous moquez de moi ! Vous ne devinez pas que Jacques est amoureux fou de Juliette, Alain aussi? et qu'il va éclater... je ne sais quoi... entre le beau-père et le beau-fils?

Mathieu, somme toute, ne répondit pas, n'aimant point à mentir et n'aimant point à galvauder la vérité, madame Durny en fut piquée.

— Vous m'étonnez ! — fit-elle.

— Mais, — reprit Mathieu, — c'est pour ça que vous partez?

— Oui ; mon Dieu, oui ! Je trouve que, dans ce drame...

— Oh ! dans ce drame?

— Hélas !... Je trouve que nous sommes de trop. Puis, que voulez-vous? le repos de mon mari avant tout !

Durny était un peu confus de l'importance que sa femme attribuait à son repos : Mathieu, qui le regardait, n'avait pas l'air de le trouver si fatigué. Madame Durny répondit à ce que Mathieu n'osait pas dire :

— Ça ne se voit pas, qu'il est fatigué? Mais je le sais, moi !

Et Mathieu, poliment, se récusa.

Quand il fut seul, un aphorisme le hanta, selon lequel les rats se sauvent du navire qui va sombrer. Ces Durny, comme des rats, se sauvaient avec une hâte bizarre. Mathieu n'aurait aucun chagrin de leur départ ; mais l'instinct qui leur faisait prendre la fuite n'était pas un signe négligeable : évidemment la destinée de Jenny et de son ménage était en péril. Mathieu en avait, depuis quelques jours, le sentiment, la crainte. Mais son usage ancien d'écarter les pensées douloureuses l'empêchait de s'arrêter à celle-là, de l'analyser et de savoir bien nettement s'il convenait de l'examiner. Voici que les rats l'avertissaient de son tort. Il se retira dans sa chambre, l'âme inquiète.

Ces Durny l'offensaient, par tant de lâcheté animale. Quant au repos de l'égyptologue, il n'en avait aucun souci et se disait avec simplicité : « Ce n'est pourtant pas lui, au bout du compte, qui a bâti les pyramides ! » Le repos de Durny était le prétexte que madame Durny utilisait, parce qu'elle préférait ne pas dire la seule raison de leur départ ; et Durny endossait le ridicule de cette excuse, plutôt que d'avouer que sa femme et lui avaient peur. Ils avaient peur de quoi? Le drame qu'ils redoutaient qui fût près d'éclater ne les concernait pas : ils n'étaient pas menacés. Mais ils avaient peur, et ne raisonnaient pas, et tout uniment cédaient à une impulsion de poltronnerie.

Mathieu, qui avait le goût de raisonner, savait aussi que la logique n'est pas ce qui gouverne la réalité, voire n'est pas une fidèle image des lois ou des hasards qui gouvernent la réalité. Il raisonnait pour le plaisir et ne croyait pas devoir se fier, dans les circonstances où il fallait hésiter et choisir, à ses conclusions les mieux dérivées. Il accordait plus de créance à l'instinct, que d'autres appellent vue intuitive. Mathieu n'allait pas méconnaître l'inepte et si utile avertissement des rats.

Donc, Jenny était en péril. Mathieu aimait Jenny et se souvenait de l'avoir toujours aimée, avec un discret renoncement, du temps qu'elle était jeune fille, et puis mariée, et puis veuve ; remariée, il l'aimait encore et ne tolérait pas l'idée d'un malheur qui dût l'atteindre. Mais, pour la sauver, que faire? Il avait son dévouement tout prêt : il ne voyait pas comment la protéger et, dépourvu d'initiative, il lui offrait, pour qu'elle

en fît ce qu'elle voudrait, mieux avisée que lui probablement, le sacrifice de sa tranquillité : car il n'avait rien de plus précieux à offrir. Premièrement, il veillerait à ce que le départ des rats ne fût point à Jenny la cause d'un émoi pareil à celui qu'il éprouvait. Les Durny, tout méprisables qu'il pût les trouver, auraient en lui un auxiliaire, un complice fieffé, pour l'amour de la pauvre Jenny, charmante et menacée, analogue à la guerrière Camille qui ne voit pas venir dans l'air limpide le trait mortel.

XVIII

Jenny, quand elle eut copié cette recette pour les confitures, vit Alain désœuvré. Le désir la prit de causer avec lui à cœur ouvert, ou presque ouvert, et de savoir, autant qu'on peut savoir ce qui se passe dans une autre âme et fût-elle bien chère et toute proche, le sentiment qui le dressait contre Jacques d'une façon chaque jour plus hostile. Depuis longtemps, elle souhaitait de s'informer à ce propos : elle redoutait aussi de le faire et, si elle obtenait une réponse un peu nette, elle craignait de rendre ainsi plus nette et moins facile à modifier la rancune dont le jeune homme semblait chargé. Mais la scène du déjeuner matinal, si anodine en apparence, l'avait alarmée, plus que d'autres épisodes. Elle n'en comprenait pas tout : elle comprenait que, moins étaient évidents les motifs de la querelle, plus était significative cette querelle à demi cachée, voilée de précautions. Elle ne devinait pas tout; mais elle en devinait assez pour souffrir. Elle dit :

— Veux-tu m'accompagner dans ma chambre, Alain? Je serais contente de causer avec toi, puisque nous avons la chance d'être seuls.

Dite très simplement, cette petite phrase étonna et parut émouvoir Alain, qui répondit :

— Mais oui, très volontiers.

En chemin, Jenny se tut, n'ayant point la tête à bavarder et, pour ce qu'elle dirait, voulant le calme et l'intimité de sa chambre. Mais elle corrigea d'un bon sourire ce qu'aurait d'un peu trop solennel sa demande de causerie : Alain put observer

qu'elle souriait, non des yeux, des lèvres seulement et que son regard était plein de tristesse. La chance d'être seuls : était-ce, pour Jenny, une chance qu'elle appréciât si tendrement? alors, pourquoi ne l'avait-elle pas mieux préservée, cette chance dont la privait sans cesse Jacques, l'intrus? enfin, quelle était la causerie urgente et qui valait un appel si subit?

Quand ils furent dans la chambre de Jenny, Alain ne savait pas ce qu'il éprouvait de bizarre et de gênant qui le guindait et ne lui permettait pas d'être, auprès de sa mère, le bon enfant d'autrefois.

— Tu me fais beaucoup de peine, Alain, — dit Jenny, — en n'étant point aimable ni même exactement poli avec ton beau-père...

Il pensa se récrier, tant l'offensait, plus encore que le reproche, l'ennui de voir que la chance d'être une fois tête à tête avec sa mère tournait à parler de Jacques. Il eut un geste des bras qu'il arrêta vite et, au lieu de s'exalter, il se confina. Au lieu de s'épancher vaille que vaille, il fut retiré en lui-même et, de paroles, un peu sec.

— Aimable, je n'en sais rien. Mais poli... Quelle impolitesse me reproches-tu?

Elle le regardait avec mélancolie.

— Oh ! — fit-elle, — ne chicanons pas sur des mots : nous nous aimons trop, toi et moi !... Mais, lui, tu ne l'aimes pas?

Elle avait le ton de le supplier plutôt que de l'interroger. Il n'eut le courage ni de lui refuser la réponse qu'elle implorait, ni de lui accorder un mensonge. Et il rougit au point de sentir ses joues le brûler.

— Pourquoi? — reprit Jenny, sans qu'il eût répondu encore. — Tu l'aimais autrefois : j'en suis sûre, et qu'il avait pour toi beaucoup d'amitié. Si je n'en avais pas été sûre, Alain, l'aurais-je épousé?... Alors, qu'y a-t-il? et qu'avez-vous l'un contre l'autre?... Mais, parle : tu sens bien que ton silence est, pour moi, pire que tout ce que tu me dirais.

Alain sentit principalement que, s'il affligeait sa mère, c'était à cause de Jacques et la faute de Jacques : dont il conçut la colère la plus injuste et la plus naturelle.

— Tu me demandes ce que nous avons l'un contre l'autre : lui as-tu demandé ce qu'il a contre moi?

— Mais il n'a rien contre toi...

— Demande-le-lui.

Jenny était découragée et le laissait voir.

— Je veux bien le lui demander. Mais, si je me suis adressée d'abord à toi, ce n'est pas ce qui doit te fâcher : c'est la preuve que j'ai plus de facilité à causer avec toi et que, dans ma misère, une vraie misère du cœur, je viens à toi, comme je crois que tu viendrais à moi plutôt qu'à personne. Allons, sois gentil !... Tu aimais Jacques ; tu ne l'aimes plus. S'il a eu tort en quelque chose, dis-le-moi. J'en serai plus heureuse : un tort se répare, une querelle s'apaise et l'on n'y pense plus. Ce qui serait irréparable et sans apaisement possible ni oubli, c'est le désaccord auquel on ne connaît pas de motif et l'antipathie à laquelle on ne peut rien. Si nous en étions là, je n'aurais plus qu'à pleurer. Tu ne me dis rien?... Mais je t'ai pris au dépourvu : remets-toi. Sans doute aussi je suis maladroite et j'aurais dû... je ne sais pas ce que j'aurais dû faire ou dire, pour que nous fussions cœur à cœur, une maman et son grand fils en train d'aveux et de promesses...

Alain répondait à part lui : « Le premier tort de Jacques est de t'avoir volée à moi; son second tort, de vouloir me voler Juliette. » Seulement cela ne pouvait se dire à une femme qui avait l'âme effarée. Hors de là, que répondre? Alain, qui, malgré lui, gardait une raideur importune à lui-même autant qu'à sa mère, ne s'apercevait pas de son erreur qui était de se cantonner dans la dialectique et d'y chercher la solution d'un problème sentimental : les élans de la tendresse ont plus de pouvoir consolant qu'un argument de raison. Or, il y avait bien de la tendresse, la plus délicate et vive, dans cette jalousie qu'il éprouvait à propos de sa mère. Que ne le disait-il? C'est que la jalousie qu'il éprouvait à propos de Juliette, et qu'il n'aurait pas avouée sans crime, se confondait avec l'autre jalousie, la seule qu'il lui fût permis de confesser et dont l'aveu pût avoir une douceur étrange et bienfaisante. Il ne parvenait pas à rompre la glace où le figeait l'incertitude. Mais Jenny vint à gémir :

— Alain, tu me fais mal !

Et elle pleura, dont Alain fut touché au point que sa rigueur se détendit enfin. Il s'approcha de sa mère et la cajola :

— Ah ! — dit-elle, — j'en étais à ne plus savoir si tu ne commençais pas à ne plus m'aimer, moi aussi !

Elle avait un air de si pure souffrance qu'il eut pitié d'elle et qu'il l'adora.

— Moi, ne plus t'aimer? Vilaine, un peu ingrate !... Si je ne t'aimais pas tant, peut-être que j'aurais mieux accueilli mon rival...

— Ton rival? Tu es fou !...

Il s'aperçut qu'il embrouillait, comme un peu les deux sentiments, les deux vocabulaires de ses jalousies confondues. S'il en fut penaud, le temps d'y songer, son entrain surmonta son hésitation :

— Mais oui, mon rival ! Je ne suis pas seul dans ton cœur !

Il était agenouillé auprès de Jenny et la regardait dans les yeux. Il lui parlait comme à une bien-aimée. Elle mit ses doigts sur la bouche d'Alain. Il crut qu'elle allait sourire ; mais elle s'attrista encore et dit :

— J'aurais dû rester veuve... Je n'ai pas cru te faire tort... Je ne t'ai pas moins aimé depuis lors... Tu n'as point de rival dans mon cœur. C'est mal parler et c'est mal imaginer les tendresses d'une femme, que de les voir en lutte ou en compétition. Ce n'est pas cela, je te jure !... S'il en était ainsi dans le cœur des hommes, j'aurais à craindre qu'un jour la tendresse que tu as pour moi ne fût écartée, effacée par une autre : et je n'ai pas à le craindre, n'est-ce pas?... Seulement, je sais bien, tu es mon enfant et un enfant ne se figure pas que sa mère soit une femme. Pourtant je ne suis pas vieille ; je ne l'étais pas, lorsque, étant veuve, il m'a coûté... je n'ai pas honte, Alain, de te parler comme je fais... il m'a coûté d'avoir fini ma vie de femme. Aurais-je dû m'y résigner? Dis-le-moi. Tu n'auras point la dureté que n'ont ni le monde, qui est impitoyable pourtant, ni l'Église, qui est sévère... Et puis, je n'en sais rien. Tu n'étais pas là, pour me conseiller : c'est peut-être ton absence qui m'a rendu la solitude plus amère... Cependant, je t'avais écrit, pour te demander la permission qu'une fille demande à son père et que, moi, je te demandais. Tu m'as répondu — j'ai ta lettre, infiniment bonne et intelligente — que j'avais raison d'épouser Jacques. Tu as donc changé d'avis?... Alain, si tu peux le faire

sans nul mensonge, dis-moi que tu n'as point changé d'avis !

Avant qu'Alain ne répondît, elle ajouta :

— Autrement, que veux-tu que je devienne?

Telle est ordinairement l'exigence des femmes, leur sincère déloyauté : elles réclament un libre avis dont elles ne vous laissent pas la liberté. Alain n'aurait pas mis sa mère à cette extrémité de ne savoir que devenir : il était douloureusement troublé de la sentir éperdue, elle si raisonnable, et suppliante, elle qui lui avait appris l'obéissance, et dépendante de lui, elle qui avait tant de prestige. Il préféra fausser la vérité de son âme et répondit :

— Tu as bien fait.

— Tu me le dis avec indulgence? — reprit-elle.

— Eh ! bien, — répliqua-t-il, — pourquoi ne veux-tu pas de mon indulgence?

— Alain !

— Plutôt, donne-moi la tienne en échange.

Et ils étaient au sourire qui naît parmi les larmes, quand on vint à cogner à la porte. Jenny n'avait pas dit encore : « entrez », Jacques ouvrit la porte et Alain détesta cette promptitude.

— Pardon ! — dit Jacques.

Et Jenny.

— Une seconde !

Jacques se retira, la mine très hérissée. Alain secrètement n'admettait pas qu'il fût permis à Jacques d'entrer ainsi dans cette chambre d'une femme qui était sa mére. Il se redressa, un peu blême. Quand Jacques se fut retiré, Jenny, prenant la main d'Alain, dit à demi-voix :

— Si je t'avais demandé de lui tendre la main, l'aurais-tu fait?...

Il n'y avait point à mentir : Jacques était dans la chambre voisine ; et Jenny l'eût appelé. Alain répondit :

— Je te disais bien que j'aurais besoin de ton indulgence. Laisse faire au temps : on ne fait rien sans lui.

Elle fut déçue et pourtant fut contente de sentir que l'amour d'elle amadouait ce jeune révolté.

— Toi non plus, — dit-elle, — ne fais rien que le temps

ne puisse faire beaucoup mieux. Sois docile au temps : aide-le même, je t'en prie !

Il la baisa au front, partit et fut blessé de ce qu'elle le laissât partir afin que Jacques n'attendît plus. Elle avait dit : « Une seconde ! » Et, la seconde passée, Jacques avait son tour de confessionnal et d'absolution !

Ce qui était, pour Alain, le plus fâcheux résultat de sa causerie avec sa mère, il le résumait ainsi très distinctement :

« Je ne le tiens pas du tout ! Je le tiendrais si, pour en finir avec lui, je n'avais pas à la désespérer. J'en finirais avec lui en dénonçant qu'il est amoureux de Juliette. Jamais de la vie ! A moins qu'il ne m'y force. Et alors, par pitié pour elle, est-ce que je n'aurais pas pitié de lui? Je ne le tiens pas : il me tient ! »

XIX

Dans sa chambre, Jacques attendait que fût écoulée la seconde qu'Alain avait trouvée courte et qu'il trouvait longue. Vieil enfant gâté par la vie, l'art et l'amour, accoutumé aux préséances du génie et de la chance, vieux garçon mal au courant d'un ménage et d'une famille, plus amant que mari et de nature désinvolte, il rageait de faire antichambre à cause d'un gamin qu'il eût employé, au temps des grands maîtres, dûment reconnus, à broyer les couleurs et nettoyer les pinceaux. Détestable gamin, qui le surmontait, le traitait à sa guise et le mettait en posture indigne ! Jacques n'était pas d'humeur à supporter cela. Il le dirait à Jenny ; ou plutôt il ne le dirait point à Jenny, terriblement susceptible sur le chapitre de son fils : mais il le lui donnerait à entendre. Voire, le cas échéant, peut-être s'aviserait-il de filer doux. Jacques était l'un de ces hommes qui ont la rébellion très vive et promptement apaisée par les motifs de la prudence. On ne sait jamais bien où ils en sont de la colère ou de l'adresse, dans un perpétuel va-et-vient d'orgueil et de soumission maligne.

Jacques, en outre, n'imaginait pas qu'il ne fût point question de lui, autour de lui et même assez loin de lui. C'était l'effet de son égoïsme, comme on dit; mais l'égoïsme n'est

e propre de personne et ce mot ne définit pas un caractère. Jacques se croyait le centre et le soleil d'un petit univers, ce qui est vrai de chacun de nous ; mais il croyait sincèrement cet univers plus étendu qu'un autre et plus soumis à l'influence qu'il y répandait : il ne se trompait qu'à demi et n'avait tort que de ne point dissimuler sa puissance ou la tranquille certitude qu'il en affichait. Si Jenny était gaie, il s'en complimentait. Si elle avait le visage triste, il lui demandait : « Que t'ai-je fait? » Et il ne doutait pas que ce ne fût à cause de lui. C'était la vérité, presque toujours. Mais il eût aussi bien demandé à Dieu : « Seigneur, que vous ai-je fait? » les jours de mauvais temps. C'est ainsi que Jacques devina que Jenny et son fils parlaient de lui et n'avaient point ensemble cette conférence quasi secrète pour un autre motif que de lui.

Or, là-dessus, il n'était pas tranquille, estimant qu'il avait tout à craindre d'Alain, qui ne lui montrait que trop de mauvaise intention. Quant à l'hostilité de ce jeune homme, il n'avait pas tort ; mais il ne concevait pas les arguments, de qualité sentimentale et filiale, qui empêchaient Alain de se venger. Il se méfia ; il résolut de ne pas rester sur la défensive, et d'attaquer. Jenny l'appela. Il entra et parut d'abord en train de bonhomie :

— Vous parliez de moi? — demanda-t-il.

— Je bavardais avec mon fils.

Il eut le visage éclairé d'un rire un peu faux :

— Tu as une façon de dire: « mon fils! » à me faire trépasser de jalousie. Dis un peu : « Je bavardais avec mon mari ! » que j'entende comment ça sonne dans ta voix. Tu n'oses pas?... « mon mari ! » ça sonne mal. « Mon amant ! » sonnerait mieux : mais ça ne se dit pas.

— Ça se dit tout bas, — répondit Jenny avec plus de complaisance que de spontanéité.

— Dis-le, pour voir !

— Mais non, laisse-moi...

Elle dit cela avec douceur. Et pourtant, un autre jour, Jacques eût fait une scène pour moins encore. Il ne fit point de scène et repartit :

— A propos de ton fils, je suis venu te parler de lui...

Ce n'est pas grave, si tu veux ; mais tu devrais le surveiller.

— Il a vingt-quatre ans. Il était lieutenant de chasseurs, le mois dernier.

— Surveille-le !

— Mais tu t'en charges, il me semble?

— Tu verras si j'ai tort. Sais-tu seulement à quelle heure il est rentré, cette nuit, ce beau lieutenant?

— Non.

— Passé deux heures !

Jacques s'attendait que Jenny fût indignée : elle ne l'était aucunement et ne montrait pas plus d'émoi que de surprise. Elle était donc informée? Et par qui? mais par le coupable, à coup sûr ! Jacques soupçonna que, pour n'être pas dénoncé, Alain avait eu l'astuce de se dénoncer lui-même et la malice d'arranger les choses de la façon le mieux présentable : Jacques se dit que le stratagème était bon.

— Il se sera promené au clair de la lune, — répondit Jenny.

Elle n'ajoutait pas : « Toi aussi, d'ailleurs, à ce qu'il paraît ! » De sorte que Jacques avait encore la facilité de prendre les devants et, quant à lui, d'éventer les finesses d'Alain, s'il prenait à ce garçon la fantaisie de le taquiner, comme Alain lui avait éventé les siennes. Puis il y avait beaucoup mieux à faire ; et ce lieutenant de chasseurs ne risquait pas la grande stratégie : Jacques aurait plus de hardiesse.

— Le clair de lune, ce n'est pas son affaire! —s'écria-t-il, en haussant bien ses larges épaules. — C'est pour les poètes et les peintres, le clair de lune ! Mais ce beau lieutenant a passé auprès de Juliette, chez elle et portes closes, les deux heures de nuit qu'il n'était point chez sa maman. Voilà ce que je sais.

— Comment le sais-tu?

— Ça, c'est mon secret !

Et il était grandement fier...

— Mais je vais te le dire.

Et il était grandement généreux...

— Je l'ai suivi.

Et il sentit qu'une filature de ce genre n'était pas un exploit très magnifique et dont il fût très agréable de se vanter. Mais il trouva une draperie honorable, et qu'il eût voulue fastueuse, pour sa petite vilenie :

— J'ai cru que c'était mon devoir et que tu me saurais gré de mon souci paternel. Je ne me suis pas trompé, n'est-ce pas?... Eh bien !...

Et il raconta sans trop d'embarras toute son aventure. Il n'avait point à mentir. Il ôtait seulement de la vérité ce qui ne convenait point à son personnage, la médiocrité de sournoiserie, la fuite assez tremblante, le détail de la clef qu'Alain avait laissée à la serrure de la grille pour lui montrer qu'il se moquait de lui ; et Jacques se dégageait de son récit sous l'aspect le meilleur : on ne voyait que dévouement, noble souci de la morale et de la respectabilité. Jenny l'écoutait, plus étonnée de Jacques et de l'initiative qu'il avait prise que de l'escapade du jeune Alain. Jacques ne comprenait pas qu'elle demeurât si tranquille et, pour l'émouvoir au sujet de son fils, il donnait beaucoup d'éloquence, inutilement.

— Voilà ! — dit-il. — Et c'est désormais à toi de savoir s'il te convient que ton fils...

Jenny l'interrompit :

— Est-ce qu'Alain t'a vu?

— Je n'en sais rien ; je ne crois pas... S'il te convient que ton fils se compromette et compromette une jeune femme de nos amies à dix minutes de chez toi... Tu n'as pas l'air de trouver ça inquiétant?...

— Non, — dit-elle avec simplicité, — ma foi, non.

— Tu m'étonnes.

— Mais non ! Je ne vais pas tenir Alain comme un enfant. Ce que je crains est qu'il s'ennuie à la campagne. Et, s'il se plaît à la campagne, pour des raisons qui ne sont pas mon affaire, je me figure encore que c'est à cause de moi : et j'en suis contente. Laissons-le se divertir : il est jeune.

— Ah ! bien, très bien ! Si j'avais su, je ne me serais pas dérangé.

Jenny ne le félicitait pas, comme il avait conscience de le mériter, pour sa nuit perdue au service de son beau-fils. Il oubliait que tout cela ne fût que feintise; il était dupe de sa comédie et songeait à se plaindre qu'on ne lui rendît pas justice. Mais, faute de remporter le succès qu'il avait escompté, il se loua en lui-même de l'habileté avec laquelle il esquivait la

médisance : Alain pouvait parler à présent; Jacques se sentait sûr de soi et tout à fait hors de procès. L'affaire était arrangée, sans appel. Et c'était bien, c'était fort bien ! Les mains dans les poches, les regards bas, il allait et venait dans la chambre et n'attendait plus qu'un mot de Jenny pour retourner à son atelier.

Jenny, au bout de quelques secondes, pensa le délivrer :

— Du reste, je te remercie. Tu es gentil de veiller sur mon garçon...

— Eh ! j'ai cru bien faire !

— Tu as bien fait ; mais...

— « Mais ne recommence pas »? C'est juré ! On a toujours tort de se mêler...

— « De ce qui ne te regarde pas »? Ne me fais pas dire...

— Ce que tu penses? Mais si ! Ça vaut mieux.

— Bête ! Essaye donc de me comprendre, au lieu de jouer à deviner tout le contraire.

— Enfin, c'est ton fils !

— Et tu m'as promis qu'il serait le tien?

— Tu vois comme ça me réussit !

— Allons, tais-toi : tu vas être méchant. Et, comme ce n'est pas ton projet, ce matin, garde ça pour un autre jour... Alain est amoureux de Juliette...

— Eh ! tu n'as pas besoin de me le dire. Ça se voit ! Il ne se cache pas : je n'ai jamais vu plus effrontément montrer son cœur à tous les passants.

— Jacques ! Tu es affreux ; il est impossible de causer avec toi... Je t'ai déjà dit que cet amour ne me déplaisait pas. Je crois que Juliette l'aime aussi.

Jacques frissonna :

— Elle te l'a dit?... Comment le sais-tu?

— Je le suppose. Et toi?

— Je n'en sais rien du tout ! Brr... Je n'en sais rien. Je suis comme toi : je n'en sais rien !

Jenny se tut, le temps d'observer, avec une soudaine intensité de chagrin, que Jacques frissonnait. Et, l'observant toujours, elle reprit :

— Je sais par toi que, cette nuit, pendant deux heures, ils ont causé...

— Causé? Oui. Je l'espère.

— Et Alain, ce matin, m'a paru gai comme jamais... Un peu moins gai tout à l'heure, mais à d'autres sujets... J'imagine que ce matin son air de bonheur venait de Juliette.

Jacques tourna sur ses talons, comme pour ne plus montrer son visage, et recommença de marcher.

— Assieds-toi ! — dit Jenny. — J'ai un peu de migraine et tu m'étourdis.

Il fut obéissant, prit un parti d'énergie et, venant s'asseoir devant Jenny, le buste penché, les coudes aux genoux, les mains jointes en avant de lui et les yeux large ouverts, il dit :

— Alors?... Alors, tu vas favoriser cette aventure galante? Je te supplie de n'en rien faire !

— Je ne te croyais pas un tel moraliste?

— Je ne suis pas un moraliste. Et qu'Alain prenne son plaisir où il le trouve : j'en suis enchanté. Mais pas chez nous.

— Il épousera Juliette.

Et Jenny ne dit pas ces trois mots sans avoir voulu les dire. Elle épiait, sur le visage de Jacques, le signe de l'émoi qu'elle attendait.

Jacques bondit :

— Ça non !... Je dis non : c'est non !

— Pourquoi?

Il était hors de lui, hors d'état de simuler un autre sentiment que sa colère et sa volonté acharnée.

— Non ! non !... N'en parlons plus : je te répète que c'est non !

— Pourquoi? — répéta Jenny, — avec une obstination douce.

— Je ne veux pas de ce mariage ! Je n'en veux pas !

— Pourquoi? — répéta Jenny, et de telle façon que Jacques sentît la nécessité de répondre.

Mais il ne répondait pas. Il fallut que Jenny lui demandât :

— Tu as une raison, pour t'opposer à ce mariage?

Il faisait de grands mouvements du dos et des épaules et ne s'avisait plus de ne pas étourdir Jenny en allant et venant à longues enjambées.

Il essaya de riposter :

— Mais toi, tu as une raison de vouloir absolument ce mariage, qui me répugne, et qui a l'air de t'enchanter parce qu'il me répugne?... Ce n'est pas vrai?... J'en suis à ne pas savoir si tu ne viens pas d'en inventer l'idée, uniquement pour me la lancer à la figure... Car enfin, si je t'ai bien comprise, Alain ne t'en a point parlé tout net? Juliette non plus ne t'en a point parlé : tu m'as dit que tu la croyais amoureuse d'Alain ; tu n'en savais rien, ni moi non plus. Et, tout à coup, tu veux les marier, tu l'exiges. Il a suffi que je t'avoue que la galanterie par où ils commencent me déplaisait pour qu'aussitôt le rêve de ta vie, la passion de ton cœur, fût de les marier. Pourquoi? C'est à mon tour, chacun son tour, de demander pourquoi?

— Eh ! bien, — répondit Jenny, pâle et le visage contracté, — chacun son tour aussi de répondre ! Après cela, si tu veux croire que j'aie une raison que je ne te dis pas, crois-le : et je te la dirai à mon tour, probablement. Mais, d'abord, réponds-moi !

Jacques cherchait le moyen de se défiler. Jenny reprit :

— Jacques, il faut répondre. Il est possible que nous ayons été, l'un et l'autre, plus loin, sur le triste chemin de la vérité, beaucoup plus loin qu'il n'était prudent de le faire. Tant pis ! Il est trop tard pour revenir sur nos pas. Tu dois sentir que notre vie commune et que notre bonne entente conjugale est comme interrompue et le sera jusqu'à une réponse de toi qui supprime la question que tu m'as fait te poser.

Jacques fut ébaubi. L'effrayante lucidité de Jenny le déconcertait. Et la question, comme elle était posée, contenait si évidemment la réponse qu'il fallait en grande hâte l'effacer, l'embrouiller dans un vif désordre de mots, de sentiments ou d'idées. Jacques s'y efforça :

— Mais tu es folle! Est-ce qu'il s'agit de notre ménage et de nous?

Jenny ne lui permit pas de s'échapper :

— Jacques, réponds-moi. Pourquoi ce mariage te paraît-il révoltant?

— Mais Juliette est moins jeune qu'Alain !

— C'est possible : mais toi, tu es plus jeune que moi.

Jacques ne sut pas si elle plaisantait :

— Comment? J'ai onze ans de plus que toi !

— Tu es beaucoup plus jeune que moi : et tu le prouves. Ah ! tu ne le prouves que trop, mon pauvre ami ! Mais l'âge de Juliette ni l'âge d'Alain n'est ce qui t'a rendu si furieux. Ne mens pas !... Tu entends bien ; je te dis : ne mens pas ! et j'ai le droit, le droit désespérant de te le dire.

— Ah ! mais non, pas du tout ! Je ne t'accorde pas le droit de me le dire.

Il pensa se mettre en colère : et, à la faveur de cette colère, il s'en irait. Il s'écria :

— Et puis, au bout du compte, marie-les : ça m'est égal !

Jenny répliqua :

— Si même tu y consens de guerre lasse, tu ne m'as pas dit pourquoi le seul projet de ce mariage t'a fait frémir. Allons, dis quelque chose, dis ce que tu voudras : dis-le, par charité pour toi et pour moi... Tu ne trouves rien? Je te supplie de trouver quelque chose !... Veux-tu que je t'aide?... Est-ce que, par hasard, Juliette ne serait pas une honnête femme, digne de mon garçon?

Jacques eut l'air d'un homme en péril et qui voit le salut venir d'où il ne l'attendait pas, d'où il voudrait le refuser, et qui n'est plus à faire le difficile :

— Eh bien, c'est ça ! — murmura-t-il.

— Juliette n'est pas une honnête femme?

— Non !

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit d'abord?

— Mais parce qu'on a honte de parler ainsi d'une femme.

— Et comment le sais-tu?

— Je le sais !

Jenny eut à vaincre un sanglot pour répliquer :

— Jacques, tu viens de me mentir deux fois. Avant de me mentir une autre fois encore, va-t'en. Fais-moi la grâce de t'en aller. Nous causerons un autre jour.

Jacques frappa du pied, croisa les bras, prit une pose et puis sortit, mais consterné, en claquant la porte.

XX

Jenny attendit le temps qu'il fallait pour que Jacques se fût éloigné. Elle écouta ses pas dans l'escalier, puis le bruit de la porte qu'il devait ouvrir en gagnant son atelier. Alors, elle sortit de sa chambre et monta, en courant presque, à la bibliothèque où elle était à peu près sûre de trouver Mathieu. Il était là, ne lisant pas, un livre sur ses genoux, un de ses doigts servant de signet ; et il regardait, par la fenêtre ouverte, la campagne, où il ne voyait absolument rien, parce qu'il songeait au présage si alarmant que le départ des rats lui imposait.

La soudaine arrivée de Jenny le bouleversa. Elle n'eut pas besoin de rien dire pour qu'il sût que le présage commençait à se réaliser. Elle, ordinairement si tranquille, même dans les moments d'un émoi qu'elle dissimulait avec élégance, elle qu'il appelait « Votre jolie Sagesse », n'était plus à faire bon visage et à laisser la vie autour d'elle se démener sans l'atteindre : elle s'assit auprès de Mathieu et, tout de suite, elle pleura. Ses larmes, comme si elle les avait longtemps retenues, coulaient avec abondance. Mathieu s'écria :

— Jenny !... Jenny !...

Et machinalement, il allait ajouter : « Qu'y a-t-il? » Mais il ne le dit point, sachant et ne sachant que trop ce qu'il y avait. Il lui prit la main, qu'elle lui abandonna et qu'elle lui reprit bientôt parce qu'elle devait s'occuper de ses larmes et les éponger. Son mouchoir en fut trempé, à ne plus servir qu'à lui mouiller davantage les yeux et les joues. Mathieu lui tendit un mouchoir qu'il avait dans sa petite poche et qu'elle accepta sans rien dire et qui, plus grand que le sien, lui couvrit mieux tout le visage dans la paume de sa main.

— Jenny !... Jenny !... — répétait Mathieu, tout simplement pour qu'elle sût, ne le voyant pas, qu'il était auprès d'elle, attentif à elle.

Mais il ne lui disait pas de ne pas pleurer. Car il pensait que, de pleurer, la soulageait et que, délivrée de ses larmes, elle aurait assez de calme revenu pour lui parler et lui dire en quoi il pouvait la seconder. Seulement, il devait lutter, lui aussi,

contre le chagrin qu'il recevait de la voir si affligée : il ne gardait quelque sérénité qu'à se dire qu'elle avait besoin de lui et besoin de le trouver bientôt prêt à la servir. Elle pleurait encore, et pleurait un peu moins pourtant. Lui, malgré son trouble, méditait, avec la puérilité méticuleuse que l'on a hors de propos, de recouvrer son mouchoir ensuite et puis de l'enfermer dans une petite boîte sur laquelle il inscrirait : « Larmes de Jenny. » Et voilà ce qu'il aurait sauvé d'une tempête où il n'osait encore deviner quels seraient les naufrages.

Quand Jenny se fut apaisée autant que c'était possible, elle dit à Mathieu :

— Mon pauvre ami, je suis perdue !

Comme il se taisait, par un scrupule délicat, Jenny reprit :

— Vous ne paraissez pas étonné. C'est que je ne vous apprends rien. Vous saviez donc? Pourquoi ne m'avoir pas avertie?

Mathieu fut obligé de lui demander :

— Qu'y a-t-il?

— Oh ! — fit-elle, — vous le savez bien. Jacques est amoureux fou de Juliette, amoureux fou ! S'il ne me l'a pas dit, c'est tout comme !... Je m'en doutais. Ou plutôt non. Je croyais deviner que Juliette lui était une occasion de quelque joie et qu'il aimait à être beau devant elle. Mais ce n'est pas cela : c'est du délire ! Il ne m'a point aimée ainsi... Et il ne m'aime plus, s'il m'a aimée !

Elle pleura encore un peu. Mathieu aurait voulu argumenter contre le désespoir de Jenny. Seulement, il ne voyait d'arguments que de nature à confirmer ce que Jenny pensait. Et il avait une habitude ou une manie d'honnêteté mentale qui l'empêchait d'inventer une dialectique obligeante.

— Voyons, — dit-il, — assurons-nous de ce que vous croyez.

Il était de bonne foi et procédait avec Jenny comme il eût fait avec lui-même...

— Moi aussi, je me suis aperçu que Juliette, par sa présence et, autant que j'en puis juger, sans le vouloir, communiquait à son esprit, à ses propos et généralement à ses manières, une flamme inaccoutumée. Ce n'est pas douteux. Mais je n'en étais pas autrement tourmenté. S'il faut le dire,

je n'ai guère vu aucun homme auprès de Juliette et qui ne fût tenté de lui plaire. M. Durny, pourtant si confiné dans son étude...

— Mais non, Mathieu !...

— Et moi-même, s'il faut l'avouer...

— Mais non, Mathieu : ce n'est pas ça du tout !

— Ce n'est pas ça exactement, — reprit Mathieu. — Mais tenez compte de la différence des natures. Jacques a une exubérance, et comme un feu dans l'imagination, que nous n'avons ni monsieur Durny, pour diverses raisons, ni moi...

Jenny aurait accueilli volontiers le peu d'espoir que toute hypothèse lui eût offert ; et elle écoutait Mathieu avec beaucoup de complaisance. Puis l'effort que tentait ce parfait ami pour lui proposer, à défaut d'une preuve impossible, au moins le bénéfice de l'incertitude, la touchait ; en même temps, le loisir de n'avoir plus qu'à l'écouter la reposait. Seulement, aucun doute ne résistait à l'évidence qu'elle avait acquise. Mathieu s'accusait en vain d'une faiblesse qui ne portait nulle atteinte à son fidèle sentiment : ce n'était pas la même chose ; et Jenny s'en fût amusée, un autre jour, non pas dans ce désordre de sa vie. Elle écarta cette consolation dérisoire et détruisit le fragile essai de sécurité provisoire que Mathieu lui avait combiné ; elle le détruisit en un tournemain.

— Non, Mathieu, non ! Je n'en suis pas à me leurrer d'illusions : je sais.

— Ah ! — dit Mathieu, — s'il y a des faits nouveaux...

— Il est sorti la nuit passée, — reprit Jenny, — sorti de sa chambre voisine de la mienne : je ne m'en suis pas aperçue. Il a suivi Alain, l'a espionné par jalousie. Alain, qui avait reconduit Juliette, s'est quelque temps attardé auprès d'elle, chez elle : et Jacques était à les épier, comme un rôdeur. Comprenez-vous, Mathieu? Comprenez-vous mon effroi, mon dégoût, ma misère? J'ai mon fils et mon mari amoureux de la même femme, courant après la même femme, et qui peuvent se rencontrer... je ne sais pas... se prendre à la gorge ! Ils sont chargés de haine l'un contre l'autre. Et ce n'est pas tout mon malheur, de savoir mon mari détaché de moi pour l'amour d'une autre femme : il faut encore que je craigne, entre mon

fils et lui, la conséquence d'une ignoble rivalité, un drame comme les journaux en racontent... Ah ! quelle ignominie !...

— Vous menez les choses à l'extrémité, — dit Mathieu.

— Ce n'est pas moi qui les y mène, — répliqua Jenny, — elles sont à ce point. Mon pauvre Mathieu, imaginez que, cette nuit, Alain ait vu Jacques le guetter, le filer, lui prouver qu'il en veut à Juliette... Je ne sais pas ce qui serait arrivé, je ne sais pas.

— Alain n'a pas vu Jacques?

— Non, par bonheur !

— Mais Jacques a vu...

— Alain? Puisqu'il était à ses trousses !

— Il vous l'a dit ?

— Comme je vous le dis !

— Au bout du compte, il n'est rien arrivé...

— Non ! Mais ce n'est pas Jacques, pour la violence, que je redoute : il est poltron... Ce n'est pas ça que je veux dire... Il a pourtant, jusque dans la colère, une mollesse un peu lâche... Mais oui ! j'aurais tort de ne pas le voir comme il est : et il faut que je m'accoutume à cette lucidité... Alain, lui, est dangereux, avec sa fierté, avec son ardeur contenue et secrète. Il ne parle presque pas : tout est dans lui. Et son amour de Juliette, je le sens bien, c'est une folie fervente et c'est toute sa vie, toute l'intensité de sa vie engagée au risque-tout.

— Mais, — reprit Mathieu, — Jacques vous a dit...

— Son escapade? Oui ! En sournois, et glorieux !... Il s'est vanté auprès de moi du soin qu'il avait eu de veiller, aux dépens de son sommeil, sur la conduite de son beau-fils...

— Et vous êtes sûre...

— Qu'il mentait? Oui !... La conduite d'Alain, si elle ne le gêne pas dans ses amours, il s'en moque... Et, si vous aviez vu sa fureur, son exaspération de jaloux blessé, quand je lui ai dit que je comptais marier Alain et Juliette... Ah ! je verrai toujours ça... Je ne pourrai plus le voir sans me rappeler les yeux qu'il avait dans sa crise et la figure abominable qu'il a faite, à la pensée que sa Juliette ne serait pas pour lui : sa figure était un scandale impudique, une honte et, pour moi, quelle insulte !...

— Ma pauvre Jenny ! — fit Mathieu.

— Je l'ai pressé de me dire pourquoi il refusait que Juliette épousât mon garçon. Cette question l'a pris au dépourvu...

— Qu'a-t-il répondu?

— Rien... Que Juliette n'était pas une honnête femme.

— Alors, c'est qu'il ne l'aime pas?

— Mathieu, vous êtes trop naïf !

Mathieu réfléchit un instant et consentit :

— C'est vrai. Je raisonnais mal et trop théoriquement. Ma pauvre Jenny !

— Ah ! oui, votre pauvre Jenny ! Songez, Mathieu, à la débâcle de mon existence. Je ne vous dis pas que je souffre : ce n'est rien, de souffrir ; on s'y accoutume, on oublie... On ne s'accoutume pas à ce qu'il faut que j'endure et qui n'est pas la douleur d'un moment : on n'oublie pas la ruine de son cœur.

— Vous aimez Jacques comme au premier jour?

Mathieu dit cela posément et s'étonna de dire tout haut ce qu'il s'était dit en lui-même tant de fois, avec tant de secret, tant de mélancolie aussi. Jamais il n'aurait cru qu'il parlerait ainsi à Jenny, d'une façon qui lui sembla si hardie et presque dénuée de pudeur. A la pensée qu'elle était là, auprès de lui, dépourvue de la réserve et des précautions qui avaient toujours paré leurs sentiments, il connut le drame et eut conscience qu'elle et lui, dans une catastrophe, dépouillaient toute coquetterie, toute élégance et les délicats mensonges du cœur bien élevé, pour ne plus chercher que le sauvetage.

— Ah ! — répondit Jenny, — présentement, je ne l'aime pas : j'ai horreur de lui et de ce que j'ai vu de lui. Mais je l'aimais, vous l'avez dit. Je l'ai aimé de toute mon âme... Dame ! une jeune fille, on la marie : la seconde fois, je me suis mariée.

Et Jenny avait dit cela par un élan de sincérité, dont la présence de Mathieu fit qu'elle rougit, tardivement. Mathieu sourit et ne sut pas rendre gai le sourire que sa bonté accorda au trouble de Jenny. Peu s'en fallut que, pour l'encourager, il ne répondît :

« Mais oui, c'est tout naturel ! »

Il se retint de le dire, comme aussi Jenny se retint de lui demander pardon. Le silence que tous deux gardèrent fut de meilleure charité, mieux entendue, que les maladroites paroles qu'on dit faute de savoir se taire. Mathieu s'avisa de ne penser point à lui-même et d'abolir la rêverie trop personnelle qui l'eût diverti de songer à Jenny uniquement. Il ne le fit pas sans effort : non que l'égoïsme eût en lui beaucoup de résistance ; mais il éprouvait, au souvenir de son amour docile et malheureux, une douceur qu'il devina que Jenny éprouvait pareillement et qui, malgré la tristesse inévitable, calmait la farouche véhémence de l'autre amour et de son dénouement terrible. Jenny était comme alanguie dans le chagrin. Ce fut Mathieu qui la tira de sa langueur :

— Il faut, — dit-il, — aviser. Et sans retard.

— Non, — répondit-elle, — tout est perdu.

— Je ne vais pas vous laisser mourir devant cette dévastation, devant ces décombres de votre destinée.

— C'est vrai, — dit-elle, — que j'en mourrais !... Du reste, je veux bien mourir. A présent, ma vie est pire que la mort. Mais je ne veux pas de ce drame dont j'ai peur. Je ne veux pas que mon fils et mon mari...

Elle trembla ; et les mots ne sortaient pas de son gosier.

— Oui, — répondit Mathieu, — nous empêcherons ça.

— Ça, — fit-elle, — ça seulement ! Ne vous occupez pas de moi. Parce que moi, voyez-vous, Mathieu, c'est fini de moi !

— Ah ! mais non ! — répliqua-t-il, — ah ! mais non, ce n'est pas fini de vous. Parce que, voyez-vous, — et la rougeur lui montait au visage. — Parce que, voyez-vous, Jenny, j'ai bien pu me sacrifier à votre bonheur, mais pas à votre malheur : ça, je refuse !

Il n'en aurait pas dit davantage. Il se fût repenti d'en avoir tant dit ; mais le doux remerciement qu'il aperçut dans le regard de Jenny le rassura. Au bout de quelques instants, il reprit, s'étant ressaisi :

— Je ne sais pas du tout ce que je dois faire : il faut y penser. Mais vous êtes venue me trouver pour que je vous aide : c'est bien cela? Je suis tout à vous. Un autre serait plus habile. Comptez sur moi. Seulement, n'allez point à l'encontre

de mes initiatives : et, comme je ne sais pas du tout ce qu'elles seront, ne bougez pas.

— Je me fie à vous.

— Oui. Mais ce n'est pas l'affaire d'une heure. Avant que je ne vous dise mes projets, ne brisez rien ; soyez comme si de rien n'était. Par exemple, il faudra déjeuner avec nous, avec Jacques. Il y aura les Durny : c'est le salut! Si Juliette vient, cette après-midi, vous serez comme d'habitude. C'est promis? En échange, il m'est impossible de rien vous promettre, ma pauvre Jenny !

— Je n'ai aucun espoir ! — dit-elle.

Et il songeait : « Moi non plus ! »

XXI

Jenny se retira sans qu'il y eût, dans ses paroles ni dans son air, plus d'agitation. Comme elle disait qu'elle n'avait aucun espoir, elle n'en avait aucun. Mais l'amitié de Mathieu la délivrait de la solitude où elle s'était sentie éperdue. Elle voyait plus nettement son irréparable malheur : elle n'était plus entourée de fantômes. Elle s'en alla doucement.

Mathieu ne chercha point à la retenir. Il constatait qu'elle pouvait, pour un peu de temps, se passer de lui : et il devait s'occuper de la servir. Il éprouvait un bienfaisant désir d'activité. Ce qui lui manquait, c'était une idée juste et précise de l'emploi qu'il ferait de son entrain. Là-dessus, la tête lui tournait ; et, s'il se fût abandonné à son émoi, il eût tout simplement gémi : « Pauvre Jenny ! » Jenny partie, après qu'il eut fermé derrière elle la porte de la bibliothèque, il n'osa point retourner à son fauteuil et s'y asseoir, n'ignorant pas que, s'il commençait de méditer sur le tracas dont il avait à se mêler, il n'en finirait pas et, à force d'ingéniosité, aboutirait à la tristesse fainéante.

— Allons ! — dit-il, — c'est le moment de ne pas s'égarer parmi les erreurs qui mènent à la vérité.

Le petit volume qu'il avait placé, à l'arrivée de Jenny, sur la planchette d'un guéridon, le dos en l'air et les plats écartés comme les ailes d'un oiseau qui se pose, il le prit, d'un bout de

papier marqua soigneusement la page où il s'était arrêté de sa lecture et, pour le ranger, grimpa l'échelle : c'était un de ces livres libertins que les personnes scrupuleuses veillent à ne pas mettre à portée de la main sur les rayons d'en bas. Et Mathieu, qui avait de l'ordre, savait aussi que, de ranger autour de soi les objets, vous range les idées dans l'esprit : car nous avons le mécanisme du cerveau sensible à tout exemple, comme l'est un miroir aux alentours.

Quand il descendit de l'échelle, il tenait son idée principale, qui fut d'aller trouver Jacques ; et puis? de causer avec lui, de le gourmander, de le ramener à la raison? tout cela était vague et Mathieu n'avait point hâte de le définir : tout cela dépendait de Jacques autant, pour le moins, que de lui ; et l'on a tort de prétendre fixer le détail des minutes prochaines. Mais Jacques était le dieu ou le démon, le démiurge abominable des calamités où Jenny avait à pâtir. Il fallait s'adresser à lui. Et comment? Mathieu, qui redoutait d'imposer, selon le penchant qu'il y avait, ses raisonnements à la réalité, ses métaphysiques aux phénomènes, se résolut à suivre tout bonnement son impulsion, laquelle était assez forte pour le conduire. Et tandis qu'il descendait à l'atelier de Jacques, son impulsion devenait plus valeureuse : à la pensée de Jenny menacée, il détestait Jacques et déjà prenait, sur ce mauvais homme plus aimé que suivant ses mérites, l'ascendant de l'indignation, la suprématie d'une juste colère.

Jacques demanda, d'une voix bourrue :

— Qui est-ce?

— C'est moi ; c'est Mathieu.

— Entre !

Et Jacques vint au-devant de lui, sans palette à la main, car il ne travaillait pas. Il ne joua aucune comédie, n'en eut pas le temps. Mathieu, à brûle-pourpoint, lui saisissant le poignet, l'interrogea :

— Est-ce que tu deviens fou, Jacques?

Jacques secoua son poignet, croisa ses mains derrière son dos, se campa devant Mathieu ; mais il ne répondit pas.

— Te rends-tu compte de ce que tu as fait? — reprit Mathieu.

— Ah ! çà, mais... — fit Jacques impatienté.

— Non, non. Pas de mots inutiles ! Tu sens bien que je ne suis pas venu pour mon plaisir, ni pour le tien, mais pour tâcher d'arranger avec toi, tant bien que mal, le résultat de tes folies. D'ailleurs, tu es chez toi : s'il te plaît de me jeter à la porte, dis-le.

— C'est que j'en ai rudement envie ! — répondit Jacques, en fureur.

— Oui, mais tu ne le fais pas. Alors, je reste. Écoute ; je ne suis pas ton ennemi. Je ne peux pas être ton ennemi...

— Parce que tu es l'ami de ma femme?

— Précisément ! Peut-être aussi te souviens-tu que j'ai pour toi une amitié qui a fait ses preuves depuis un bon quart de siècle...

— Ses preuves?

— Mais oui, ses preuves de fidélité, de patience et d'admiration : le tout avec la même simplicité ; l'admiration comme les autres sentiments. Et l'amitié par-dessus tout, je te le répète. A présent, tu viens de briser ton ménage.

— C'est la première nouvelle.

— Ah ! çà, tu ne t'en doutais pas?

— Ma foi, non !

— Eh ! bien, tu le sais. Mais voyons, Jacques, nous n'allons pas jouer au plus malin. Le plus malin, ce n'est pas moi. Mais je suis venu pour te servir.

— Pour me servir? En es-tu bien sûr?

— Pour te servir, oui. Et Jenny plus que toi : c'est vrai. Seulement, votre sort à tous les deux est lié. Je ne servirai pas l'un sans l'autre. Et, en tout cas, ce n'est pas moi que je sers ; tu me connais : je ne mens pas. Mais toi, tu es dans un état de frénésie à ne plus savoir où tu en es. Veux-tu de moi pour te servir ; ou n'en veux-tu pas? Je te parais un peu niais, pour me mêler d'une telle aventure. C'est possible. Mais enfin, tu n'as pas mieux à ta disposition, ni moins perfide, ni plus dévoué. Prends-moi, faute d'un plus habile.

Jacques essaya de se débattre. Mais il cédait à la nécessité. Seulement ses paroles furent en retard sur le rapide changement de son émoi ; et il n'eut pas du tout le ton fougueux, mais le ton presque plaintif, pour répliquer :

— Je n'ai besoin de personne.

— Allons ! — fit Mathieu. — Tu as besoin de moi. Ne fais pas le faraud. Viens-nous-en.

Il le prit doucement au poignet derechef et l'amena devant la cheminée, où il y avait de vieux fauteuils à oreillettes. Jacques se laissa conduire, s'enfonça dans l'un des fauteuils ; et Mathieu, en face de lui. Mathieu ne doutait pas de l'avoir dompté ; il doutait seulement de le tenir assez bien pour ne pas le laisser échapper. Il éprouvait un peu de lassitude et, n'eût été son grand souci de Jenny, la tentation de renoncer à une besogne qui lui semblait aussi rude que vaine l'aurait persuadé. Il ne permit point à Jacques ni à lui-même d'esquiver le tourment.

— Jenny m'a tout raconté.

— Alors, pourquoi m'interroges-tu?

— J'en sais autant que Jenny. Elle sait ce que tu lui as dit. C'est le reste, que j'ai besoin de savoir.

— J'ai dit ce que j'avais à dire.

Jacques résistait encore, mais faiblement et comme par une révolte dernière de son orgueil et de sa fatuité compromise. Il ne rembarrait plus Mathieu ; et toute son attitude était d'un homme qui a cessé d'être le plus fort. Mathieu ne perdit pas son temps et ne risqua point sa chance à des chicanes.

— Enfin, tu es amoureux de Juliette?

Jacques se rebiffa de son mieux :

— Mais je n'ai pas dit ça ; je ne l'ai pas dit.

— Eh ! bien, dis-moi le contraire !

Et Jacques était vaincu. Non qu'il lui parût impossible de disputer à Mathieu les preuves que Jenny et Mathieu possédaient ou croyaient posséder : l'imprudence qu'il avait eue, la nuit et le matin, n'était pas difficile à rattraper ; et l'on ergote sur des cas plus désespérés. Seulement, la vérité est puissante, même en des âmes qui n'ont point à l'égard d'elle un fin scrupule, si elle coïncide avec une passion qui lui communique sa vivacité.

— Oui, — répondit Jacques, — j'aime Juliette. Tu as voulu le savoir ; tu le sais. Après cela, que me veux-tu? Je l'aime !

— C'est un amour insensé.

— C'est un amour !

Et il se tut, comme s'il avait résolu de subir en silence, et fût-ce dans les tribulations et le martyre dont Jenny et Mathieu lui infligeaient le commencement, cette fatalité de l'amour, qui a une gravité qui impose. Mathieu lui trouva, dans cette patience obstinée ou résignée, une espèce de grandeur absurde qu'il n'avait pas prévue et qui, un instant, le dérouta.

— Mais, — demanda-t-il, cherchant ses mots et confus de leur médiocrité, — ça t'a pris ces jours-ci? Tu étais, jusqu'à ces jours-ci, tranquille et bon enfant. Juliette était là : tu ne semblais pas troublé de sa présence plus que monsieur Durny ou moi?

— C'est vrai.

Mathieu insista :

— En somme, ça t'a pris depuis le retour d'Alain?

— C'est vrai.

— Oui ! Et depuis que ce jeune homme, lui aussi et probablement lui d'abord, était amoureux de Juliette?

— Lui d'abord : non ! Mais le reste, oui, c'est vrai.

Mathieu reprit :

— C'est un amour de jalousie.

— C'est vrai.

— Écoute-moi. Si tu voulais être attentif à ce que j'ai de très sûr à te dire, tu comprendrais ton aventure. La voici. Tu es au bout de ta jeunesse : je connais ça. Tu avais encore de la jeunesse à brûler : le voisinage d'un jeune amour la fait flamber ; ces jeunes gens t'ont mis le feu à tes brindilles d'arrière-saison. Ça ne durera pas !... Si tu consens à n'être pas absurde, Jacques, tu laisseras cette flambée d'amour consumer ce qu'elle a touché. Allons ! si gaillard que tu sois et, je l'avoue, beaucoup plus gaillard que moi, nous avons le même âge à deux ans près : à nos âges, mon bon ami, je peux bien te le dire, le plus fort est fait. Seulement, ne te jette pas dans le brasier comme un jeune étourdi. Patience ! Ça s'éteindra tout seul. Est-ce vrai?

— Non : tu n'y es plus !

— Ah! — répondit Mathieu avec bonhomie; — tu n'es pas simple : tu refuses la vérité, qui est plus modeste que toi.

Jacques se leva et frappa du pied rageusement. Il allait

répliquer: il en avait très long, très beau à dire. Mais il y renonça et dit seulement :

— Tu n'y es plus ! Ce n'est pas du tout ça.

— Mais si ! — reprit Mathieu, qui était sûr de lui. — Et tu as beau te rebeller, Alain épousera Juliette : alors, tu seras guéri ; tu n'es pas loin d'être guéri.

Mathieu croyait si bien avoir raison qu'il escompta une victoire plus facile qu'on ne l'eût espérée et qu'il apporterait à Jenny avec joie, en lui disant : « Patience, vous aussi ; laissez brûler les dernières brindilles ! »

Mais Jacques, d'une voix nette, le détrompa :

— Juliette n'épousera point Alain.

— Mais si !

— Jamais !

— Enfin, tu prends à ton beau-fils la femme qu'il aime et dont il est aimé? Voilà ce que tu fais !

— C'est lui qui me l'a prise ! Il ne l'aura pas.

— Il ne te l'a pas prise : tu t'es mis à l'aimer...

— Je l'aimais déjà !

— Depuis quand?

— Depuis longtemps.

Mathieu eut l'air de trouver ce renseignement un peu vague, et il allait le dire, quand Jacques reprit :

— Mais où veux-tu en venir? A quoi bon tout cela? Tu as les intentions les meilleures, j'en suis sûr ; et tu voudrais tout arranger, pour Jenny d'abord, et même pour moi. C'est inutile. Rien à faire ! Et, si tu me dis que c'est affreux, je ne dis pas le contraire ; mais je n'y peux rien. Je suis marié ; j'aime une autre femme. Et, que je l'aime sans espoir, c'est possible : mais je l'aime. Toi, tu me dis : « Renonce à cet amour ! » Je n'y renonce pas. Tu me dis que je ne suis pas aimé : c'est possible ; mais ça ne m'empêche pas d'aimer. Et tu dois sentir que cet amour-là est dans mon cœur, dans ma pensée, assez ardent pour résister à tes reproches ou à tes remontrances. Tu es comme moi : tu n'y peux rien. Tu me racontes que mon amour est une affaire de jalousie : je n'en sais rien. Tu me racontes que je suis vieux et à la porte du tombeau : j'y emporterai mon amour, probablement. Que je suis fou : je ne dis pas non. Mais l'amour d'un fou n'est peut-être pas moins tenace

que l'amour d'un sage. Au surplus, on n'avait qu'à me laisser tranquille. Je ne faisais de mal à personne. Si j'étais amoureux, on ne s'en apercevait seulement pas : je n'avais par la joie insolente. Rappelle-toi : je vivais posément, comme un autre bonhomme de peintre, comme un autre bonhomme de mari... Pourquoi ne m'a-t-on pas laissé tranquille?... Ah ! mais, vous êtes imprudents : que diable ! ne taquinez pas les animaux. J'étais en cage : un bon vieux lion de ménagerie ; un lion tout de même ! Je n'étais pas dangereux ni méchant. Mais vous me taquinez : vous m'ôtez ma proie? Non, vous ne l'aurez pas.

Mathieu ne voyait pas son ami pareil à un lion très exactement. Mais il se souvint du jeune Achille, dans l'*Iliade*, qui mène un grand tapage et qui se plaint aussi de ce qu'on lui veuille ôter sa proie. Achille est un jeune homme ; et Jacques n'était plus à l'âge d'une telle véhémence. Puis la belle Briséis est, à précisément parler, la concubine du jeune Achille, qui regrette maints plaisirs et la volupté nocturne...

— Enfin, — demanda Mathieu, — Juliette n'est pas ta maîtresse?

Jacques hésita une seconde et, avec un accent de vérité brusque, répondit :

— Non !

— Tu ne me le dirais pas?

— En tout cas, je te dis que non : tu peux me croire. Mais qu'est-ce que ça peut te faire? Et, si je me contente plus facilement que tu ne l'imagines, ce n'est pas une raison pour que vous me voliez mon bonheur.

— C'est une raison pour que tu ne sois pas si acharné à cette proie, comme tu dis, et qui n'est pas la tienne !

— Oui, — reprit Jacques ; — j'entends bien. Tu conjectures que mon amour est un amour de tête, comme on dit, et qu'on en vient à bout? Mais ce n'est pas un amour de tête. Non : tout mon être y est engagé, mon art aussi ; toute la machine vivante et animale qui fait que je suis moi, que je respire et que je je peins !

Mathieu était de ces hommes que la subtilité intelligente et la bonne foi rendent faciles à la persuasion. Quand on s'est aperçu que les âmes sont extrêmement variées et que leurs mouvements n'obéissent pas à un petit nombre de lois rigou-

reuses, on admet plus volontiers la sincérité d'un chacun. Les doctrinaires, savants ou non, car il y a des doctrinaires de toute espèce et de la moindre, qui est la plus intolérante, nient durement ce que n'avait pas prévu leur doctrine. Mathieu était dépourvu de cette force infirme, et faute d'un tel soutien, montrait parfois de la faiblesse. Jacques lui parut déraisonnable et véridique : là-dessus, il n'avait pas tort. En telle occurrence, il avait coutume de s'incliner devant la vérité, fût-elle absurde : et c'est ainsi qu'il n'était pas un homme d'action. Mais il avait, ce jour-là, résolu d'agir. Il accepta, comme un fait monstrueux et authentique, l'amour de Jacques pour Juliette. Il ne débattit plus à l'encontre du fait et, le fait admis, prétendit s'attaquer aux conséquences.

— Voilà, — dit-il, — pour hier et pour aujourd'hui. Mais demain? Tu aimes Juliette, d'une façon... pardonne-moi : nous n'en sommes plus à ménager les mots... d'une façon formidable et saugrenue ; enfin, tu l'aimes ! Et elle?... Sait-elle seulement que tu l'aimes?

— Vous n'êtes pas plus malins qu'elle : et vous l'avez deviné. Une femme sait toujours qu'on l'aime : le jour qu'on le lui dit, on ne le lui apprend pas.

— Elle le sait ! Mais si elle ne t'aime pas?... L'amour que tu as pour elle ne te donne pas un droit sur elle... Si elle épouse Alain?...

Jacques recommença de parler fort :

— Je t'ai dit qu'elle ne l'épouserait pas !

— Si elle l'aime?

— Si elle l'aime, elle ne l'épousera pas !

— Qu'en sais-tu?

— Je le sais !

— Si je sais le contraire?

— Tu ne sais pas le contraire ! Et, si tu savais le contraire, si c'était vrai... ce ne l'est pas !... mais, si c'était vrai, je te jure que ce ne serait pas encore vrai. Parce que, moi, j'ai le moyen d'empêcher ça.

— Tu n'as aucun moyen d'empêcher ça.

— Tu m'en défies?

Mathieu eut peur de Jacques et n'osa point le défier.

— Tu as raison de ne pas m'en défier, — reprit Jacques. —

Et, si tu veux rendre service à tes amis, à Jenny, à son fils, à Juliette et, subsidiairement, à moi, le meilleur service que tu puisses rendre, le voici : arrange-toi pour qu'on ne me pousse pas à bout. Dis à Jenny, à son fils et à Juliette, dis-leur avec assurance qu'il ne faut pas me pousser à bout. Parce que c'est moi, tu m'entends bien, c'est moi qui aurais le dernier mot. J'ai mon moyen, qui est un moyen sûr, et atroce.

— Tu te vantes?

— Non, je ne me vante pas. Ce que je te dis, n'en doute pas. Avertis-les.

— Mais je ne veux pas être le commissionnaire d'une rodomontade.

— Ah ! sapristi, mon pauvre Mathieu, que tu as tort !

— Quel est ton moyen? C'est un crime?

— Une espèce de crime.

— Tu veux tuer Juliette?... Alain?... Jenny?...

— Je ne suis pas un assassin.

— Tu veux te tuer?

— Ce n'est pas la peine.

— Alors, tu te moques de moi : je ne te crois pas.

— Tu as tort !...

Jacques devenait effrayant de résolution farouche. Et Mathieu sentait le drame rôder autour de lui.

— Écoute, Jacques, — dit-il avec énergie, — c'est assez de cachotterie autour d'aveux qui n'en sont pas. Tu m'épouvantes : je te le confesse et je ne crois pas que tu veuilles profiter de ma candeur, si tu n'es pas aussi méchant que tu es fou. Mais je ne te quitterai pas avant que tu ne m'aies dit ce que tu as dans la tête. Dis-le-moi ! Tu as un crime en tête : je ne veux pas que tu commettes un crime.

— Eh ! bien, ne m'obligez pas à le commettre !

— Ton moyen sûr et atroce, dis-le moi !

— Jamais de la vie !

— Tu me le diras.

— Je ne te le dirai pas.

— Tu me le diras. Tu vas bien voir que tu me le diras ! Je te propose un marché. Tu ne tiens pas à commettre un crime? Tu m'as dit toi-même que tu ne le commettrais que si on t'y obligeait. Je te jure que, si tu ne m'as point menti

et que si ton moyen sûr et atroce est véritablement sûr et atroce, tu n'auras point à l'employer.

— C'est juré?

— Oui. Seulement, je suis juge de ton moyen. C'est moi... ce n'est pas toi, c'est moi tout seul... qui déciderai si je préfère te laisser commettre ton crime ou te le rendre inutile. Et, si tu m'as trompé, si tu t'es joué de ma pusillanimité ou du souci que j'ai de Jenny, d'Alain et de toi-même, je passerai outre. C'est convenu?

— Oui, c'est convenu. Mais je suis tranquille. Et, si tu es déçu d'abord, c'est que tu n'auras point encore tout compris : attends un peu, avant de crier victoire. Je n'ai besoin de tuer personne ; mais je ne te promets pas qu'ensuite il n'y ait personne de tué : je ne sais pas. Quant à moi, je n'ai besoin de tuer personne : et je n'ai qu'à dire ceci... Tout bonnement ceci : et c'est une chose qu'on n'a pas le droit de dire ; mais je le dis, et voilà mon crime...

— Parle !

— Juliette a été ma maîtresse...

Il le chuchota plutôt qu'il ne le dit. Mathieu répliqua :

— Je ne te crois pas !

— Allons donc ! Quand un galant homme vous dit qu'il n'a pas été l'amant d'une femme, on n'est pas forcé de le croire. Mais quand...

— Tu n'es pas un galant homme !

— Non ! Mais quand un goujat vous dit...

— On n'est pas forcé de croire un goujat !

— Tu n'es pas forcé de me croire. Mais tu n'étais pas forcé non plus de venir me trouver, moi goujat, pour me faire des remontrances de galant homme...

— Je ne te savais pas un pareil homme !

— Bah?... Mais, à présent que tu me sais un pareil homme, tu n'es pas forcé d'insister. Je te dégoûte et, sauf respect, tu m'embêtes : brisons là.

Mathieu aurait brisé là volontiers. La violence des paroles qu'il échangeait avec Jacques le désolait ; et, si emporté qu'il fût malgré lui par leur double colère, il entendait à l'arrière-fond de son âme une voix dolente et qui lui reprochait de s'être lancé dans une aventure pour laquelle il n'avait ni apti-

tude ni habileté. Mais il répliquait à part lui : « Je suis embarqué ! L'on ne fait point escale en pleine mer... » S'il avait pu disparaître soudainement ou, par un autre miracle, anéantir le tumulte que suscitait son imprudente initiative, sans doute aurait-il accueilli avec beaucoup de satisfaction cette aubaine de lâcheté : seulement il ne voyait aucun stratagème d'évasion. L'offre que lui présentait Jacques de rompre la causerie était séduisante et inacceptable. Jacques le savait bien ; car il reprit :

— Ce n'est pas moi qui t'ai appelé. Je ne te demandais rien. C'est toi qui viens et qui réclames des vérités, dont tu as peur. Tu réclames des vérités ; on t'en donne : et te voilà tout effaré. Tu fais une piètre figure, si tu te voyais ! Avec tout ça, tu t'es promis de nous sauver. Plus exactement, tu t'es promis de protéger une famille honnête et distinguée contre les entreprises d'un goujat. Tu veux sauver Jenny : et tu te sauves.

— Mais non, je ne me sauve pas. Et ne crois pas m'intimider !

— Tu t'imagines que tu n'es pas intimidé, parce que tu élèves la voix et que tu m'injuries, comme les enfants qui chantent dans les ténèbres? Tu as peur de la vérité. D'ailleurs, je comprends ça.

— Je n'ai peur de rien ! — s'écria Mathieu.

Et il sentit que cette déclaration dépassait de beaucoup sa pensée.

— Eh ! bien, si tu n'as peur de rien, tu vas tout savoir...

— Mais tu m'as tout dit, je suppose?

— Eh ! non. Tu m'interromps ; tu parles tout le temps. Je ne t'ai pas dit la moitié de ce qu'il faut que tu saches pour accomplir ta besogne tutélaire et pour mettre en garde contre moi Juliette, Alain, Jenny surtout.

— Parle.

— Après cela, tu décideras s'il vaut mieux se moquer de moi ou tenir compte de mes ignobles volontés. Y es-tu?... Oui?... Mais tu vas recevoir un coup : c'est toi qui l'auras voulu.

— Parle ! Enfin, parle !

Mathieu avait l'impression que Jacques lui faisait durer le supplice avec méchanceté, que Jacques se jouait de lui et

savamment l'exténuait avant de l'accabler. Mais Jacques n'était pas un tel bourreau et, quand il reprochait à Mathieu d'avoir peur, il n'évitait pas, lui non plus, toute appréhension : la quantité de ses paroles lui retardait le moment de dire ce qui ne serait pas facile à dire et qui déjà le gênait à la gorge. Il continua :

— Tu l'as voulu. C'est le rôle que tu as choisi, avec une bonté à laquelle je rends hommage, de te placer entre Jenny et moi, pour recevoir le coup terrible, mais inévitable. Au bout du compte, il sera moins dur pour toi qu'il ne le serait pour elle ; et, bien que j'aie de l'amitié pour toi, j'aime encore mieux l'infliger à toi qu'à elle, pauvre femme !

Jacques allait s'attendrir. Et Mathieu eut l'horreur de cette exubérance qui réunissait à la brutale rudesse la nervosité sentimentale. Du reste, il ne mit pas en doute la grossière sincérité de Jacques. Mais il nota ce mouvement de timidité imprévue et comme la voix de Jacques fléchissait, tremblait et peu à peu cédait à l'angoisse, quand ce fanfaron lui murmura presque à l'oreille :

— Écoute... J'ai été l'amant de Juliette il y a quatre ans, lorsque Jenny n'était pas encore veuve et que j'étais l'amant de Jenny depuis dix ans.

Mathieu entendit cela ; et tous les mots, les uns après les autres, lui furent comme un tour de roue donné à l'instrument de supplice qui lui écrasait la poitrine et lui comprimait le cœur. Premièrement, il regardait Jacques et le guettait, pour ainsi dire. Mais il baissa les yeux, parce qu'il lui venait une espèce de honte qui, étant la honte de Jenny, était la sienne et plus amèrement. Même, il ferma les yeux, afin de ne plus voir, non seulement Jacques, mais rien au monde. Ses mains frissonnantes l'importunaient ; et les fleurs de laine vive du tapis lui faisaient mal aux yeux. Il ne s'écria point, à propos de Jenny comme tout à l'heure à propos de Juliette : « Ce n'est pas vrai ! Je ne te crois pas ! » Non qu'il eût, pour Jenny, moins de confiant respect que pour Juliette, non certes ! Mais, cette fois, il s'agissait de lui : sa blessure ne lui laissait pas l'énergie de réagir. Et ce n'est pas la faute de Jenny qu'il accepta sans la mettre en doute : ce qu'il accepta, ce fut le malheur dont il était accablé. En outre, il ne songeait pas

à invectiver contre Jacques : c'est qu'une seule pensée l'occupait et le prenait tout entier, la pensée de la seule Jenny, soudainement différente de ce qu'il l'avait crue ; et profanée, il n'osait pas se le dire, il n'osait pas s'en apercevoir : mais différente jusqu'à n'être pas reconnaissable. Dans son esprit, réduit à l'inactivité, devenu tout au plus un lieu vague où les idées et les images se combinaient à leur guise, l'image de Jenny se modifiait, l'image et l'idée même de cette femme qu'il avait toujours aimée, qu'il aimait encore et qu'il ne retrouvait plus pareille pour l'aimer pareillement. De longues secondes passèrent sans qu'il eût avec netteté conscience de ce qui venait d'arriver et qui était une chose étrange, absurde, abominable. S'il était mort ou s'était endormi, la mort ou le sommeil n'aurait pas eu à lui ôter beaucoup de vie ou beaucoup de sentiment : car il avait l'âme à demi évanouie.

Quand il rouvrit les yeux, la vue de Jacques tout d'abord l'offensa comme un affront. Mais Jacques n'était pas à l'insolence : il pleurait. Mathieu aurait pu détester ces larmes : elles lui parurent bien naturelles et telles qu'il en eût répandu lui-même, si la stupeur ne l'avait rendu gourd comme sont les doigts que le froid paralyse.

Mathieu avait un immense chagrin : Jacques pleurait. Mathieu n'aurait pu dire un mot ; Jacques ne put se taire. Et il arriva que leurs sentiments, si confus et enchevêtrés, les réunirent dans une alarme commune. Jacques dit à Mathieu :

— Je savais bien que tu aurais beaucoup de peine...

Mathieu lui fit un signe assez brusque d'avoir à ne pas continuer sur ce chapitre.

— Bon ! — reprit Jacques. — Mais tu ne m'empêcheras pas de te demander pardon. C'est fait : prends-le comme tu voudras !... Et puis juge-moi comme tu voudras. Je ne suis pas un poète ni un philosophe...

« Tu es un cochon ! » répliquait Mathieu en lui-même.

— Je suis un amant de la vie et de la beauté ; je suis un peintre.

Ces grands mots semblaient à Mathieu ridicules à un point tel qu'il en eut l'intelligence en déroute. Puis, avec le goût de l'équité, avec la manie de l'incertitude qui était chez lui une espèce de vertu mentale, il songea que ces grands mots

étaient, malgré leur vulgarité, le signe véritable de cette âme puissante et pourvue de quelque génie. Jacques lui paraissait à la fois scandaleux et magnifique, analogue à l'été. Les différences qu'il y avait de Jacques à lui, et que proclamait Jacques avec un bel entrain, le disposèrent à ne pas juger cet extraordinaire garçon, mais à l'examiner comme un spectacle aussi intéressant que déplaisant. Les monstrueux phénomènes de la nature, même s'ils vous ont blessé, vous les étudiez plutôt que vous ne les injuriez : ce sont les personnes les moins réfléchies, et dans les temps de l'humanité primesautière, qui insultent les vents, l'orage et croient châtier la mer en furie; Mathieu était bien au delà de tels emportements. Puis, dans sa tristesse, une douloureuse curiosité le tenta de connaître le détail de son malheur. Une telle curiosité est malsaine, comme le sont la plupart des sentiments que suscite la jalousie ; et, pour autant qu'il y eût de jalousie dans son chagrin, Mathieu cédait à l'impulsion la plus naïvement masculine. C'est ainsi qu'il fut amené à supporter les confidences de Jacques : il ne les aurait point sollicitées, mais il ne les refusa point. Jacques, lui, subissait un vif émoi de cordialité. Ce qu'il ne devait pas dire, et qu'il avait dit à Mathieu, l'exaltait. Il s'émerveillait d'avoir surmonté la difficulté d'un pareil aveu : si bien que ce n'était plus un aveu, mais le splendide épanchement de sa personnalité impétueuse, magistrale et devant laquelle il admirait que s'inclinassent — car il ne les voyait pas autrement — les colères et les rancunes de Mathieu, ses reproches de délicatesse offensée.

— Que veux-tu? J'avais passionnément aimé Jenny. Cela durait, je te l'ai dit, depuis dix ans. J'avais passionnément désiré qu'elle fût libre : elle ne l'était pas ; je l'attendais. Tu sais ce que c'est, que d'être amant? C'est d'attendre ! A chaque rendez-vous, on attend; et l'on attend au jour la journée : on y perd son temps, et puis son désir. On ne travaille plus ! Un artiste qui ne travaille plus est un homme fini. Est-ce que je m'en suis rendu compte? Je n'en sais rien; mais il faut croire qu'il y eut en moi une rébellion de mon art, qui ne voulait pas défaillir. Bref, au bout de dix ans, j'attendais encore Jenny : je ne l'attendais plus comme d'abord. Si elle n'était pas devenue libre, notre amour serait allé à une espèce

d'amitié fidèle et, sans doute, à une espèce de liberté mutuellement consentie. Je n'aurais pas cessé d'aimer Jenny ; non pas ! mais je serais arrivé à une tendresse calme, discrète et à laquelle son mari même, son mari, n'aurait rien eu à reprocher... Comme toi, mon bon ami ; comme toi !...

— Il ne s'agit pas de moi ! — fit Mathieu.

— Évidemment ! — reprit Jacques. — Enfin, j'étais à ma onzième année d'une liaison qui s'éternisait. Tu m'entends bien? Pour rien au monde, je ne l'aurais brisée... Je ne suis pas de ces gens qui ont le cœur en girouette... Seulement, alors, j'ai rencontré Juliette !

Et, à ce mot qui lui fut comme la joie fulgurante d'un souvenir, Jacques eut le visage illuminé. L'afflux de sa pensée le fit taire. Mathieu se taisait aussi : Jacques, après l'avoir dégoûté, le déconcertait ; Jacques trop heureux, à qui Jenny s'était donnée et qui n'avait pas su qu'il recevait le plus merveilleux présent faute duquel Mathieu vivait à peine. Ce gaspillage de son bonheur lui semblait une sottise autant qu'une infamie.

— C'était au Cap d'Ail, près de Monte-Carlo, il y a quatre ans. J'étais allé faire le portrait de la grande-duchesse Nadine Kasimirovna, une femme superbe, un tempérament : dévote, avec ça ! C'est Raspoutine qui lui conciliait, à ce qu'on dit, le tempérament et la dévotion : passons ! Mais Juliette, qui par hasard était là-bas, dans cette lumière... Tu ne peux pas te la figurer dans cette lumière, avec sa beauté, avec sa gaieté, avec son éclat : c'était du soleil changé en femme... Il n'y a que les peintres pour savoir ce que c'est qu'une femme : vous autres, vous n'y connaissez rien !... Vous autres qui les aimez l'hiver comme l'été, à la clarté des lampes et dans la pénombre septentrionale, vous croyez que vous les aimez. Allons donc ! ce n'est pas de l'amour : c'est de la polissonnerie. Mais oui ! Vous vous cachez dans les petits coins pour vous raconter des histoires : c'est du libertinage confidentiel et de la câlinerie de psychologues. Moi, quand je me promenais avec Juliette, sur la route, nos pas avaient un rythme de galop ; nous respirions le grand air et c'était l'amour qui entrait dans nos poitrines, avec le grand air venu de la mer à la côte et que nous attrapions au passage, comme des gourmands. Quelquefois, je lui

disais d'aller devant, pour la voir mieux : mon bras consentait à ne plus la tenir serrée contre moi, pour que mes yeux fussent contents à leur tour. Elle s'éloignait en courant. Sa robe soulevait de la poussière, qui l'enveloppait comme un châle de soleil. Elle riait : et j'entendais l'éclat de rire du soleil. Un jour, comme nous revenions d'une de ces promenades, est-ce qu'elle était lasse? ou alanguie de quelque manière? je n'en sais rien... mais j'ai été l'amant de la lumière !

— Et elle? — demanda Mathieu, d'une façon qu'il ne rendit pas narquoise volontairement.

Jacques aurait buté à cette question qui ressemblait à une facétie méchante, s'il n'avait été emporté par sa fougue assez brutale et qui eût vite écrasé plutôt que de l'écarter cet obstacle de rien du tout.

— Elle? Ce n'est pas mon affaire. Mais, l'autre jour, quand elle est arrivée, l'après-midi, radieuse... Il faisait beau, tu t'en souviens? Elle vous a tous émerveillés : moi, j'ai cru reconnaître ma lumière... J'ai voulu faire son portrait. Et il m'est remonté au cœur, à la tête, il m'est revenu aux doigts, pour peindre, et au cœur, pour aimer, et à la tête, pour comprendre ce que c'est que la beauté, toute ma joie méridionale et qui, un peu plus, m'aurait donné du génie. Seulement, on m'avait collé ce petit jeune homme...

— Il t'a gêné?

— Mais oui ! J'avais besoin de toute ma joie : j'aurais fait un chef-d'œuvre. Et la seule présence de ce petit me taquinait ma joie... C'est bien ce que Jenny voulait...

— Note que ce n'est pas Jenny qui t'a donné ce compagnon.

— Qui est-ce?

— Juliette !

Jacques eut l'air de chercher dans sa mémoire et dit :

— C'est possible !... En tout cas, j'en ai assez d'avoir tout l'entrain de ma vie et de mon art empêché par ce jeune homme ; j'en ai assez : qu'on se le dise !

Mathieu insista :

— Jenny ne se méfiait pas ; c'est Juliette qui a dû se méfier.

— C'est possible ! Mais je te répète que je ne veux plus de ce garçon dans ma vie et dans mon art, qui sont deux choses qui n'en sont qu'une !

— Si Juliette ne t'aime pas, et l'aime, tu auras beau crier...

Jacques haussa les épaules et répliqua :

— Toujours tes calembredaines d'amour ! Mais te figures-tu qu'il y a quatre ans, au Cap d'Ail, elle était amoureuse de moi? et que je suis assez bête pour le croire? assez dadais pour en souffrir? Ah ! mon pauvre vieux !... Tu t'imagines que les femmes nous aiment? Allons donc ! elles se donnent à nous : c'est tout ce que nous leur demandons.

— Il y a pourtant une femme qui t'aime !

— Eh ! bien, oui! — reprit Jacques, un peu troublé d'abord et qui se fut bientôt ressaisi. — Mais précisément elle devrait comprendre que ce n'est pas la même chose !... Que Jenny m'aime, tu ne me l'apprends pas. Je l'ai toujours si bien su que c'est pour elle que j'ai fait mon sacrifice de l'autre. Tu n'y es pas? Mais écoute-moi, au lieu de parler, si tu veux savoir. C'est vite fait, de vous traiter un homme de goujat : mais on l'écoute! Après ça, tu me diras si j'ai très mal agi. Le même jour, j'avais fini le portrait de la grande-duchesse et j'avais eu ma récompense de Juliette. Le lendemain dès l'aube, une dépêche : d'Ervise est mort, Jenny est libre ; et moi, je ne le suis plus !... Un an plus tôt, pas plus d'un an, cette nouvelle m'aurait enchanté ! Ce jour-là, elle m'a surpris. D'Ervise était malade. Je n'en savais rien. Jenny le soignait avec un admirable dévouement : elle ne m'écrivait pas ; elle n'avait pas le temps. Et, tu sais comme elle est superstitieuse : elle n'osait pas m'écrire, dans ces tristes circonstances. Je vais chez Juliette ; et... tout ça me troublait... je lui ai dit... je lui ai tout dit. Elle m'a répondu...

— « Allez-vous-en »?

— Oui. Mais j'y étais bien résolu.

— Elle t'a chassé...

— Je m'en allais !

— Elle ne t'aimait pas !

— Eh ! non ; mais... Jamais tu ne comprendras, jamais !... Je suis revenu à Paris. J'ai revu Jenny. Tu sais le reste : je n'ai pas manqué à mon devoir. Si je n'avais pas épousé Jenny, je serais un misérable : je n'en suis pas un. Pauvre Jenny !... Et je ne me vante pas : ç'avait été le rêve de ma jeunesse, de l'épouser ; je l'épousais ! Vous étiez là deux ou trois à lui

faire la cour : elle m'aimait et je l'aimais ; enfin mon devoir a coïncidé avec mon bonheur. Juliette : je n'y pensais plus. Quoi ! est-ce que tu n'as jamais oublié aucune des femmes qui t'ont marqué de la complaisance? Moi, je me dis souvent qu'on doit retrouver dans les enfers le troupeau vieilli de ses bien-aimées : et quel châtiment ! Je l'avais si bien oubliée, Juliette, qu'au bout de quelques mois je l'ai revue, ma foi ! comme une amie.

— Et elle?

— Comme un ami. A me demander si je n'avais pas rêvé tout ça !... Jusqu'à ces dernières semaines. Tu l'as bien vu? Elle m'amusait, je la trouvais jolie, elle égayait notre campagne un peu austère. Elle me faisait plaisir à regarder et à sentir autour de nous. Mais comme toi, mon vieux, comme Durny, comme le jardinier, qui saccage nos plates-bandes pour lui donner des roses ! Moi, si j'étais un peu plus émoustillé pourtant, c'est naturel et tu m'excuseras : tu es plus rêveur, je suis plus emporté. Mais enfin, tout ça n'était rien ; je me tenais bien : tu m'as vu ! Oui, jusqu'au jour que le jeune homme est revenu et s'est mis à n'avoir pas notre réserve. Ça aussi, tu l'as vu !... Moi, je l'ai vu, je le vois ; et je ne peux pas le voir !... Cette jeunesse amoureuse m'a réveillé ; il y a désormais autour de nous une atmosphère d'amour qui me grise. Il n'en fallait pas tant, probablement. Il aime Juliette... ah ! mais non, pas comme je l'ai aimée : je l'en défie bien !... Mais il l'aime, comme je ne l'ai pas aimée : il l'aime pourtant. Et elle l'aime, comme elle ne m'a pas aimé : ça j'en suis sûr. Est-ce que je suis jaloux? Parbleu, oui ! Mais c'est bien plus que de la jalousie. C'est un autre amour, qui naît en moi, qui s'épanouit en moi, et qui veut s'épanouir davantage. Il me semble que j'aperçois, en Juliette, des beautés qui m'avaient échappé, qui me rendent fou : et c'est le petit, comprends-tu ça? qui me les montre. Il me semble que je dormais ; et mes yeux s'ouvrent : c'est le petit, qui me les ouvre. Il y a une nouvelle Juliette, qui est celle que j'ai aimée, je la reconnais, et qui est une autre, et je la veux. Cette nouvelle Juliette, c'est le petit qui l'a créée? Pour lui? Ah ! mais non : pour moi ! Je ne la lui donne pas, je ne la lui laisse pas. Si tu me dis qu'elle ne sera pas pour moi, je te réponds qu'elle ne sera pas pour lui. Ça, non ! Ça, jamais de

la vie ! Pour empêcher ca, je t'ai dit que j'avais mon moyen ; je t'ai dit le moyen que j'avais. Avoue qu'il est atroce, mais qu'il est sûr.

Mathieu assistait à la frénésie de Jacques ; et il songeait à ces deux vers de *la Coupe enchantée* :

> Ménélas rencontra des charmes dans Hélène
> Qu'avant qu'être à Pâris la belle n'avait pas.

Les derniers mots de Jacques le ramenèrent de sa rêverie à la réalité urgente : il s'agissait, non d'une aventure étrange et digne d'aguicher un esprit curieux, mais d'un drame où il avait accepté d'intervenir. Jacques, d'ailleurs, le secoua :

— Eh ! bien? Tu m'as offert un marché : si mon moyen te paraissait pire que le reste — et qu'en dis-tu? — alors, tu m'ôterais l'utilité de m'en servir.

Mathieu frémit :

— Bref, tu irais, pour empêcher la réunion d'Alain et de Juliette, tu irais jusqu'à cette ignominie de raconter... et à Jenny !... ce que je sais?

— Oui : c'est bien ça.

— Tu ne le ferais pas !

— Je le ferais. Tu le vois bien? Tu en conclus que je suis fou. Les fous sont dangereux : il ne faut pas jouer avec les fous.

— Jenny en mourra. Tu l'auras tuée...

— Toi qui aurais pu la sauver, qu'auras-tu fait pour la sauver? Parce qu'en définitive je ne vois par pourquoi tout ton effort de diplomatie porte sur moi. Il y a... l'autre côté... que tu pourrais voir? Avec moi, rien à faire. Débrouille-toi : ça te regarde. Si tu parviens à m'épargner ce que tu appelles une infamie, je t'en serai bien obligé. Tâche de réussir. Mais, si par malheur tu ne réussis pas, moi je réussirai.

— C'est ton dernier mot?

— Je croyais bien te l'avoir dit.

— Tu me fais horreur !

— Ça n'avance à rien.

Mathieu s'en allait. Jacques le rappela :

— Mais toi, ton dernier mot?

Mathieu hésita. L'horreur qu'il avait de Jacques le pressait

de partir. Et puis il craignit principalement une folie de ce fou. Il répondit :

— Fais-moi crédit jusqu'à ce soir. Et, d'ici-là, tiens-toi tranquille.

— Oui ! Seulement, veille à ce que je ne sois pas mis en cas de légitime défense. Rien de mon côté ; mais non plus de l'autre côté ! Parce que...

Mathieu sortit, ayant ouvert la porte rudement et la fermant avec douceur, afin de ne pas faire de bruit : car il était épouvanté.

XXII

Dehors, il respira la fraîcheur de l'air et crut qu'il avait risqué l'asphyxie entre les quatre murs de l'atelier qu'emplissait la folie de Jacques. Il aurait voulu se promener dans le jardin, laisser sa tête en désordre s'y apaiser. Il s'épongea le front, qu'il avait en sueur, et s'attendit qu'une migraine fût le résultat de son impétuosité. Il prenait une allée d'ombre. Mais il aperçut, au bout de cette allée, Jenny en train d'éplucher des rosiers. Elle avait, comme d'habitude, les mains gantées pour éviter le dommage d'une piqûre ou d'une éraflure ; elle avait, à la ceinture, un petit panier, pour y mettre les fleurs fanées : elle maniait le sécateur avec la même vivacité que toujours. Elle n'entendait pas Mathieu, qui ensuite se méfia de faire crier le sable. Et elle ne le vit pas. Mathieu n'eut qu'un désir, qui fut de se retirer sans être vu. Que dirait-il à Jenny? En outre, il n'avait pas envie de la revoir avant d'avoir à part lui arrangé le secret pardon qu'il devrait lui accorder. Elle semblait la même et n'était plus la même cependant. Elle était en réalité la même et, aux yeux de son fidèle adorateur, avait changé : voilà ce que Mathieu lui pardonnerait bientôt, non pas soudainement. Mathieu, qui avait besoin de gagner du temps et d'être seul, retourna sur ses pas, résolut de monter à sa chambre et ne craignit que d'en être empêché. Pourvu qu'il ne rencontrât personne ! Il lui fallait du silence.

Il songeait que sa causerie avec Jacques avait tourné plus

mal qu'il ne l'eût redouté. Il avait trouvé Jacques plus atteint qu'il ne l'imaginait d'abord et que Jenny, en se disant perdue, ne l'imaginait. Finalement, Jacques lui avait posé le détestable ultimatum qu'il aurait fallu anéantir : mais comment l'anéantir? Et Mathieu, qui se reprochait de n'avoir pas été habile, n'espérait pas l'être mieux désormais : pourtant, il y allait d'un incalculable malheur.

Comme Mathieu arrivait à l'étage de sa chambre, il aperçut Alain dans le corridor. Pour l'éviter, il continua son chemin, feignit de monter à la bibliothèque; mais Alain courut après lui :

— Monsieur Landin, vous rappelez-vous que, l'autre jour, j'avais avec vous une conversation qu'un hasard, je ne sais plus lequel, interrompit.

Alain parlait d'une façon vive et nerveuse.

— Je m'en souviens, — répondit Mathieu, — et du hasard qui nous a interrompus : ce fut le départ de Juliette, que Jenny était venue nous annoncer.

— Oui. Peu importe. Mais j'étais à vous demander...

Mathieu s'en souvenait aussi. Et il s'étonna qu'une question de ce genre lui fût posée ainsi, brusquement, sur la marche d'un escalier, dans un corridor : une question de ce genre méritait la sécurité d'une chambre et la porte fermée aux indiscrets. Peu s'en fallut qu'il ne priât ce prompt jeune homme d'entrer chez lui, où ils causeraient, s'ils avaient à causer. Mais il préféra éluder un long entretien.

— J'étais à vous demander, — reprit Alain, — si, lors de ce duel où succomba le mari de Juliette, on ne l'a point calomniée ; je dis calomniée.

— C'est possible ! — répondit Mathieu. — Le monde est méchant. Mais il n'est rien venu à mes oreilles : il est vrai qu'on sait que j'entends mal la calomnie.

— En tout cas, il n'y avait rien à dire contre elle, absolument rien?

— Ah ! par Dieu, non ! Je te le jure.

— Merci, monsieur Landin, merci !

Alain, rayonnant d'allégresse, lui serra la main. Mathieu sourit à cette jeunesse heureuse et allait dire : « Il n'y a pas de quoi ! » Mais il dit seulement, et ne sourit plus :

— C'est tout ce que tu voulais savoir?

Alain fit un signe que oui. Et Mathieu :

— Au revoir donc, à déjeuner.

Comme il avait monté quelques marches vers la bibliothèque, l'idée lui vint qu'il donnait à Juliette un certificat de vertu qu'elle n'avait pas continué de mériter : il le savait tout récemment. Et ce qu'il savait maintenant ne changeait rien à l'autre histoire. Il avait dit la vérité : mais, fort de cette vérité, qu'est-ce qu'Alain n'allait pas faire? Exactement ce que, lui, Mathieu se proposait d'empêcher : conclure son mariage. Mathieu s'arrêta : il hésitait à rappeler Alain. Mais non ! Alain n'en voulait pas savoir davantage ; Alain refusait d'en savoir davantage et s'était sauvé, content de la réponse qu'il avait reçue, trop content !... Mathieu se souvint de don Quichotte qui, s'étant fait un sabre de bois, a grand soin de ne pas l'essayer, crainte de le casser.

« Malicieux garçon ! se dit Mathieu. Et comme il l'aime ! »

Au moment d'ouvrir la porte de la bibliothèque, Mathieu sentit qu'Alain, dans sa grande joie d'amoureux content, lui avait serré la main si fort qu'elle lui faisait mal.

« Comme il l'aime ! se dit Mathieu. Tout est perdu ! »

(La fin prochainement.)

ANDRÉ BEAUNIER

LA GUERRE

AURAIT-ELLE PU ÊTRE TERMINÉE PLUS TÔT?

Les écrits relatifs à la conduite militaire de la guerre se multiplient dans tous les camps. Documents officiels, témoignages privés, matériaux divers, du chaos desquels l'histoire essaiera et peut-être réussira un jour à dégager la vérité.

Mais la guerre n'avait pas seulement opposé des armées à des armées. Toutes les forces intellectuelles, morales, religieuses, des peuples belligérants et des nations neutres étaient en mouvement.

A côté de la guerre militaire, il y a eu aussi la guerre des diplomaties et la guerre des propagandes. L'Entente, sur ce plan de son action, fut-elle inférieure, supérieure, ou égale à ses ennemis? A-t-elle fait, pour obtenir plus tôt l'issue victorieuse du conflit mondial, tout ce qu'elle pouvait, donc tout ce qu'elle devait?

Je n'ai pas aujourd'hui le dessein, qui peut-être serait prématuré, de résoudre ce problème historique. J'entends seulement apporter un témoignage à cette enquête qui restera longtemps ouverte, et spécialement sur cette question dont les difficultés présentes rendent l'intérêt passionnant : « Aurait-il été possible, en 1917, de terminer la guerre ou d'en approcher la fin, en dissociant la coalition des Empires centraux? »

Dès les premiers mois de 1915, je m'étais attaché à étudier de près, par de fréquents voyages en Suisse, les procédés de la propagande allemande. De cet observatoire, placé géographiquement, intellectuellement et moralement au centre de l'Europe en armes, il était plus facile que de tous les cabinets des chancelleries, de connaître le fort et le faible de nos ennemis, de découvrir, derrière les apparences d'une organisation formidable, les faiblesses qui pouvaient nous le livrer, d'étudier les ressorts secrets de la guerre spirituelle par laquelle il doublait son effort militaire.

Il n'y avait pas en effet que des Allemands en Suisse : les représentants de toutes les Nations que, bon gré mal gré, l'Empire bismarckien avait entraînées dans son agression, s'y donnaient rendez-vous. L'exil à Lugano des ambassades ennemies auprès du Saint-Siège avait attiré autour de cette dépendance *in partibus* du Vatican, toute une nuée de négociateurs volontaires ou en missions officieuses, qui y nouaient et y dénouaient, au cours des jours, le réseau des plus subtiles intrigues.

En observant ce va-et-vient incessant de diplomates et d'ambitieux, je crus apercevoir pour l'Entente diverses possibilités d'actions, soit diplomatiques, soit extra-diplomatiques.

C'est ainsi que, dès les premiers jours de 1917, m'apparut nettement la possibilité de détacher la Bulgarie, la Turquie et l'Autriche-Hongrie du bloc central. En ce qui concerne l'Autriche-Hongrie, la mort de François-Joseph, l'avènement du jeune empereur Charles, les sentiments de la nouvelle impératrice, fière de son sang Bourbon et impatiente de secouer la pesante domination des Hohenzollern, m'apparaissaient comme des éléments substantiels d'une action diplomatique comportant, malgré des inconvénients dont je ne me dissimulais pas la gravité, sinon des certitudes, du moins des chances sérieuses de succès bien faites pour les compenser.

Déjà s'était produite l'intervention si significative du prince Sixte de Parme auprès du Gouvernement français.

Ce qui, par suite d'erreurs qu'il était possible d'éviter dans une nouvelle tentative, avait échoué en février, ne

pouvait-il se produire bientôt sous une forme différente ?

C'est dans cet esprit, et principalement pour que la France fût prête à saisir toute chance qui s'offrirait à elle de diriger les événements, que je commençai en avril 1917, dans le *Journal des Débats* ma campagne pour le rétablissement des relations diplomatiques entre la France et le Saint-Siège.

Quelques jours plus tard, à la suite d'entretiens avec M. Ribot, alors président du Conseil, j'adressai à cet éminent homme d'État, sur les moyens qui me paraissaient propres à isoler l'Allemagne de ses alliés, une Note [1] pour l'histoire de la guerre que je crois devoir publier aujourd'hui :

ISOLEMENT DE L'ALLEMAGNE PAR LA DISSOCIATION DE SES ALLIÉS

Il est prudent d'envisager un long délai pour arriver à une victoire purement militaire.

Il convient de songer aux événements redoutables qu'un tel délai comporte.

La guerre ne pourrait se prolonger indéfiniment que sous la triple menace de la ruine, de la famine et de la Révolution.

La Révolution russe, dont on s'est d'abord réjoui à cette heure, nous inquiète. Quelles en seront les répercussions dans l'univers?

Les époques de crise, comme celle que nous traversons, sont propices aux grands bouleversements.

Le chef militaire peut prévoir l'épuisement des forces ennemies ; il peut conclure une alliance avec le temps. Mais il est d'autres forces avec lesquelles doit compter l'homme d'État.

La famine? On y arrive pas à pas. Le mouvement se précipite. Des millions d'hommes, depuis des années, consomment sans produire. A l'intérieur, toute l'activité nationale gravite autour des armements. Récemment encore on employait le mot de vie chère. Aujourd'hui on parle de pénurie. Et demain?

Établir un parallèle entre notre situation économique et celle de nos ennemis ne comporte rien de fécond. Ceux-ci, ayant depuis deux ans pratiqué la restriction, y sont entraînés. Il est probable qu'ils feront la soudure. Les greniers de la Hongrie, de la Roumanie, de la Bulgarie, de la Turquie sont abondants. Leur infériorité a été

1. La Note est datée du *7 mai 1917*, et ceux qui voudront la rapprocher des événements qui ont terminé la guerre s'apercevront que je ne m'étais pas fait d'illusions sur ce que serait la fin de la coalition des Empires centraux et sur les conséquences de la Révolution russe.

compensée par notre imprévoyance. Ils ont en mains l'arme sous-marine.

J'ai fait, depuis le début des hostilités, trois voyages d'études en Suisse. Par sa position géographique et politique, par sa situation traditionnelle de terre d'asile pour les proscrits et les intrigants de l'Europe centrale et orientale, par l'originale fortune de guerre qui a transformé l'un de ses cantons en succursale du Vatican, la Suisse est l'observatoire le mieux placé pour percevoir, dans leur ensemble et dans leurs détails, les mouvements complexes de l'opinion et des intérêts européens.

Des conversations que j'ai eues avec des politiques et des hommes d'affaires de nationalités diverses, qui, chaque fois, dès mon arrivée et plus particulièrement lors de mon dernier séjour, provoquaient de toute façon les occasions de m'entretenir, j'ai rapporté la conviction réfléchie — que je vous ai exposée — qu'il était possible d'ores et déjà de dissocier la coalition de nos ennemis.

Je vous ai d'abord parlé de l'Autriche. Elle poursuit en ce moment, continuant ainsi son histoire paradoxale, deux politiques opposées et contradictoires.

Sa politique officielle, dont la direction appartient à l'Allemagne, suppose et affirme un accord parfait entre les deux empereurs et les deux chancelleries.

La première a pour but la paix allemande, la paix de la *Mittel Europa*, qui, en dépit des protocoles, consacrerait la vassalité des Habsbourg à l'égard des Hohenzollern.

La seconde tiendrait à une paix autrichienne qui, par un heureux équilibre entre les sacrifices inévitables et les compensations possibles, émanciperait l'Autriche du joug de fer subi depuis un demi-siècle.

Comme je vous l'ai exposé, je suis porté à croire que l'Autriche n'a plus la liberté de mouvements nécessaire pour échapper à l'étreinte de son allié suzerain. Il faut cependant tenir compte des éléments impondérables qui luttent contre la prédominance de Berlin : le besoin de la paix, les souffrances populaires, les haines des nationalités opprimées par la Hongrie, les passions et les intérêts catholiques.

Ce serait, à mon avis, une faute que de ne pas essayer de les conjurer avec les rancunes légitimes et les ambitions naturelles des nouveaux souverains.

Mais seule une intervention puissante, pure, aux yeux de l'Autriche, de tout soupçon d'inféodation à l'Entente, pourrait tenter la négociation ou en suggérer les possibilités.

Je vous ai dit qu'à mon avis ce rôle ne pouvait être rempli que par le roi d'Espagne ou par le pape, ou par les deux, agissant d'accord ou séparément. J'ajoute que l'examen attentif de la situation intérieure de l'Espagne, qu'on néglige trop souvent lorsqu'on apprécie son attitude internationale, me permet de penser que cette colla-

boration discrète d'Alphonse XIII et de Benoît XV pourrait, en ce moment, être envisagée avec grande faveur par les hommes d'État libéraux.

Je vous ai indiqué, Monsieur le Président, que cette haute utilité immédiate de conversations officielles entre le Gouvernement de la République et le Saint-Siège m'avait décidé à commencer sans retard une campagne en faveur de la reprise de nos relations diplomatiques avec le Vatican, dont, à d'autres points de vue, l'urgence ne s'imposait pas.

J'ai ajouté qu'à mon avis l'initiative législative d'une pareille mesure appartenait essentiellement au Gouvernement, qui ne devait d'ailleurs en assumer la responsabilité qu'après s'être assuré, par de franches négociations avec les groupes parlementaires, une majorité substantielle.

Mais il me semble — tant nos intérêts nationaux sont engagés dans la question — qu'il appartiendrait au Gouvernement, par tous les moyens dont il dispose, de préparer l'opinion française à un changement contre lequel s'élèvent encore trop de préjugés, tout en disposant officieusement le Saint-Siège aux conditions nouvelles dans lesquelles devra avoir lieu la reprise des relations.

Je vous ai ensuite entretenu d'un second moyen, dont la possibilité m'était nettement apparue en Suisse, de dissocier le bloc ennemi. Il consisterait à en détacher la Bulgarie [1]. Il est impossible que votre pénétration n'ait pas envisagé la même solution.

Les conséquences de cette initiative, si elle était couronnée de succès, sont telles qu'elles doivent vous décider à la tenter.

La Bulgarie neutralisée, sinon gagnée à notre cause, c'est le rêve de la *Mittel Europa* mis en pièces, donc le coup moral le plus fort assené au peuple allemand,

Je crois connaître la psychologie de nos ennemis, l'état d'esprit de leurs grands commerçants, de leurs chefs d'industrie, de leurs hommes d'affaires, dont la confiance dans les revanches économiques de la paix, reste l'armature de la résistance allemande. Que nous brisions en Bulgarie un anneau de cette chaîne qu'ils s'imaginent solidement tendue de la mer du Nord aux terres d'Orient, nous aurons assuré l'effondrement de leur suprême espérance. Toute diminution du moral de l'Allemagne vaut, à cette heure décisive, une victoire sur le front.

J'ai ajouté — et c'est là une considération capitale — que si la Bulgarie quittait le champ de bataille, la présence à Salonique d'une armée alliée ne serait plus nécessaire. Intérêt immense en toute circonstance, que cette libération d'un fret, d'un matériel et d'un personnel utiles ailleurs, mais auxquels les ravages de la guerre sous-marine confèrent une pressante et douloureuse actualités.

1. C'est exactement ainsi que les choses se sont passées *un an après*.

Nous savons quelle décision s'imposera dans quelques mois si ces ravages continuent. Comment l'accepterait dans notre pays l'opinion publique énervée par les deuils et les privations ? Quel succès pour le Gouvernement, si le retour de nos troupes d'Orient s'expliquait par la paix bulgare?

Même au point de vue de notre politique intérieure, l'intérêt de la tentative que je vous conseille n'est pas contestable.

Comment la réaliser? Deux voies vous sont offertes ; les négociations officielles, les moyens révolutionnaires.

Je ne méconnais pas que l'action diplomatique serait préférable, en ce sens que plus sûre dans ses résultats, elle est immédiatement praticable.

Elle présente cependant un grave danger qui ne m'a pas échappé. Le succès seul et le succès complet excuserait auprès de l'opinion des négociations avec un homme comme le tsar Ferdinand. A tort ou à raison, le Gouvernement qui, les ayant entreprises, y aurait échoué, serait pulvérisé par le mépris populaire.

Ce serait cependant — et non sans grandes chances de réussite — un beau coup d'audace fait pour séduire un homme d'État clairvoyant et courageux.

Malgré ce que je viens d'exposer, je préconise dans votre intérêt le moyen révolutionnaire. S'il comporte une perte de temps, il présente cet avantage précieux de ne pas compromettre votre diplomatie.

Officiellement traité ou révolutionnairement préparé, de quelle monnaie serait payé le détachement de la Bulgarie du bloc allemand?

Politiquement, par Cavalla; les difficultés de cette reprise ne sont plus insurmontables.

Mais quand dans notre conversation nous avons été amenés à parler des prétentions bulgares sur la Macédoine, je vous ai exposé que très certainement la Macédoine pouvait être remplacée par une charge hardie de cavalerie de Saint-Georges. Je crois fermement que la rapacité bulgare ne voit actuellement dans les prétentions sur la Macédoine qu'une valeur d'échange.

Le tsar Ferdinand a compromis ou semble avoir compromis sa fortune dans la guerre actuelle : ses propriétés d'Autriche et de Hongrie seraient menacées s'il abandonnait ses alliés. J'ai des raisons de croire qu'un remboursement avec intérêts usuraires lui paraîtrait préférable aux chances de plus en plus problématiques de la victoire et à toutes les menaces que la défaite dresserait contre son trône.

Par ailleurs, que l'affaire soit menée diplomatiquement ou révolutionnairement, les hommes d'État bulgares ont des appétits qui ne demandent qu'à être satisfaits.

L'Allemagne n'a pas hésité, pour jeter la Bulgarie dans une guerre que ne justifiait ni n'expliquait aucun intérêt national, à employer des arguments que la perspective de la paix rendrait plus persuasifs encore, si nous nous décidions à en user.

Chaque journée de guerre coûte à la France et à l'Angleterre près de 300 millions. Je vous ai dit, Monsieur le Président, et vous m'avez approuvé, qu'il me paraîtrait de bonne politique de risquer le coût d'une ou deux de ces lourdes journées pour économiser, en hommes, en travail humain et en argent, les frais de plusieurs mois, sinon de plusieurs années de lutte.

***

Si l'opération bulgare était réalisée, la Turquie, privée de sa base stratégique, serait à la merci de l'Entente. Mais ce serait négliger les chances de succès que nous offrent les dissensions publiques et secrètes qui déchirent l'Empire ottoman, que de ne pas tenter concurremment de ce côté des manœuvres de dissociation.

Les liens qui unissent la Turquie à l'Allemagne sont factices. Sans doute le chef du clan politico-militaire responsable de cette alliance, Enver Pacha, est complètement inféodé à l'Allemagne. De lui, il n'y a rien à attendre ou à espérer ; tout ce que nous pouvons souhaiter à son égard est sa disparition.

Talaat et Djavid, ses complices, sont ses ennemis personnels. Talaat surtout, que l'on dit désintéressé, est sincèrement, exclusivement Turc. La crainte de voir son pays démembré par les Alliés le retient dans la vassalité allemande. Que les renoncements de la Russie révolutionnaire permettent aux Alliés d'organiser en Turquie un contrôle politique et financier qui, si rigoureux soit-il, sauve la face de l'Islam, il ne paraît pas impossible de concilier à nos intérêts ces deux hommes d'État.

Nombreux sont les membres du Comité Union et Progrès qui n'ont encore connu ni les honneurs, ni la fortune et auxquels la situation présente de la Turquie fournit plus de prétextes pour tenter un retour vers les anciennes amitiés.

Je vous ai parlé, Monsieur le Président, des intéressantes conversations qui ont été échangées en Suisse avec Saddik Pacha et Riffaat Pacha. Riffaat faisait ses préparatifs de départ pour Berlin : mais il était facile de comprendre qu'il aurait préféré regagner Paris. Saddik, l'ancien réprésentant du khédive à Constantinople, est l'une des intelligences les plus remarquables et l'une des consciences les moins scrupuleuses de l'Orient.

Si les objectifs à poursuivre ne se présentent pas pour la Turquie avec la même netteté que pour la Bulgarie, la nécessité des pourparlers officieux n'en est que plus urgente.

Il ne s'agit pas de se substituer au futur Congrès de la Paix ni de préparer des partages ou des attributions de territoires, mais de réunir des notions qui échappent fatalement aux agents officiels, de découvrir les aspirations secrètes, les besoins secrets des hommes qui peuvent à un moment donné changer la direction des événements à l'intérieur des nations belligérantes. Il s'agit de constituer, par tous

les moyens que des intermédiaires non officiels peuvent employer, des groupements d'ennemis de l'Allemagne jusque dans les capitales de ses alliés et de préparer ainsi la transformation à notre profit des nationalismes qui, actuellement, sont dressés contre nous.

On ne songe pas à ajouter une rallonge démocratique au secret du roi, à instituer une diplomatie officieuse hostile ou antipathique à la diplomatie officielle. On désire seulement que, partout où les hommes et les choses s'y prêtent, soit organisé le rabattage, vers notre camp, de toutes les énergies qui peuvent servir notre cause.

J'ai été heureux, Monsieur le Président, mais non étonné, de constater, qu'en véritable homme d'État, vous entendiez ne négliger, si hardie qu'elle soit, aucune des initiatives capables de hâter l'avènement de la paix.

*
* *

On se rappelle ce que fut le printemps de 1917. L'offensive militaire fut arrêtée ; il n'y eut pas d'offensive diplomatique.

La Note du pape, lancée en juillet, suscita les commentaires que l'on sait. Au milieu des passions déchaînées, c'était cependant l'idée d'une paix rapide qui prenait son vol.

Je revins en Suisse vers la fin d'août.

Je croyais n'avoir qu'à y continuer tranquillement ma campagne d'observations, lorsque l'occurrence — je ne puis dire le hasard — d'une rencontre imprévue me ramena en plein centre des préoccupations qui avaient inspiré ma Note du 7 mai.

Dès mon retour à Paris, je me fis un devoir de rendre compte à M. Ribot, tout d'abord verbalement, puis par une Note, de cette rencontre et des deux entretiens auxquels elle donna lieu.

C'est cette Note que je crois utile de publier aujourd'hui.

PROPOSITION AUTRICHIENNE

Le 28 août dernier, à Berne, au Bellevue Palace-Hôtel, où j'étais descendu, on me fit passer la carte du docteur E. M... Le nom du visiteur était accompagné de la mention qu'il était le gendre d'un ancien ambassadeur des États-Unis en France, avec lequel j'avais entretenu de très cordiales relations. Lors de la mission en Amérique

dont j'avais été chargé par le ministère Waldeck-Rousseau, ce diplomate m'avait muni de précieuses lettres d'introduction. Je me fis donc un plaisir de recevoir immédiatement le docteur M..., son gendre.

Après une conversation cordiale, qui roula sur son beau-père, toujours vivant et sur sa jeune femme, que j'avais connue jeune fille, le docteur me fit connaître le but précis de sa visite. Il m'expliqua qu'un de ses amis, sujet autrichien, m'ayant aperçu *par hasard*, dans le hall de l'hôtel du Bellevue Palace, n'avait pas voulu, malgré nos anciennes relations à Paris, m'aborder à l'improviste et sans mon consentement, dans la crainte de ne pas recevoir de moi l'accueil que lui auraient assuré nos rapports de jadis, si la guerre ne l'avait pas fait notre ennemi. Mais comme il avait à m'entretenir d'un sujet d'importance, selon lui, capitale, il se servait de l'intermédiaire du docteur pour me demander un rendez-vous.

Je ne pus m'empêcher de faire observer au gendre de l'ambassadeur des États-Unis, combien me paraissait invraisemblable la coïncidence d'une rencontre *fortuite* et d'une communication importante et urgente. Il convint galamment sans s'expliquer davantage que le mot « hasard » traduisait inexactement l'ensemble de circonstances qui avaient conduit M. de X... sur mon chemin.

Mes souvenirs sur M. de X... étaient précis. Je l'avais connu alors qu'il jouait dans la vie parisienne un rôle distingué. Je l'ai retrouvé ensuite à l'époque où je fus amené à faire venir en France Wilbur Wright pour prouver la possibilité de voler en avion. Il était parmi les assidus du camp d'Auvour où chaque samedi j'invitais mes amis et certaines personnalités étrangères à assister aux premiers vols du premier aviateur. Dans la suite, lorsque les inventeurs français se basèrent sur les procédés Wright pour développer la fabrication des avions, j'ai eu fréquemment la visite de M. de X...

Quelques années plus tard, vers 1913, je rencontrai d'une façon toute fortuite M. de X... dans une rue de Budapest, au cours d'un voyage de vacances que je faisais avec ma femme et mes enfants. Il portait avec élégance un uniforme d'officier d'état-major hongrois. Il me raconta qu'il accomplissait une période d'instruction en qualité d'officier d'ordonnance d'un général. M. de X... est un homme distingué et cultivé. La France entretenait alors de bons rapports avec l'Autriche-Hongrie. J'acceptai sans scrupule son invitation à déjeuner avec ma famille chez lui.

La guerre survenue, je ne pensai plus à lui. Sans la visite du docteur M... et la demande de rendez-vous, ces souvenirs seraient probablement restés endormis dans ma mémoire.

Pour en revenir au docteur M... je ne lui cachai pas mon aversion pour la rencontre qu'il me proposait.

Je demandai néanmoins à mon interlocuteur le temps de réfléchir, ne voulant pas opposer à une démarche du gendre d'un ancien ambassadeur des États-Unis, un refus précipité, voulant surtout entretenir notre ambassadeur à Berne de cette proposition.

Je priai donc le docteur M... de repasser le même soir à sept heures pour recevoir ma réponse.

La présence en Suisse de M. de X..., son désir d'utiliser nos anciennes relations pour amorcer une conversation sur la paix dont je croyais pouvoir d'avance fixer le thème, ne m'étonnaient pas. J'ai trop souvent signalé depuis trois ans les allées et venues des agents de l'Autriche, politiques, ecclésiastiques, mondains, socialistes.

Bien que désireux de décliner l'appel de M. de X..., je n'en fis pas moins part à mon ami M. Beau, notre ambassadeur, qui fut exactement de mon avis.

Dans ces conditions, je fis savoir le soir même, quand le docteur M... revint me voir, que, tout réfléchi, il m'était impossible de recevoir M. de X...

Le docteur ne me cacha pas son désappointement. Il insista sur le sérieux, sur l'intelligence de M. de X... qui saurait m'expliquer, en toute sincérité et à ma satisfaction, les motifs graves qui l'avaient fait me rechercher.

Je persistai dans mon refus. M. M... paraissait désolé de devoir téléphoner le lendemain à Montreux où, d'après lui, était retourné M. de X..., l'échec de sa démarche : « En toute hypothèse, lui répliquai-je, il eût été trop tard pour que M. de X... vienne de Montreux ici. En outre ma soirée de demain est prise et je pars après-demain matin par le train de 9 heures 15 pour Morges (je déjeunais en effet ce jour-là chez M. Maurice Muret, rédacteur en chef de la *Gazette de Lausanne*), je ne puis recevoir M. de X... ce même jour à Lausanne, j'en repartirai d'ailleurs le lendemain pour Évian et Paris. N'imputez donc pas mon refus à mon mauvais vouloir, mais simplement à une impossibilité matérielle. »

Racontant quelques instants après cette conversation à l'ambassadeur, je fus soudain obsédé par la pensée que, grâce à l'imprudente indication de mon train, je trouverais M. de X... à la gare. Si bien que, résolu à l'éviter, je priai M. Poncet, professeur à l'École polytechnique, en mission permanente en Suisse, qui se rendait par le même train à Genève, de monter dans le compartiment qui nous était réservé.

M. Poncet fut fidèle au rendez-vous. Au départ, M. de X... ne parut point. Comment avais-je pu m'imaginer qu'il essaierait de me rencontrer dans le train après ce que je lui avais fait dire par le docteur M...? En cours de route, je racontai à M. Poncet la crainte que j'avais eue de me trouver dans le train nez à nez avec un Hongrois et je lui fis le récit du singulier travail d'approche dont j'avais été l'objet.

Nous roulions depuis environ une heure, lorsque, à une petite station, dont je n'ai pas retenu le nom, la portière de notre compartiment s'ouvrit : M. de X... y pénétra, faisant un grand salut à l'autrichienne.

Léger soubresaut de ma part. Pour prévenir M. Poncet de la

qualité de notre compagnon de route, je lui adressai la parole :

— Que faites-vous donc par ici, monsieur de X...?

M. de X... pâlit, et sans s'arrêter à dissimuler l'ennui qu'il éprouvait de ne pas me trouver seul, il me raconta qu'il soignait à Montreux une grave maladie de cœur. Puis, subitement et comme fatigué de sa contrainte :

— Monsieur Weiller, — me dit-il, — j'ai une communication importante à vous faire. Voulez-vous venir causer avec moi dans le compartiment voisin qui est vide?

Je considérai rapidement que, quelque défiance que m'inspirât M. de X..., mieux valait, à présent qu'il était à côté de moi, savoir ce qu'il voulait me dire que l'ignorer. Je le suivis quelques instants après.

Nous eûmes alors une conversation qui devait se prolonger longuement.

M. de X... commença par me rassurer sur sa santé. Il fallait me donner, me dit-il, une preuve de sa loyauté en me fixant tout de suite sur les conditions de son séjour en Suisse. Sa maladie de cœur n'était qu'un prétexte pour son congé. Attaché au ministère de la Guerre autrichien, confident et mandataire de l'ami le plus dévoué de l'empereur Charles, il était en Suisse, en service commandé, par ordre de son souverain, pour y travailler à la paix. Mais sa mission était si secrète que son frère lui-même, attaché à l'ambassade d'Autriche à Berne, l'ignorait.

Je l'écoutai. Sur ses lèvres je retrouvai d'abord ce que tant d'autres m'avaient déjà dit en Suisse et ailleurs (et que le ministre des Affaires étrangères retrouverait dans mes Notes antérieures) : le sentiment profond du nouvel empereur et de l'impératrice Zita, quant à la déchéance qu'entraîne pour l'Autriche-Hongrie sa dépendance de plus en plus étroite de l'Allemagne, leur appréhension de la victoire tout autant que de la défaite.

M. de X... me dit :

— Le jeune empereur n'est pas responsable de la guerre. L'impératrice est française de cœur. Je suis envoyé en Suisse pour y préparer « la paix de l'empereur », qui n'est pas celle du Gouvernement officiel.

— Tout cela est parfait, — lui dis-je, — et si vous le voulez, assez vraisemblable pour être vrai. Mais ceci ne m'explique ni pourquoi vous vous adressez à moi, qui n'ai pas qualité pour traiter de la paix, ni pourquoi vous m'avez cherché. ni comment vous m'avez trouvé.

M. de X... me répondit avec franchise qu'il n'était pas en Suisse pour me rencontrer. C'était un autre personnage très haut placé[1] qu'il comptait y voir, dont l'entrevue avec lui était en préparation par les soins d'un ami commun.

1. Le nom du haut personnage a été indiqué par moi au président du Conseil, ce qui ne signifie pas que ce haut personnage sût qu'il était attendu.

Ce personnage tardant, M. de X... qui, savait l'importance et l'urgence de sa mission, consultait chaque jour les listes d'étrangers des grands hôtels. C'est ainsi qu'il vit un jour mon nom parmi ceux des hôtes du Palace Hôtel de Lausanne. Il s'y rendit aussitôt : j'étais parti. Ni par les sollicitations les plus aimables, ni par l'attrait d'un gros pourboire, il ne put obtenir du personnel mon adresse que je n'avais d'ailleurs pas laissée à l'hôtel où je n'attendais aucune correspondance. C'est alors qu'il pensa à se servir, pour avoir cette adresse, de son ami le docteur M... Il se rendit à Berne et venait de rédiger avec le docteur, dans le hall du Bellevue Hôtel, un télégramme par lequel ce dernier, se donnant comme mon médecin, demandait cette adresse au Palace-Hôtel de Lausanne, lorsque, au moment de porter ce télégramme à la poste, ils m'aperçurent en train de causer à quelques pas d'eux avec un de mes amis, M. Sawyer, le représentant du ministère des Munitions anglaises à Berne.

Je ne pus m'empêcher de faire observer à M. de X... que toutes les généralités qu'il m'avait exposées sur les sentiments de son souverain étaient pour nous fort peu intéressantes, si elles n'aboutissaient pas à des conclusions précises, et je mis en doute la véracité de son allégation, quant au rendez-vous projeté avec un grand personnage français.

Comme il protestait :

— Nommez-le-moi, — lui dis-je.

— Volontiers, pourvu que vous me donniez votre parole d'honneur de ne pas répéter son nom.

— Je n'ai pas, — lui répliquai-je, — de parole d'honneur à vous donner. Un entretien qui débute par de telles exigences est sans intérêt, — et je me levai pour regagner mon compartiment.

M. de X... ne me laissa pas faire un pas.

— J'ai confiance en vous, — me dit-il. — Vous n'abuserez pas de la confidence. Le personnage que je comptais voir, que j'attends, c'est M. ...

— Il ne serait pas venu.

— Vous vous trompez ! l'ami qui me sert d'intermédiaire a toute sa confiance. Et il s'agit en somme de l'intérêt de la France, autant que de l'intérêt de mon pays.

» Mais puisqu'il n'est pas là et que le temps presse j'ai pensé qu'un membre du Parlement de votre autorité pourrait recueillir utilement la pensée de Sa Majesté.

J'écoutai alors M. de X... et je résume son exposé.

L'empereur Charles a trouvé la guerre dans l'héritage de François-Joseph qui n'était plus, depuis longtemps, qu'un instrument entre les mains des Allemands. Il veut finir la guerre, qui, si elle se prolonge, et quelle que soit son issue, entraînerait la ruine de son empire, la honte et peut-être la perte de sa couronne[1]. Il comprend

1. Clair pressentiment, si l'on consulte la date de la Note.

que la paix qu'il désire ne peut être obtenue sans des sacrifices. Il est prêt à les faire. Mais la condition du succès des pourparlers qu'il va falloir engager, c'est qu'ils ne soient, au moins au début, connus que de la France et de l'Angleterre.

J'arrêtai là M. de X..., par la simple observation que le plus clair résultat d'une action diplomatique ainsi conduite serait une brouille avec l'Italie, avec laquelle nous avons partie liée en toute loyauté réciproque. C'est inadmissible.

M. de X... se récria :

— Les propositions de l'empereur sont de nature, — dit-il, — à satisfaire l'Italie. Sa Majesté est prête à lui abandonner le Trentin.

— Mais c'est la proposition que Bulow avait déjà faite à l'Italie, avant son entrée en guerre, — répliquai-je, — et qu'elle avait refusée. Et c'est cela, de cette offre aujourd'hui saugrenue encore, que vous me faites confident? Voyons, et Trieste et toutes les autres revendications de l'Italie?

— Mais Trieste, c'est notre seule fenêtre sur l'Adriatique. Sans Trieste, nous étouffons.

Puis, après une hésitation :

— Eh bien! malgré cela, malgré tout, nous abandonnerions Trieste, pourvu que l'on trouvât la formule qui nous permît l'accès économique à la mer. Nous voulons la paix.

— Soit, mais il n'y a pas que l'Italie, il y a la Serbie, la Roumanie, il y a les appétits bulgares.

— Eh! la Serbie, — me répondit M. de X..., — Sa Majesté serait heureuse de la reconstituer et même de l'agrandir, mais au détriment de la Bulgarie. Les événements vous prouveraient d'ailleurs que l'intervention de l'Autriche, l'aide qu'elle donnerait aux Alliés mettraient la Bulgarie dans l'obligation d'abandonner aux Serbes ce que les puissances alliées décideraient de leur donner.

» Et quant à la Roumanie, c'est la faute des Russes si elle a été si cruellement vaincue. Ils sont partisans du principe des nationalités, ils ne lui refuseraient pas la Bessarabie. Nous-mêmes, nous nous prêterions à des rectifications de frontières, du côté de la Transylvanie roumaine.

» Tels sont les sacrifices que l'Empereur Charles est prêt à faire, sûr d'emporter l'assentiment de ses peuples, si une compensation qui concorderait avec les vœux et les intérêts des Alliés maintenait le prestige de sa couronne.

» Cette compensation consisterait dans la constitution du royaume de Pologne, composé de la Pologne autrichienne, de la Pologne russe et de la Posnanie, que, cette fais encore, notre intervention mettrait l'Allemagne dans l'obligation de restituer à la Pologne reconstituée, sous le protectorat de l'Autriche ou sous la forme d'une monarchie trialiste.

» Moyennant quoi l'Autriche-Hongrie, quittant l'alliance de l'Allemagne, la victoire de l'Entente serait assurée.

— Tout cela est fort beau, — répondis-je à M. de X... — mais ce n'est ni vous ni moi qui pouvons, en causant de ces projets, les rendre réalisables ni même possibles.

Nous approchions de Lausanne. M. de X..., surveillé, disait-il, par sa propre police autant que par celle des Alliés, désirait descendre à une petite station où il passerait inaperçu. Il me demanda un rendez-vous pour le voir le soir à dix heures. Très intéressé, je ne crus pas devoir le lui refuser.

Il arriva à l'heure fixée.

— Je comprends, — dit-il dès l'abord, — que vis-à-vis des puissances alliées je n'aie pas qualité pour présenter avec l'autorité nécessaire, les offres de Sa Majesté. Mais je suis prêt à vous donner la liste des hautes personnalités qui, dans les conditions que je vais vous exposer, pourraient parler au nom de l'empereur avec toute l'autorité nécessaire.

» Par exemple, le comte Esterhazy sera prochainement à Davos. Il serait en état d'engager des négociations. Mais pour lui je fais des réserves que je vous exposerai tout à l'heure. »

Et M. de X... m'exposa pendant près d'une heure les conditions dans lesquelles pourrait se produire ce qu'il appela « le coup de théâtre ».

La France se mettrait d'accord avec ses alliés pour demander un très court armistice (deux à cinq jours au plus), cette brièveté étant nécessaire pour que, ni de part ni d'autre, l'armistice ne puisse dissimuler aucun préparatif militaire.

Avant la demande de cet armistice, un protocole verbal serait dressé entre l'Autriche et les Alliés. L'Autriche y exprimerait son désir de paix, sa volonté de ne pas continuer la guerre pour sauver la couronne des Hohenzollern, et y indiquerait le jeu ci-dessus exposé des concessions qu'elle veut faire et de la compensation qu'elle réclame.

La répercussion de ce protocole, dès qu'à la faveur de l'armistice, il serait rendu public, serait immense en Allemagne, notamment en Bavière, où la dynastie serait poussée à se substituer aux Hohenzollern dans un empire constitutionnel. Le contre-coup pourrait d'ailleurs être plus profond encore sur les institutions impériales. Ce serait la fin du prussianisme.

L'Autriche, tranquille du côté de l'Italie et de la Russie, ferait son affaire de la Bulgarie, qu'elle réduirait au nom des Alliés.

Pour mettre sur pied ce projet, l'empereur serait disposé à envoyer, sous sauf-conduit, en France, à Dijon par exemple (je ne sais pourquoi M. de X... a insisté sur le choix de cette ville) un des cinq personnages suivants :

1° Le comte Esterhazy, qui fut président du Conseil à trente-six ans. Cependant l'empereur le considère comme un esprit inquiet, plutôt « poltron » et rétif devant les responsabilités. « Son choix d'après mon avis personnel, dit M. de X..., ne serait pas désirable. »

2° Le baron Mussilin, ministre d'Autriche-Hongrie à Berne, en qui l'empereur a une confiance entière.

3° Le prince de Hohenlohe, ancien stathalter de Trieste et président du Conseil.

4° H. de Pflügen, officier de liaison diplomatique entre l'empereur et Mackensen,

5° Et de préférence Joseph Hunyadi, l'ami le plus sûr de l'empereur, son confident, son ami fidèle, celui qui fait et défait les ministres.

La conversation ne finissait plus. Je laisse de côté tous les détails pour m'arrêter aux lignes principales que j'ai traduites aussi fidèlement que possible.

Comme conclusion, M. de X... proposa de me dicter une note sur « la procédure » à suivre pour arriver à l'accord. Je prétextai une douleur à la main pour le prier de tenir lui-même la plume. Il écrivit alors sous mes yeux les feuilles dont copie entière est jointe à la présente note et *que j'ai oublié de détruire*.

Enfin, M. de X... me donna de sa main, toutes les indications nécessaires pour correspondre avec lui suivant une formule convenue. Je joins à cette note la copie textuelle de ces indications. Il était deux heures du matin quand l'entretien prit fin. Je n'ai pas revu M. de X... et jusqu'à la fin de la guerre, je n'ai échangé aucune correspondance avec lui.

*
* *

M. Ribot m'accusa réception de ma communication écrite.

En novembre, le ministère démissionna. M. Clemenceau arriva au pouvoir. La guerre prit une tournure nouvelle. L'empereur Charles fut un vaincu dans la politique de son Empire avant de l'être définitivement dans la guerre. Je n'ai pas à revenir sur des pages d'histoire connues de tous.

J'ai profondément regretté, en 1917, qu'aucune suite n'ait été donnée aux propositions officieuses de l'empereur d'Autriche. Il était possible d'entamer ces négociations en parfait accord avec tous nos alliés. Même si, comme je le crois aujourd'hui, elles n'avaient pas abouti au but indiqué par M. de X..., qui fut l'un des émissaires envoyés par l'empereur Charles, il eût été facile de les faire tourner au désavantage de la coalition des Empires centraux, et, sinon à la dissociation, du moins au relâchement de leur alliance.

Je n'accuse personne d'ailleurs d'un manquement volontaire au devoir. Je ne me dissimulais pas les inconvénients des tractations de ce genre. Mais, selon le mot si opportunément rappelé à la Chambre par M. Millerand : l'art de l'homme d'État est de choisir entre de grands inconvénients.

LAZARE WEILLER

POÈMES

I

4 DÉCEMBRE 1915

Tout se lève dans ma mémoire : l'hôpital
Immense, nu, glacé, — pis encore : banal ;
L'office ; le jour sale, un de ces jours funèbres,
Gras, et tout chassieux encore des ténèbres
Qui n'ont pas le cœur, pleins de paresse et d'ennui,
De se laver de toute l'ombre de leur nuit ;
Et la garde, entrevue en un brouillard de larmes,
Alignée à la porte et figée au port d'armes.

C'est comme un cinéma qui tourne. Je revois,
Comme s'il était là sous mes yeux, le convoi
Morne et strict, en sa nudité réglementaire ;
Cet air déshérité des choses militaires ;
Et, pauvre réconfort ou dérisoire orgueil,
Le drapeau, — le drapeau sur ce jeune cercueil !

Je nous revois marchant tous quatre dans la boue.
Je la regardais fuir et jaillir sous la roue,
Inconscient. Par intervalles il pleuvait :
Une aigre averse, un coup de fouet brusque et mauvais.
Un vieux fiacre grinçant suivait là-bas derrière,
Et malgré moi, cherchant en vain une prière,

J'écoutais, obsédé, l'essieu strident. Parfois
Un bref coup de chapeau, un court signe de croix
Au passage de l'inconnu qu'on porte en terre,
Puis on filait ; il en meurt tant, des militaires !
Je revois les troupiers, leur hâle paysan,
Leur dandinement gauche et leur regard pesant
— Figures de grognards ou de légionnaires — ;
L'officier de service, un lourd quadragénaire ;
Le son mou du piétinement sur le sol gras ;
L'homme à ma droite, avec son fusil sous le bras,
Un vieux, morose, le poil gris, les yeux honnêtes ;
Et la haie, au loin devant nous, des baïonnettes
Au rythme lent du pas dardant leur éclair bleu.
C'est comme un cinéma qui tourne. On marche. Il pleut.
Des gens passent confusément sous la bourrasque.
Officiers au fond d'une auto, la main au casque,
Cycliste enduit de boue, et plus loin artilleurs
Que je regarde sans les voir, l'esprit ailleurs...

Ainsi le prompt oubli, le cortège sommaire
Sans amis, sans enfants, sans épouse et sans mère ;
L'adieu sec d'une ville étrangère ; ainsi donc
La détresse, la solitude, l'abandon ;
La méchanceté froide, unanime et subtile
De toutes choses, jour maussade, averse hostile,
Fiacre sordide au grincement exaspérant ;
Le salut de tous ces bourgeois indifférents
Qui n'ont pas même interrompu leur causerie,
— O gloire ! — c'est donc ça, mourir pour la patrie !

... On longe un mur, puis on tourne, — et soudain je vois...
Terrifiant !... Des croix, des croix, des croix, des croix !
Un peuple muet, là, dort en terre chrétienne.
Il a fallu bien les serrer pour qu'ils y tiennent
Et gardent de la place aux autres — qui viendront...
Qu'ils sont nombreux, files profondes, large front !
Quatre mille dans cet immense cimetière
Entassés ! quatre mille, une brigade entière !
Les quatre mille croix pressent, pressent leurs fûts.

Un champ de seigle a ce fourmillement confus,
Mais il frémit, il a des grâces balancées,
Il vit ! Au lieu qu'il faut chercher dans la pensée
Quelque chose de mort, d'immobile et de nu,
Tenez : les échalas déserts, l'hiver venu,
Et leur pullulement régulier, maigre et roide.

Telles ces tombes ont l'uniformité froide,
La symétrie avare et triste qui fait froid.
Tous sont égaux, rigueur exacte ; tous ont droit
A l'allocation fixe et réglementaire,
C'est-à-dire une place à soi, six pieds de terre,
— Voici la sienne : huitième rang, numéro trois, —
L'écriteau blanc qu'on cloue au bois noir de la croix.
Le grade, le nom, l'âge inscrits dans un cartouche,
Une date, — c'est tout. Attendez : le mort touche
Un nouveau matricule à son entrée au corps.

Car c'est leur dernier régiment à tous ces morts,
Un camarade à gauche, un camarade à droite ;
C'est la chambre banale et la couchette étroite.
Ça, des ceps en quinconce ou du seigle en sillons?
C'est une troupe en colonnes de bataillons
Qui sent peser sur son épaule inanimée
La servitude glaciale de l'armée !

Pauvre petit ! voilà donc où nous te laissons,
Obscur fétu parmi la funèbre moisson,
Numéro dans un rang perdu, presque anonyme,
Sans rien de personnel, de caressant, d'intime ;
Et dans ses voiles noirs notre petite sœur
Menue et sanglotant s'en va, seule douceur
Féminine, seule pitié tendre et légère,
Seul luxe à toi dans la communauté sévère
Où tu seras si seul quand nous serons partis !
Voilà donc où nous te laissons, pauvre petit !
Brisé de peine et de regret, ivre et débile,
Je revois ton visage à jamais immobile

Et mon dernier baiser donné dans ton linceul,
Je pleure à te laisser là, seul...
Mais es-tu seul,
Soldat, soldat qui dors entre les quatre mille?

II

L'ÉVOCATION

Il mangeait ce soir-là, si faible ! entre deux poses.
De chez nous il avait reçu de bonnes choses,
Des poires, un poulet, de ce vin du Layon
Qui semble un or liquide, un fluide rayon,
Illustre, et qui résume en son antique gloire
L'opulente splendeur des beaux pays de Loire.

Il mangeait de tout son courage, lentement.
La sueur de l'effort lui coulait par moments
Des tempes creuses dans la barbe épaisse et rêche ;
Un tic, à temps égaux, crispait sa lèvre sèche ;
Mais quand il rencontrait mon regard inquiet,
Plein d'une vision heureuse, il souriait.

Car du poulet doré, de la poire juteuse
Émanait une odeur natale et capiteuse.
Nous sentions, de bien-être et de rêve envahis,
L'arome ancien du vin nous prendre, et le pays
Religieusement surgir de l'âme obscure.
C'étaient les espaliers au mur blanc de la cure ;
L'air cru du puits ; l'air tiède et mielleux du verger ;
Le modeste horizon paré des tours d'Angers ;
Sous les chênes, l'eau paresseuse de la Loire
Où les bêtes, au crépuscule, viennent boire.
Précision des souvenirs crus oubliés !
C'étaient les prés cernés de grêles peupliers ;
Le passeur, à pleins bras halant sa charroyère,
Les brochets qui le soir chassent sur la rivière ;
Le relent familier du chanvre qui rouit...

Et voici qu'émergeant des jours évanouis
Flottait autour de nous une image angevine,
Une présence vraie, invisible, divine,
La lointaine Patrie au sourire enchanté,
La Patrie, apportant la vie et la santé
Dans la chair de ses fruits et le sang de sa vigne.

III

LE RUBAN

Trois signets ; une image à son nom, en mémoire
Du premier jour qu'enfant il a communié ;
Sa mise à l'ordre de l'armée ; un bout de moire
Qu'on dirait rouge encor du sang qui l'a payé.

Trois signets marquent le missel de sa marraine
Aux endroits les plus chers, aux feuillets les plus lus,
Où l'âme le plus volontiers s'attarde et traîne,
En redisant le nom de celui qui n'est plus...

Reliques d'un passé si mort, et si modeste !
Qui se souvient encor de lui, pauvre biffin?
Sauf quelques cœurs brisés, voilà tout ce qui reste
De son humble existence et de son humble fin.

Il a si peu vécu ! si court fut son passage
Du lit de sa naissance, hélas ! à l'autre lit !
Et de son dévouement obscur et sans tapage
Qu'attendre, que sur lui l'universel oubli?

Il fut de ceux qui paient la rançon de la guerre,
La masse, les soldats sans gloire, les petits,
Ceux qui pendant la paix déjà ne pesaient guère,
Et qu'ensuite l'oubli formidable engloutit.

Ils sont morts, confesseurs et martyrs de la race;
Mais vois, leur pas furtif déjà s'est effacé,
Et l'on a tant de peine à déceler leur trace
Qu'on se demande encor parfois s'ils ont passé.

Il fut des pauvres gens que le dieu sacrifie ;
Il n'a même pas vu la victoire, en tombant ;
Et voici la cendre légère de sa vie :
Quatre lignes d'éloge, une image, un ruban...

IV

PASTORALE

Te voilà revenu dans ta splendeur brutale,
Impérieux Été ! Vois, pétale à pétale,
Ce soir, la rose généreuse se déclôt :
Défaillante, elle s'offre avec toute son âme,
Cette âme sensuelle et passive de femme,
Ardente comme un cri, tendre comme un sanglot.
Te voilà revenu dans ta splendeur brutale !
Le parc, en son orgueil silencieux, étale
L'épaisse frondaison d'un vent noir et profond
Ainsi qu'un triomphal et monstrueux trophée.
Et les filles, sans bien savoir ce qu'elles font,
Peignant avec langueur leurs tresses décoiffées,
Respirent la pesante odeur des seringas,
Le sucré, l'entêtant parfum qui par bouffées
Leur arrive des jardins proches. Et les gas,
Sans savoir ce qu'ils ont ou sans pouvoir le dire,
Trouvant leurs seize ans lourds, nerveusement s'étirent
Et mordillent la fleur serrée entre leurs dents...
La vie est là partout qui sourd, jaillit, pullule.
Dans l'air strié par l'éclair bleu des libellules
Bourdonnent en essaims mille insectes stridents.
Parfois un bruit furtif dément la somnolence
Du parc, cri d'un oiseau, crécelle d'un grillon,

Qui soulignent crûment l'équivoque silence.
Tout un fourmillement sournois de vibrions
Grouille dans le bassin sous l'eau calme et nacrée !
Violence muette et brute ! Ardeur sacrée !
La vie, en sa paresse feinte, peine et crée ;
Et la bête et la plante et la chose en gésine
Ont le murmure imperceptible d'une usine
Lointaine, qu'assourdit l'éloignement trompeur,
Et dont le hurlement n'est plus qu'une rumeur
Qui nous parvient, confuse, à peine, après des lieues...
L'air torride s'élève en vibrations bleues ;
La couleuvre tressaille et bouge en sa torpeur ;
Le pollen dans un rayon d'or s'affole et danse ;
Le jour paraît plus lumineux, l'ombre plus dense,
Et du ciel immuable un soleil plus ardent
Verse au monde repu, gorgé jusqu'à l'orgie,
Inépuisablement la joie et l'énergie,
Et darde encore, à rais toujours surabondants,
Sa force dans l'azur toujours inaltérable.

Sûrs d'eux-mêmes, dans leur puissance et leur santé,
Les marronniers à quintefeuilles, les érables
Dont papillote le clair feuillage argenté
Bruissent paisiblement de leur voix innombrable.
Dans le gouffre inversé de l'espace aveuglant,
Plus loin qu'eux, les ormeaux hardis, d'un seul élan
Plongent leur tête altière au plus creux de l'abîme ;
Une brise là-haut les berce, et se trahit
A l'oscillation insensible des cimes.
Et là, près des géants fraternels, l'homme infime
Par l'harmonie universelle est envahi ;
Roulé, dissous parmi les choses unanimes,
Tu l'appelles, Été vainqueur : il obéit ;
Il sent avec le flot qui bat dans ses artères,
Battre toute la vie énorme de la terre,
Et communie avec le monde, ô Père, Été,
Dans ta féconde plénitude et ta beauté.
...Te voilà revenu dans ta splendeur brutale,
Été, comme une fleur immense épanoui !

Et, baigné d'une joie obscure, végétale,
Aspirant ta clarté d'un regard ébloui,
Ce blessé même, pâle, et si faible, et qui boite,
Il sourit du plaisir de vivre, hélas !...
Et lui,
Froid, raide, il gît là-bas sous terre, dans sa boîte.

26 juin 1916.

V

ÉLÉGIE

Et puis, va, ce n'est qu'une étape — pour attendre —
Que cette couche avare où tu dors à l'étroit.
Va, nous te donnerons un jour un lit moins froid
Où la terre te soit plus légère et plus tendre.

Non pas chez nous, hélas ! Et pourtant, au pays
Ceux des nôtres couchés sous l'if au cimetière,
Sur la terrasse, au bord de la molle rivière,
Comme ils t'auraient fait place et t'auraient accueilli !

Le lieu funèbre aussi, dans sa paix villageoise,
Eût pris lui-même un air d'accueil et d'amitié,
Et du moins, pour ne pas te perdre tout entier,
Je graverai ton nom sur l'angevine ardoise.

Mais toi, d'un seul amour dès l'enfance enivré
Avec cette absolue ardeur des âmes neuves,
L'exil, la cruauté lente des jours d'épreuve
T'avaient rendu plus cher ton Éden recouvré ;

C'est vers lui que toujours s'en allait ta tendresse
De la tranchée, et que tu rêvais le Retour ;
Et peut-être, au tombeau, troublant ton sommeil lourd,
Passe encor quelquefois le regret de ta Bresse.

Dors en paix ! tu le goûteras, ce beau Retour
Qui hante dans la mort tes songes solitaires,
Et tes os frémiront au baiser de la Terre
Qu'à tes yeux éblouis transfigurait l'Amour.

*
* *

Ce sont les charmes d'autrefois qui la revêtent,
Car tout y reste encor ce que tu l'as quitté :
Telle jadis, en sa fidélité muette,
Elle t'offrait quand tu rentrais, la tâche faite,
Sa douceur humble et sa tranquille intimité.

Voici le train chétif à l'haleine essoufflée
Auquel mon regret prête une poignante voix :
Clameur interminable, aiguë, inconsolée.
Et qui semble se plaindre à toute la vallée
Que tu sois revenu pour la dernière fois.

Voici la gare, avec la femme à la bascule ;
Voici la croix de pierre au détour du chemin
Où, sans peur du troupeau qui trotte et se bouscule,
Ton fils venait tout seul t'attendre au crépuscule
Et t'emmenait, ta main sur sa petite main ;

Voici l'eau vive qui de la terre imbibée
Jaillit sous le talon dans le chemin bourbeux ;
Le « char » qui rentre, avant que la nuit soit tombée ;
Sous le joug, les géants cagneux, nuque courbée ;
Et l'enfant qui sifflote et va piquant ses bœufs ;

Voici, lointaine encor, la bonne odeur d'étable ;
Puis, quand le pas sonore arrive près du clos,
Les beuglements d'appel qui montent, lamentables ;
Puis, au fond du jardin déjà sombre, la table
Sous la lampe, et que baigne un lumineux halo.

La chatte solitaire et dédaigneuse rôde,
Léchant sa robe rousse et clignant ses yeux doux ;
Et quand dans le sentier passe un gosse en maraude,
Le braque jaune et le bleu d'Auvergne clabaudent
A pleine gueule, en gambadant comme des fous.

Seul atteste l'absence un gazon indocile
Qui bossue, inégal, le tennis déserté ;
Car tout ici, dans sa grâce heureuse et facile,
Semble attendre l'enfant que la guerre en exile
Et se garder pour lui tel qu'il l'avait quitté.

Monte avec moi — la nuit n'est pas tout à fait noire —
A la chambre où partout tu parais vivre encor.
Tes habits sont toujours suspendus dans l'armoire ;
Et qui sait quelle obscure et pieuse mémoire
Lui conserve toujours la forme de ton corps?

O bien-aimé, ton souffle anime l'atmosphère
Où dort, seule à présent, la mère de tes fils.
Les cadres sur le mur sont ceux que tu fis faire.
Dans les vases sont les œillets que tu préfères.
Le brin de buis toujours pend sous le crucifix.

Et maintenant, ouvrons doucement la fenêtre !
Attends que le vantail en silence ait tourné !
Ce que tes yeux savaient, ils vont le reconnaître,
Et le passé divin peut-être va renaître
Puisque l'heure est pareille aux heures qu'il est né.

L'étang luit faiblement où tu prenais des carpes
Et que mange un peu plus le jonc multiplié ;
Et frissonnant comme un suave accord de harpe,
Le vent noue et dénoue en furtives écharpes
La vapeur vespérale autour des peupliers ;

Par delà les prés noirs et les arbres tranquilles,
Au bord du ciel qui fonce un trait d'or est resté ;
Les pigeons querelleurs roucoulent sur les tuiles,
Mais l'horizon, barré de cimes immobiles,
Décore l'humble lieu d'ordre et de majesté.

Reconnais-tu l'étang, la maison, la cépée?
O soldat de retour, te sens-tu bien chez toi?
Et libre, et pour toujours ayant quitté l'épée,
Entends-tu cette voix au silence échappée
Et l'intonation traînante du patois?

Car c'est toi dont l'âme invincible m'accompagne !
O soldat, nous t'avons apporté ton congé ;
Et ce n'est plus le morne exil, l'âpre Champagne,
C'est la mélancolique et paisible campagne
Qui t'espére toujours et qui n'a pas changé.

Court-elle, la caresse indicible qui traîne
Par ce lieu qui t'aimait, sans émouvoir ton cœur?
Et peux-tu, dans ta tombe impassible et sereine,
Rester sourd à l'appel déchirant des sirènes
Que sur la Saône, au loin, lancent les remorqueurs?

Obéis au roucoulement de tes colombes !
O soldat, tu n'es plus qu'un père et qu'un amant :
Céde à l'odeur de feuille et d'eau qui vient des Dombes !
Exauce l'anxieuse attente de la combe.
Et viens-t'en réveiller la Belle au bois dormant !

III

Un soir, un soir, te désirant du fond de l'âme
Et berçant sa misère au chant du déversoir,
Celle qui, seule, fut pour toi toute la femme
Verra comme une brume où serait une flamme
Vaguement apparaître et prendre forme, un soir...

Elle se penche à la fenêtre, elle regarde.
Quelqu'un ce soir, elle en est sûre, est revenu.
On dirait... On dirait... Stupéfaite, hagarde,
Elle halette ; — et dans la chambre, sous sa garde,
Dort le beau nouveau-né que tu n'as pas connu.

Tremblant d'effaroucher la figure indécise,
Elle retient les coups de son cœur haletant.
L'air de force... Le nez busqué qui se précise...
Et voici que la haute image s'est assise
Au bord de l'eau, sur le remblai du pâle étang.

Pêcheur, la lune accroche et souligne ta gaule ;
Tu viens bien tard pêcher dans ce miroir dormant.
...Et l'ombre lumineuse aux puissantes épaules
Est là, paisible, assise, et rêvant sous le saule
Qui jadis entendit votre premier serment.

1915-1916.

ROGER CHAUVIRÉ

EXCURSION

DANS LA THESSALIE TURQUE

(1858)

Je suis très reconnaissant à la *Revue de Paris* de vouloir bien présenter à ses lecteurs quelques extraits de mes souvenirs de l'École d'Athènes. Ce sont des notes prises au jour le jour, dans une excursion que j'ai faite en Thessalie, pendant l'été de l'année 1858, alors que cette province était encore sous la domination des Turcs. Au cours du même voyage, visitant les célèbres monastères de la région et, particulièrement, les Météores, j'y ai découvert et copié une série de documents byzantins dont beaucoup appartiennent à l'époque où la Thessalie était occupée par les Serbes. Les circonstances m'ont ainsi mis familièrement en rapport avec deux périodes de son histoire, distantes l'une de l'autre, mais toutes deux intéressantes pour la connaissance des populations qui l'habitent et pour l'étude de l'éternelle question d'Orient.

DÉPART D'ATHÈNES

Le 19 juin 1858.

Enfin je pars pour ce voyage depuis longtemps projeté, qui doit être ma dernière excursion pendant mon séjour à l'École d'Athènes.

Il s'agit pour moi de rattacher l'une à l'autre, par une tournée finale, les deux régions que j'ai précédemment explo-

rées pour mes travaux de l'École, le mont Olympe et l'Acarnanie. Je tiens beaucoup à revoir les grandes pentes occidentales de l'Olympe, pour mieux me rendre compte de leur rayonnement, par de nombreux contreforts, vers la plaine de Thessalie. J'en profiterai pour visiter cette importante province, en prêtant une attention particulière à l'état du pays et aux populations modernes, si diverses de race, qui l'occupent. Trois ans après la guerre de Crimée et après les réformes par lesquelles on s'efforce d'établir en Turquie un régime plus libéral, l'heure est favorable pour de pareilles observations. Je franchirai ensuite les défilés du Pinde et je descendrai plus rapidement vers l'Acarnanie, où il me reste quelques recherches à compléter.

Je suis accompagné pendant les premiers jours par mon collègue de l'École d'Athènes, Hinstin, qui vient avec moi jusqu'à Larissa et qui se dirigera ensuite de son côté vers Salonique.

Du Pirée, le Lloyd autrichien nous fait débarquer sur la rive orientale de l'isthme de Corinthe. Ensuite, avec des chevaux, nous nous engageons dans les montagnes qui s'étendent au nord-ouest de l'isthme, et nous atteignons dans la soirée le bourg d'*Hypata*, connu au moyen âge sous le nom de *Néopatras*. Là nous sommes reçus très obligeamment dans la maison même du juge de paix, maison de bonne apparence, bien munie de tapis et de couvertures de toutes couleurs ; mais cette abondance, nous ne tardons pas à nous en apercevoir, est loin de garantir la tranquillité de notre sommeil.

PASSAGE DES THERMOPYLES

20 juin 1858.

C'est plutôt pour nous une délivrance de partir avant le jour, par une nuit encore tout étoilée. Deux mulets, conduits chacun par un *agoyate*, nous sont nécessaires pour faire notre route à travers les rudes montagnes de l'ancienne Doride, qui défendaient, au nord, les abords de Delphes et la route de l'oracle. Comme nous sortons d'une épaisse forêt de chênes, tout à coup, sur notre droite, le Parnasse s'offre à nous, illu-

miné par le soleil levant, tandis qu'à ses pieds les montagnes plus voisines et la vaste forêt sont encore noyées d'ombre : les cimes qui le couronnent se groupent en deux sommets, et c'est de ce côté qu'il est véritablement le double mont.

Nous continuons à nous diriger vers la ville de Lamia, sur la frontière gréco-turque, mais en faisant un coude assez prononcé, afin de visiter en passant le défilé des Thermopyles. Sur ce point nous ne sommes pas d'accord avec nos guides, dont l'idée fixe est de nous faire arriver le plus tôt possible à Lamia, par le chemin le plus rapide et le plus court. Heureusement la carte nous tient en garde contre leurs sournoises indications.

Maintenant, le haut massif montagneux commence à s'abaisser vers la mer. Les forêts de chênes qui couvrent le versant oriental s'éclairent sous les feux d'une chaude matinée. Partout dans l'herbe des bois, je remarque avec surprise une belle plante de nos jardins, croissant ici à l'état sauvage, la rose trémière aux larges fleurs simples, qui s'épanouissent le long de sa hampe verticale. Un vallon très ombragé débouche sur des pentes ardues, en face d'un admirable spectacle. Devant nous est la mer, bordée ici par toute une zone de blanches alluvions et fermée au loin par les montagnes de l'île d'Eubée. On reconnaît parfaitement comment ces alluvions, en gagnant de siècle en siècle, ont élargi peu à peu l'ancien défilé historique des Thermopyles, entre la mer et les escarpements de la côte. Sur notre gauche, l'imposante masse de l'Œta nous étonne par ses flancs à pic et ses crêtes noircies de sapins.

Après une descente assez longue et assez compliquée, nous nous trouvons à présent de plain-pied avec le sol même du passage et nous pouvons suivre sur le terrain les phases successives de la bataille.

Une grande caserne de gendarmerie marque aujourd'hui le point le plus étroit de l'ancien défilé, où il y avait à peine la place pour « une seule route de chariots ». Un peu plus loin, le terrain praticable s'élargissait jusqu'à présenter un demi-plèthre (50 pieds) : là était construit ce mur percé de portes et protégé par un fossé que remplissaient des sources thermales (d'où le nom de *Thermopyles*, c'est-à-dire les *Portes-*

Chaudes). C'était là que les Amphictions, conseillers de la confédération des tribus grecques, avaient fixé la frontière officielle de la Grèce, surtout contre les incursions des Thessaliens ; car personne ne pouvait songer d'avance à l'invasion des Perses. Nous devons progresser encore pour trouver l'endroit où les Spartiates se déployèrent et moururent en combattant.

Il nous reste à chercher ensuite le chemin qui remonte, sur notre gauche, jusqu'au village de *Damasta*, poste d'observation bien situé pour reconnaître le sentier de montagne par lequel le traître Ephialte révéla aux Perses le moyen de tourner l'héroïque petite armée.

C'est à ce moment que nous sommes contraints de livrer bataille à nos coquins d'agoyates. Ils en ont assez des Thermopyles et prétendent de gré ou de force écourter notre visite. Ils se jettent sur les cordes de nos mulets et se croient maîtres de diriger la caravane. Deux ou trois coups de cravache appliqués sur leurs doigts suffisent pour leur faire lâcher prise.

Nous trouvons un auxiliaire inattendu dans un gamin d'allure décidée, occupé à faire pâturer sur le terrain des alluvions un troupeau de grands bœufs gris à longues cornes. Cet enfant, pour une drachme que je lui promets, prend résolument notre parti. Il abandonne ses bœufs à son petit frère, un bambin qui ne semble pas encore très solide sur ses jambes et que nous voyons bientôt disparaître en clopinant dans les hautes herbes. Les bœufs iront comme ils voudront ; mais, grâce à notre nouveau guide, nous voici dans le sentier qui monte à Damasta. Les deux agoyates, après avoir pesté, gesticulé, interpellé notre petit allié, qui sait fort bien leur répondre, finissent par nous suivre en geignant et en suant à grosses gouttes, car la chaleur est rude.

Damasta est un petit village qui domine de grandes pentes de terre. Nous y sommes accueillis par de très braves gens ; ils nous donnent l'hospitalité à l'ombre de leur platane et dans un coin frais, encadré de vieux figuiers, de vignes grimpantes et de pommiers chargés de pommes vertes. Nous déjeunons de *xinogala* (lait caillé), au milieu de la population accourue pour nous voir.

Pendant que le *protoghéros* (premier vieillard, nous dirions doyen du conseil municipal) s'empresse et se fait notre ser-

vant, le *proédros* (maire, président du même conseil), bonhomme rustique, aux larges épaules, me raconte à sa façon la bataille des Thermopyles. Il connaît fort bien Léonidas, qui fut tué dans l'action, mais il y avait encore un autre général, nommé... *Bonapartis* ; celui-là, il ne saurait dire ce qu'il est devenu ! On pense avec quelle curiosité amusée je récolte cet embryon de légende, avec son formidable anachronisme, qui d'ailleurs n'a rien de contraire aux lois du *folklore*, mais qui éveille singulièrement mes susceptibilités françaises.

Quant au sentier qui permit de prendre à revers la position des Thermopyles, il doit répondre à la continuation même du chemin de Damasta, contournant au-dessus du village une épaisse montagne boisée de chênes (l'*Anopœa* des historiens), pour redescendre par le ravin de Drakospiléa vers l'ancien bourg d'Alpènes.

Nos agoyates trouvent encore moyen de nous faire entrer à Lamia vers midi, si bien que le commandant Tassoulas, pour lequel nous avons notre principale lettre de recommandation, fait encore sa sieste : il nous faut patienter un bon moment, avant de pouvoir apprécier la grande cordialité de son accueil.

Une partie de la journée se passe à faire quelques autres visites et surtout un certain nombre de démarches utiles auprès des consulats et du service de la Santé, afin que tous nos papiers soient bien en règle et que nous puissions, dès demain matin, franchir le défilé de *Phourka* et la petite ville turque de *Dhomoko* (anciennement *Thaumakoi*).

On nous signale seulement à Lamia quelques restes helléniques dans la forteresse et sur la côte. Les minarets, avec leurs fidèles cigognes, sont des souvenirs de l'époque où la ville était sous la domination ottomane.

COMMENT ON N'ENTRE PAS EN TURQUIE

21 juin 1858.

Nous partons le matin de Lamia, mon camarade Hinstin et moi, aimablement accompagnés par plusieurs officiers grecs en uniforme, qui nous font un bout de conduite à cheval. En nous retournant nous voyons la ville, avec son châ-

teau et ses minarets ruineux, se dessiner de loin sur les montagnes. L'Othrys que nous traversons est une chaîne déboisée, monotone, aux pentes molles et gazonnées, tapissées cependant en cette saison, d'une multitude de fleurs. L'herbe y fourmille aussi de minuscules crapauds, qui s'en vont par milliers sautillant tous dans la même direction ; c'est un passage de ces petits batraciens.

Arrivée à *Dervéni-Phourka*, point qui marque la frontière grecque ; c'est une simple caserne entourée d'un fossé. Là, nous remercions notre escorte de cavaliers ; mais nous ne faisons qu'une courte pause, car nous avons hâte d'être en Turquie. Un jeune sous-lieutenant, originaire de l'Épire, commande ce poste depuis trois ans, sans s'y ennuyer, d'après ce qu'il nous assure. Il est vrai que, pour le moment, il y passe sa lune de miel, avec sa jeune femme, petite personne pâle et maigrelette, qu'il a épousée récemment et amenée dans sa solitude. Comme autres compagnons, en plus de ses soldats, il a encore deux fonctionnaires, *l'hyghionomos* (surveillant de la santé) et le *télônis* (préposé à la douane).

De l'autre côté de la frontière, le passage est occupé par un poste turc, dont le chef, le très glorieux (*endoxotatos*) Hassim-agha, est un Albanais à l'œil de travers, à la poitrine velue, quelque peu débraillé dans son costume national. La caserne en ruines, où nous le trouvons presque seul, fait pauvre figure quand on vient de quitter la caserne grecque tenue militairement. Il est le premier à nous avertir que ses Albanais sont descendus à la ville de Dhomoko, pour chercher leur solde.

Cela ne l'empêche pas de nous accompagner en personne, par obligeance, dit-il (*dia to katiri*). Il nous donne même, comme supplément d'escorte, son domestique et trois chevaux chargés de sacs de clous. Quelques indigènes, qui passent aussi la frontière, se joignent à la caravane.

Ici la conversation change de ton. Notre guide daube sur les Grecs, qui « n'ont pas pu seulement prendre le château de Dhomoko. J'ai vu leur roi, l'autre jour ; qu'est-ce que c'est qu'un roi qui s'en va ainsi au petit galop, avec vingt-cinq hommes à sa suite ! Notre pacha en avait deux cents ! Parlez-moi du Sultan à Constantinople, quand il sort len-

tement de son palais, son cheval tenu par la bride ! » Tout se résume en une comparaison avec les chats qui font le gros dos. « Les Grecs, dit-il, sont petits, mais ils lèvent la queue haut comme ça. » Il accorde pourtant qu'ils sont braves (*pallikaria*).

Hassim a fait la guerre, il y a trois ans, contre les Monténégrins. Leur habitude d'attaquer par masses et d'aller droit à l'ennemi, semble digne de blâme à notre Albanais ; il les accuse de manquer de prudence. Ce n'est pas ainsi que s'y prennent ses compatriotes : ils se dispersent, ils se glissent derrière les rochers, baissant la tête et déchargeant leurs armes à l'improviste. Le très glorieux Hassim nous mime, tout en marchant, la manière de combattre des Albanais : il se jette de côté, il bondit, il se courbe presque jusqu'à terre, en imitant par des *top top* répétés le bruit des coups de fusil : pendant cette représentation, il est tout geste et tout onomatopée.

Un marchand bulgare, qui s'était mis à notre suite, nous parle des redoutables brigands de son pays. Les brigands bulgares sont des brigands à cheval, qui le soir grisent leurs bêtes avec du vin et, franchissant de nuit une distance énorme, s'en vont très loin faire quelque coup de surprise, dans une région où ils sont totalement inconnus : puis, le coup fait, ils reviennent de même, sans jamais pouvoir être retrouvés.

Aux dernières lueurs du jour, nous arrivons à Dhomoko. Par-dessus les maisons, nous entrevoyons le fameux panorama de la plaine de Thessalie, qui avait fait nommer la ville antique *Thaumakoi* [1]. Il était écrit cependant que nous n'aurions que l'avant-goût de ce spectacle grandiose et que nous n'en jouirions pas réellement.

Notre troupe a fait halte devant un petit homme au geste impératif, coiffé du fez et portant la *stambouline* [2] des fonctionnaires turcs. C'est le chef de la Santé, l'exécuteur tout-puissant du régime des quarantaines, que la Grèce et la Turquie décrètent, suspendent et rétablissent à tout propos, rien que pour se faire pièce l'une à l'autre. Après avoir laissé passer en quelques minutes nos compagnons de route, le petit homme

1. En relation avec le grec *thauma*, signifie *étonnement, admiration, merveille,*
2. Sorte de redingote boutonnée droit.

s'avance vers nous et brusquement nous ordonne de descendre de cheval. Nous ne voyons, Hinstin ni moi, aucune raison d'obtempérer à cette injonction malséante : nos firmans, nos certificats de santé sont parfaitement en règle, contresignés par le consul de Turquie à Lamia ; nous les tendons du haut de nos montures à notre interlocuteur. Il fait alors la simagrée de prendre ces papiers avec des pincettes, comme si nous lui apportions le choléra. Il ajoute que nous n'en devons pas moins mettre pied à terre, afin qu'il puisse mesurer notre taille. Cela tourne à la dérision ; considérant notre dignité d'Européens comme engagée dans ce conflit, nous persistons à rester en selle.

En conséquence, le libre passage nous est refusé : nous devons tourner bride et revenir à la frontière grecque, distante de plus d'une lieue. Il se fait tard, nous n'avons pas mangé depuis Lamia, et, pour comble d'agrément, une pluie fine commence à mouiller nos habits. Nous repartons, placés sous la garde d'une douzaine d'Albanais, dont la compagnie n'est rien moins que rassurante. Ils ne sont autres que les soldats d'Hassim-agha, remontant à leur caserne, mais sans leur chef, resté à Dhomoko. En route, l'un d'eux tente à plusieurs reprises de m'enlever le fusil à deux coups que j'ai en bandoulière, cela, dit-il, par pure complaisance, pour m'aider à le porter. Déjà il l'a saisi par la crosse ; mais je lui explique que les deux coups sont chargés et que je tiens à le porter moi-même.

Cependant, à la hauteur du poste turc, nos gardes s'arrêtent et nous laissent continuer seuls jusqu'à la caserne grecque. Là, nouvelle mésaventure : nous hélons de loin, dans la nuit, la sentinelle : il nous est répondu que, d'après le règlement militaire, les portes sont fermées au coucher du soleil et ne se rouvriront que le matin à son lever. Nous voilà contraints de nous enrouler dans nos couvertures, sur le glacis du fort, à la belle étoile et sans souper ! Heureusement la pluie n'a pas duré ; mais pour moi la nuit est pleine de réflexions. Il va nous falloir faire un grand détour de plusieurs étapes et rentrer en Turquie par la route de Volo. La conclusion est que je me jure à moi-même de ne plus jamais soulever en voyage de pareilles questions d'amour-propre, qui me barrent ainsi le chemin.

AU COUVENT DE VARLAAM

7 et 8 août 1858.

Après avoir quitté le couvent de Saint-Étienne [1], je suis de nouveau en route avec mon cavalier turc, Liman-agha. L'higoumène de Saint-Étienne, qui se rend au Météore, nous accompagne pendant la première partie du chemin, monté sur un vigoureux bidet et la tête ombragée d'un grand parasol. Nous apercevons sur les roches voisines le monastère de *Haghia-Triadha* (la Sainte-Trinité), qui est un des trois couvents de moindre importance encore occupés. Notre compagnon de route m'apprend que cette communauté, n'étant pas riche, n'a pas le moyen de renouveler le câble qui sert pour l'ascension ; la corde est simplement renouée. Cela ne m'eût pas empêché de risquer l'aventure, pour voir s'il n'y avait pas là aussi quelques documents curieux ; mais c'est le temps qui me manque.

Un peu plus loin, le troisième de ces monastères et le plus pittoresque, le petit couvent de *Roussani*, se montre à nous, bizarrement perché sur une grande lame de pierre, parmi toute une forêt de roches pointues.

A la bifurcation des deux chemins, je prends congé de l'higoumène, qui s'éloigne dans la direction du Météore. Bientôt nous sommes dans une gorge profonde, au pied de l'épais massif rocheux de *Varlaam*, dont les pans sont taillés à pic. Il y a même par endroits des érosions, qui les rétrécissent à la base et leur donnent un aspect encore plus inaccessible. Très haut au-dessus de nous, les toits saillants, les balcons et les constructions surplombantes du monastère débordent de tous côtés les escarpements. C'est un modèle d'architecture en surplomb.

Nous crions : une ou deux têtes paraissent aux balcons de bois. On nous demande si nous voulons monter, et, sur notre réponse affirmative, un moinillon dégringole prestement un

1. Les trois extraits qui précèdent font connaître les débuts du voyage, tandis que les deux suivants appartiennent aux dernières journées.

peu plus loin, par des échelles articulées, pour organiser mon ascension.

L'énorme câble commence à descendre avec son crochet de fer et le filet que l'on y a suspendu. Le moinillon me fait asseoir à la turque au milieu du filet à larges mailles, qu'il a étalé sur le sol, et m'y installe avec mon sac et ma couverture de voyage. Les mailles qui forment le bord circulaire sont ensuite relevées autour de moi et passées toutes ensemble dans le crochet. Liman-agha me déclare qu'il ne goûte pas ce genre de locomotion et qu'il est heureux de s'en aller au bas des rochers, au *métokhi*, avec ses chevaux.

Mon ascension commence. J'aime fort cette façon d'aller, elle est douce et sans heurts. On voit au-dessous de soi, entre ses jambes croisées, l'abîme sur lequel on pèse et dont rien ne vous sépare qu'un mince, mais solide, réseau de cordes. Il faut seulement fermer parfois les yeux ; car le filet se prend à tournoyer sur lui-même, et il n'y a pas d'autre moyen d'éviter l'étourdissement. Il arrive aussi que l'on frôle presque la paroi du rocher ; je puis la toucher du doigt. C'est, comme partout aux Météores, une roche terreuse, mais plus dure que le ciment ; cette terre pétrifiée est toute mêlée de petits cailloux vivement colorés, que je n'ai pas de peine à reconnaître pour identiques aux jolis galets du haut Pénée.

Enfin je suis au niveau de la barbe des Pères, qui me regardent à travers les mailles, curieux à bon droit de connaître la figure du visiteur qu'ils viennent de hisser. Deux bras vigoureux saisissent l'inconnu dans son enveloppe et le tirent à l'intérieur du balcon. On me dégage et me voici sur mon séant, au milieu des moines étonnés, près du gros cabestan qui a servi à l'ascension. Arrive l'higoumène, un grand homme sec, dont le nez pointu et les lèvres pincées ne me laissent pas espérer une abondante moisson de chrysobulles.

On me fait visiter tout de suite l'église, qui n'est pas très grande, mais très bien disposée en forme de croix, avec l'abside et les deux bras du transept également arrondis à leur extrémité. L'ensemble de ces courbes est d'un heureux effet ; on peut ainsi embrasser presque d'un seul coup d'œil l'ensemble des peintures, qui ont conservé tout leur éclat. La nef ne dépasse pas non plus de beaucoup la longueur des trois

autres branches, comme cela se comprend dans une église construite surtout pour les moines. La voie d'accès par le câble et le filet n'est pas faite pour les foules et ne pourrait amener, même aux fêtes les plus solennelles, un groupe nombreux d'assistants. Il faut se souvenir à tout instant que l'on est ici réellement séparé du monde, dans une sorte d'île aérienne « escarpée et sans bords », et que toute chose, même l'architecture, y est soumise à cette condition. Il en résulte que le plan de l'édifice est beaucoup plus ramassé qu'à l'ordinaire et se ramène presque tout à fait aux proportions de la croix grecque. On ne doit pas rattacher à la première conception un grand vestibule couvert, rajouté après coup : les moines s'en servent pour engranger leur provision de maïs.

Sur une grande tuile carrée, placée près de l'abside, en dehors de l'église, est gravée une inscription qui peut se traduire ainsi :

« Nectarios et Théophanès, prêtres-moines et fondateurs, « originaires de Joannina, de la famille des Apsaras, en l'an- « née 7050, quinzième de l'indiction. » La date répond à l'année 1542 ap. J.-C.

A l'intérieur de l'église, une inscription plus détaillée complète celle qui précède, mais elle ne la suit pas de tous points :

« Ce divin et très vénéré temple du vénérable monastère « de Tous les Saints a été élevé de fond en comble et renou- « velé (?) par les très bienheureux parmi les prêtres-moines, « les deux frères kyros Théophanès et kyros Nectarios, en « l'année 1548 ; il a été renouvelé en 1780. »

L'écart chronologique entre les deux textes s'explique facilement. La tuile carrée n'est plus sans doute à sa place primitive et ne dit pas à quelle partie des constructions elle se rapporte ; elle rappelle à quelle époque l'église a été terminée. Le premier renouvellement dont elle parle peut provenir d'une erreur de lecture ; mais il n'est pas impossible non plus qu'il fasse allusion à quelques restes d'une chapelle plus ancienne. Les *Apsaras* ou *Apsarades* étaient une riche et puissante famille de Joannina, déjà mentionnée dans la *Chronique d'Épire*, consultée antérieurement par moi.

On observera que le vocable de *Tous les Saints* désigne ici le monastère en même temps que l'église. Quant au vieil

ascète Varlaam, qui, deux cents ans plus tôt, escalada le premier ces rochers et sans doute y laissa quelques restes d'un premier ermitage et d'une humble chapelle, les inscriptions n'en disent rien. Seule la tradition a très justement conservé son nom et l'a fait prévaloir. Je sais, par le *Discours Historique*, que Varlaam était contemporain d'Athanasios et qu'il appartenait comme lui à la période initiale de la ferveur ascétique ; un détail pittoresque le représente, en effet, défendant à coups de fronde, du haut de son rocher, Athanasios, attaqué sur le sien par des brigands.

La fondation de Nectarios et de Théophanès tombe au contraire en pleine domination ottomane, à une époque beaucoup moins intéressante pour l'histoire du pays. C'est le régime turc déjà quelque peu adouci et passé presque en habitude, sous le règne de Soliman le Magnifique (1520-1566), ainsi que nous l'avons précédemment observé pour la reconstruction du couvent de *Dousko*. Les nouveaux maîtres musulmans du pays commencent à voir dans les monastères grecs des établissements de production agricole, parfaitement ordonnés, très portés à rechercher la protection du pouvoir et disposés à la payer par des contributions et des redevances. On peut dire aussi que les Turcs ne sont pas non plus sans considérer avec une certaine faveur des excentricités religieuses comme celles de ces stylites : n'en possèdent-ils pas des équivalents dans leurs tékés de derviches? De toute manière, ce n'est plus le temps des bulles d'or ; on ne peut guère espérer mettre la main que sur des actes plus récents et moins solennels.

Les pères me font faire un excellent déjeuner, avec *glyko* et vin du cru. Cela ne veut pas dire qu'ils cultivent la vigne sur leur rocher ; mais, à mesure que les anciens ermitages devenaient des monastères, chaque communauté s'est ingéniée à occuper auprès des précipices, sur les premiers emmanchements de la chaîne et dans toute la région environnante, des parties cultivables pour jardins, vignobles, terres à blé, emplacements de moulins à eau. Ces accroissements ont même été la principale cause des luttes qui ont soulevé les couvents les uns contre les autres. C'est encore dans le *Discours Historique* que j'ai trouvé le vivant tableau de l'une de ces batailles entre

moines [1] : « Les très bienheureux pères kyr Nectarios et « kyr Théophanès, qui habitaient le rocher de Varlaam, vou- « lurent avoir un coin de jardin dans le bois, afin de se pro- « curer un peu de délassement. Durant trois années pleines, ils « le défrichèrent, le plantèrent, s'appliquèrent à le tailler avec « soin... Mais, après que finalement ils l'eurent bien nettoyé « et qu'ils l'eurent enclos, alors s'alluma contre eux la jalousie. « Les Météorites ne donnèrent pas de sommeil à leurs yeux « avant d'être descendus pour détruire la nouvelle plantation, « ce qui arriva bientôt. En effet, pendant toute la Grande « Semaine, les malheureux firent chaque jour des rassemble- « ments pour se concerter sur les moyens d'accomplir cette « œuvre de destruction..... Armés d'une quarantaine de « hachettes, ayant mis leur higoumène à leur tête et s'étant « retroussés et boutonnés comme pour aller en guerre, ils « coururent au jardin et le hachèrent avec fureur, jusqu'à ce « qu'ils l'eussent enfin détruit. »

Il est vrai que depuis cette époque, le couvent de Varlaam a trouvé moyen de réparer ou de compenser le dommage.

Pour la visite de la bibliothèque, c'est l'higoumène en second, le prohigoumène, qui est chargé de me servir de guide. Il y a là dans une salle basse, où malheureusement les livres moisissent, une collection assez nombreuse de beaux manuscrits, principalement des évangiles et des exemplaires des Pères de l'Église, dont deux ou trois sont ornés de miniatures byzantines. Au bout de quelque temps, je me résous à faire la grande demande, celle des documents intéressant le monastère. Si les chrysobulles font défaut, il peut y avoir des lettres patriarcales, des chroniques inédites. N'est-ce pas à Varlaam que l'archevêque Ghérasimos de Raska dit avoir transcrit le *Discours Historique*, dont je viens de trouver une copie au monastère de Saint-Étienne? Pour ces communications, le prohigoumène me renvoie à l'higoumène, et celui-ci, comme je m'y attendais, fait la grimace, puis la sourde oreille. J'insiste, je le poursuis, mais rien n'y fait. De dépit, pour ne pas perdre mon temps, je vais dessiner, regarder l'horizon, visiter tous les recoins du monastère.

Cela, du reste, est aussi du temps bien employé. Varlaam,

1. Voir ma *Mission de Macédoine*, p. 445-446.

par sa situation, par les proportions moyennes du terrain qu'il occupe, par la disposition de ses bâtiments, est le véritable type du couvent suspendu, fait pour abriter ce perfectionnement de l'ascétisme dû à l'ingéniosité byzantine, ce que j'appellerai une communauté de Stylites. Il y a bien une plate-forme naturelle au sommet du rocher; elle a juste la dimension qu'il faut pour porter l'église et laisser un peu d'air entre elle et les constructions qui l'encerclent. Cette cour centrale est égayée par quelques arbres, dont un grand cyprès. Tout autour les dépendances dans leur variété d'aspect, cellules, réfectoire, magasins couronnent exactement les bords du rocher à pic, en les dépassant de leurs toits saillants et de leurs galeries suspendues dans le vide : une coupole enfumée marque la place de la cuisine ; mais il faut noter surtout une seconde église, plus petite que la première et peut-être plus ancienne, simple chapelle dédiée aux trois hiérarques, c'est-à-dire aux trois grands docteurs de l'Église grecque, saint Basile, saint Jean Chrysostome, et saint Grégoire de Nazianze.

Le soir, à dîner, je suis magnifique de silence et d'effets de sourcils : enfin j'ouvre la bouche, j'invective, je fais éclater ma colère et j'obtiens que l'on me communique demain les manuscrits du couvent.

Les documents que l'on m'apporta le lendemain matin sont pour la plupart rédigés en langue roumaine, comme celui que j'ai déjà rencontré à Saint-Étienne. Cela s'explique par le fait que Varlaam possède d'importantes propriétés en Valachie, auxquelles il doit principalement sa richesse. Plusieurs des jeunes moines viennent de ce pays, et l'higoumène y a passé lui-même de longues années. Ces relations tiennent-elles au nom de Valachie porté entre temps par la région des Météores et à la nombreuse population roumaine qui en habite les montagnes? Cela n'a rien d'impossible. Parmi les documents grecs, deux lettres patriarcales, de dates peu anciennes, 1648 et 1742, ne font que consacrer ces donations, ce qui n'est pas d'un intérêt majeur pour mes recherches.

Au moment où je fais mes préparatifs de départ, je suis abordé par une vieille connaissance que je ne reconnais pas au premier moment, un vieux moine à longue barbe et à figure

intelligente, C'est l'higoumène de la Panaghia d'Elassona, que j'avais rencontré en 1855 dans son couvent, lors de mon voyage au Mont Olympe. Il est ici en exil (*exoria*, comme disent les Grecs), à la suite des intrigues qu'il dit avoir été dirigées contre lui par un parti hostile. Il me porte envie eu voyant que je vais redescendre dans le filet; mais à son égard, la consigne est inexorable. Depuis l'exil de l'archevêque Ghérasimos, Varlaam est décidément un lieu choisi volontiers pour de pareils internements, et l'on peut dire qu'il est disposé tout exprès.

AU COUVENT DU MÉTÉORE

Du 8 au 12 août 1858.

Par une chaude matinée, un moinillon me conduit jusqu'au couvent du *Météore* ou du *Large-Rocher*, qui étale, en effet, ses constructions sur une plate-forme moins resserrée que celle de Varlaam. Les deux massifs, également escarpés, sont d'ailleurs tout voisins. La cérémonie du filet, du crochet et de la corde recommence dans les mêmes conditions. Je suis reçu en haut par un brave homme d'higoumène, qui paraît très flatté de ma visite et m'accueille par de bonnes paroles. Voilà qui est d'un heureux augure pour un dénicheur de bulles !

Pappa-Kallinikos n'est pas aussi bien harnaché que ses collègues des deux précédents monastères. Il me confie tout de suite que son couvent est dans une mauvaise passe ; les dettes contractées par un ancien higoumène en sont la cause. Lui-même n'a été envoyé ici par le patriarche que pour relever les affaires. Son monastère à lui, auquel il n'a pas voulu renoncer, est le petit couvent de *Korbovo*, près de Trikkala. Le Météore, comme Varlaam et Saint-Étienne, possède en Valachie des *métokhia* de grande valeur, qui font sa richesse ; mais ils ont été abandonnés pour quatre ans à des créanciers de l'ancien higoumène, celui-ci n'a laissé sur le Large-Rocher que les murailles.

L'higoumène par intérim est heureusement un homme d'action et de commandement ; il fait marcher à la baguette

un jeune moine et deux ou trois domestiques qui sont sous ses ordres. Il a remeublé fort modestement la salle des étrangers, avec des coussins qui répandent une grosse odeur de foin. La cuisine ne vaut pas celle de Varlaam; mais on voit que les gens font de leur mieux. Le bon père préside le repas ; il l'assaisonne de récits entrecoupés de brusques appels à ses moinillons en guenilles. Sa plaisanterie coutumière est d'employer le *ghell* solennel des Turcs appelant leurs serviteurs.

Chose extraordinaire, il est le premier à me proposer de visiter la bibliothèque, il a hâte d'apprendre par moi ce qu'elle peut contenir de précieux. Seulement, le vieux *pneumaticos*, qu'il charge de me conduire, aime à faire sa sieste; il est du temps des anciens higoumènes et seul résiste au mouvement général imprimé par leur successeur. Il faut patienter et attendre son réveil.

L'église, consacrée à la Transfiguration (*Métamorphosis*), est spacieuse et très belle. Elle n'est pas sombre ainsi que beaucoup d'églises byzantines, mais éclairée à plein jour par un grand nombre de petites fenêtres. Cela augmente encore l'effet de ses peintures, admirables de conservation; l'intensité du bleu d'outre-mer, qui remplit presque tous les fonds, devait donner à l'esprit contemplatif des anciens moines une vision du paradis. On remarque aussi le large développement du transept : les deux bras dessinent d'abord des angles droits, comme pour se terminer carrément ; mais, sur ces angles s'ouvrent des demi-rotondes, qui donnent à l'ensemble une disposition presque circulaire. Dans l'intérieur de l'abside, flanquée de deux absidioles, est peinte l'inscription suivante : « Ce saint et très vénéré temple de notre Seigneur et Dieu « Jésus-Christ a été élevé et construit par le travail et la « dépense de nos bienheureux pères, Athanase et Joasaph, « en l'année 6896 (= 1388 ap. J. C.). Quant à l'image du « fondateur, elle a été peinte par le plus humble des frères « en l'année 6992, deuxième de l'indiction (= 1484 ap. « J. C.). »

Toute cette partie, contenant le sanctuaire proprement dit ou *hiéron*, passe en effet pour plus ancienne que le reste de l'église; on la fait remonter à la première fondation, commencée par Athanase et continuée par le fameux roi-moine Joa-

saph, prince royal de Serbie et se disant Paléologue. Nous l'avons déjà plusieurs fois rencontré en parcourant nos documents byzantins; mais nous le trouvons enfin ici dans le monastère qu'il a illustré par sa présence. Nous avons même l'heureuse fortune de voir, non loin de l'inscription, son image auprès de celle d'Athanase : car il y a deux figures, distinguées par leurs noms, et non pas une seule, comme le ferait croire le texte qui précède. Aucune différence d'ailleurs dans les deux représentations; elles portent le même costume : un manteau brun, sur une robe blanche, et pour ceinture une corde serrée par un anneau de fer. Telle était la modeste tenue des anciens ermites et ascètes de la thébaïde ; cela n'a rien de commun avec le costume actuel des moines grecs.

A propos des peintures, je dois mentionner aussi dans l'abside une remarquable figure du Christ en costume royal, assis sur son trône, recevant de sa mère une supplique, inscrite tout au long sur le rouleau que la Panaghia tient à la main. Ces peintures ne sauraient d'ailleurs remonter à l'époque de la construction primitive, la date de fondation qui les avoisine ne peut avoir été mise là que de souvenir et sur des documents plus anciens. La même observation semble devoir s'appliquer aussi à une autre inscription gravée extérieurement en lettres profondes et soignées, sur le meneau du marbre qui divise en deux la fenêtre de l'abside. Elle est ainsi conçue : « En l'année 6896 (= 1388 ap. J. C.) a été construit ce très « vénéré temple de Notre Seigneur Jésus-Christ par le concours « du très honorable entre les moines Joasaph. » Ce meneau peut très bien avoir reçu après coup la gravure des lettres. L'identité des deux dates répondant également à l'année 1388, montre qu'elles se rapportent à l'achèvement de la première construction par Joasaph, nommé seul dans la seconde inscription. Cette date est d'ailleurs pour lui particulièrement grave, si l'on réfléchit que l'année suivante, en 1389, les Serbes, malgré des prodiges d'héroïsme, vont être battus par les Turcs à *Kossovo*. Ainsi, pendant que, dans l'ancienne Serbie, un chef militaire, le *knès* Lazare, s'efforce de préparer la résistance à ce formidable assaut, le dernier héritier de la dynastie serbe, Jean Ourosh Paléologue, en religion le moine Joasaph, vêtu de la robe et du manteau des

stylites, préside à la construction d'une église sur les rochers inaccessibles de la Thesssalie.

La nef et les parties qui en dépendent sont au contraire plus récentes d'environ deux siècles, comme l'indiquent nettement les inscriptions placées au-dessus des portes. L'une, gravée sur une plaque de marbre, donne la date 7053 (= 1545 ap. J. C.). Une seconde inscription tracée au pinceau et directement en rapport avec la décoration picturale, retarde encore la construction de huit années, sans doute pour y comprendre l'achèvement des peintures.

Les constructions nouvelles sont d'ailleurs édifiées, comme les plus anciennes, avec grand soin, sur des fondations taillées dans le roc, pour les garantir contre l'écoulement des eaux. Il est remarquable surtout que ces agrandissements considérables coïncident comme époque avec les constructions de Varlaam et pareillement avec celles de Dousko. Ces dates, comprises entre les années 1542 à 1558, correspondent toutes au règne de Soliman le Magnifique ; elles attestent par des faits la politique plus libérale de ce sultan envers ses sujets grecs et l'espèce de renaissance qui en résulta pour l'architecture religieuse et monastique.

Au même higoumène est due la construction de la *trapèza* [1], le réfectoire du monastére, bâtiment formé par une série de coupoles, que supportent des piliers massifs. Au-dessus de l'entrée, on lit sur une grande brique la date de 7065 (= 1557 ap. J. C.).

Une sorte de niche, en dehors de l'église, contient aussi un fragment d'inscription peinte sur enduit, détaché sans doute à la suite de quelque restauration des anciennes peintures et soigneusement encastré après coup dans cette maçonnerie. On comprend que les moines l'aient conservé, car c'est une inscription funéraire d'Athanase, le premier fondateur du Météore. Par malheur, les deux dernières lettres numérales de la date sont effacées et empêchent de la déterminer. Voici ce que j'ai pu lire. « Le serviteur de Dieu Athanasios... (ici « un mot incomplet)... Père supérieur et fondateur de ce mo- « nastère, s'est endormi dans le Seigneur, en l'année 70... « cinquième de l'indiction. » Cela confirme, de toute manière,

1. Littéralement table.

l'assertion du *Discours historique* sur le titre de « Père » donné aux premiers fondateurs. On y a seulement ajouté ici l'épithète de *katholikos* indiquant que l'autorité de ces Pères était générale, ce qui m'a permis de traduire par « Père supérieur ».

Les constructions du Météore sont loin d'occuper toute la superficie du Large-Rocher ; elles n'en couvrent que l'angle sud-est. On ne se trouve pas encerclé par les bâtiments, comme à Varlaam; la plus grande partie de la plate-forme a été laissée à son état naturel, et l'on y circule librement.

Enfin on m'avertit que je puis me rendre à la bibliothèque ; Pappa-Kallinikos s'y trouve auprès du *pneumatikos*, pour tenir en éveil son activité. Il ne lui laisse aucun répit qu'il n'ait ouvert successivement devant moi tous les volumes placés sur les rayons. Le monastère possède des trésors comme manuscrits, mais ce sont presque sans exception des manuscrits religieux, dont plusieurs ornés de miniatures. Je remarque un recueil contenant divers traités pieux ou moraux de l'empereur Léon le Philosophe; le texte est écrit en lettres d'or, sur parchemin, dans un format se rapprochant de notre petit in-8. Il ne faut pas oublier de précieux imprimés, parmi lesquels un très bel évangile grec de Robert Estienne. Comme il se fait tard, je remets au lendemain de soulever la question des Chrysobulles. Je me contente de faire porter dans ma chambre un manuscrit contenant la *Vie de saint Athanase* en grec vulgaire, dans laquelle j'entrevois un utile complément d'informations sur l'histoire même du Météore.

Je commence par prendre d'importants extraits de cette biographie. Athanase avait fait son noviciat au Mont-Athos, sous le patronage du vieux moine Grégorios, d'après un système d'apprentissage qui prévaut en Orient pour beaucoup de carrières, religieuses ou civiles, pour la vocation monastique comme pour la médecine par exemple. Une attaque de corsaires les ayant contraints tous les deux à quitter la Sainte Montagne, ils entendirent parler en chemin des Roches-Météores, de leur merveilleuse situation et des miracles d'ascétisme qu'y accomplissaient les premiers ermites. Ils s'y rendirent aussitôt, et pendant plusieurs années, choisirent pour leur résidence l'une des moins praticables de ces roches, un

étroit rocher terminé en pointe, d'une médiocre hauteur, mais escarpé et isolé de toutes parts et pour ces raisons nommé *Stylos* (la colonne). C'est là que l'on vit Athanase, dans une anfractuosité creusée en caverne, s'occuper de tissage et de vannerie.

Cependant son patron, son *ghérôn*[1], finit par ne plus pouvoir supporter une vie aussi rude. Athanase dut le reconduire jusqu'à Thessalonique, confiant momentanément le Stylos à un autre père, celui-là d'une telle humilité qu'il voulait, s'il venait à mourir, être laissé en pâture aux oiseaux et aux bêtes sauvages. C'est ce qui arriva : Athanase, lorsqu'il revint, ne fut averti d'avoir à chercher et à ensevelir la dépouille mortelle que par un corbeau, apportant sous ses yeux un des doigts du mort.

C'est alors qu'Athanase décide de s'établir sur le Large-Rocher, où son ermitage prend de plus en plus la forme d'un petit monastère. Il y admet d'autres moines, au nombre de quatorze, qu'il emploie à cultiver quelques terres et quelques vignes au pied des escarpements, Il fait installer l'échelle, et il obtient « d'un puissant personnage appartenant à la race des Triballes », les fonds nécessaires pour la construction d'une église. Or, les Triballes ce sont les Serbes, suivant l'usage des écrivains byzantins, qui se plaisent à déguiser les noms nouveaux des envahisseurs sous ceux des anciennes populations soumises à l'Empire.

Athanase ne nous est pas représenté par sa biographie comme entretenant de très bons rapports avec *Préaloubos*, le César établi à Trikkala par le premier envahisseur serbe, le roi Étienne Doushan. On doit croire cependant que les relations s'améliorèrent de tous points après que le frère de Doushan, le roi serbe Siméon Ourosh (appelé Ourésis par les Grecs), marié à une princesse grecque et désireux de se rendre populaire dans le pays, fut venu s'installer lui-même à Trikkala, en se parant des titres impériaux. Je serais très porté à reconnaître en lui le « haut personnage » serbe qui fournit des fonds pour la première église du Large-Rocher. Cela expliquerait d'autant mieux comment le propre fils de Siméon qui n'est autre que le roi-moine Joasaph, entra lui-même au

1. Littéralement *son vieux*.

Météore. Il n'aurait fait que continuer l'œuvre paternelle, quand « il développa en largeur et en hauteur la construction primitive, déjà fort belle ». D'après la même notice, le successeur immédiat d'Athanase fut le moine Makarios, Joasaph étant alors absent et se trouvant à Thessalonique.

Pendant que je termine ma copie, arrivent deux moines de Varlaam. Ils viennent conférer avec l'higoumène, qui s'est fait l'arbitre des différends entre Varlaam et Saint-Étienne. Leur visite me cause cependant quelque appréhension ; ne vont-ils pas raconter des histoires au brave père sur mes copies, et jeter la défiance dans son esprit ? En effet, lorsque je me dirige vers la cave obscure qui sert de bibliothèque, Pappa-Kallinikos, au lieu de nous accompagner, se contente de dire quelques mots à l'oreille du *pneumatikos*. Celui-ci, quand nous nous trouvons tous les deux seuls au milieu des manuscrits, a la naïveté de me montrer la caisse aux chrysobulles, mais il en a perdu la clef. La ruse n'est pas forte, elle se complique du fait que l'higoumène, demandé par moi, prend prétexte du repas servi pour ne pas venir.

C'est encore à table que l'incident se dénouera. Je demande avec insistance que cette clef se retrouve. D'ailleurs, il est facile d'envoyer un exprès à Kalabaka et de ramener un serrurier : Liman-agha se chargera bien volontiers de la commission. De toute nécessité, je dois voir les bulles ; c'est le désir formel de l'Empereur des Français, dans l'intérêt même du monastère.

Enfin, un peu plus tard, la clef est retrouvée : Pappa-Kallinikos renonce franchement à sa comédie et me conduit ouvrir moi-même le trésor. La caisse est pleine de documents de toutes les couleurs, sans compter les lettres patriarcales, les firmans turcs, etc... Je suis au comble de mes vœux; mais il me faut promettre au père ma protection auprès de l'Empereur. La première fois que je serai reçu par Sa Majesté, je lui parlerai de Pappa-Kallinikos et de son couvent.

Mon travail de copie, commencé dès la veille, continue à marcher bon train. Pappa-Kallinikos y assiste le plus souvent qu'il peut. J'ai à peine ouvert un document qu'il m'en demande le contenu, pour s'étonner bientôt que je n'aie pas encore fini de prendre mes notes.

Parmi les nombreux manuscrits placés sous mes yeux, cinq pièces seulement appartiennent en réalité aux archives du Météore.

Il y a d'abord trois ordonnances (*prostagmata*), confirmant l'organisation primitive du groupe d'ermitages que nous avons appelé la thébaïde de Stagi. Toutes les trois sont adressées à ce Nilos, que nous connaissons déjà, par une inscription, pour avoir inauguré, vers 1367, le titre de *Premier* de cette thébaïde « lorsque régnait à Tukkala le roi serbe Siméon Ourésis ». Le synchronisme est d'autant plus utile à noter que pas un seul des trois actes n'est daté ni signé ; on y trouve uniquement la mention insuffisante de l'indiction, tracée en manière de signature avec le cinabre au vermillon impérial. Dans ces conditions, je les attribuerais, l'un au roi Siméon Ourosh, nommé Ourésis par les Grecs, les deux autres à son fils, le roi-moine Joasaph.

La pièce capitale pour le couvent du Météore est une lettre écrite en 1386, par la fille de Siméon, « la reine Marie L'Ange Ducas Paléologue », à « son frère et très doux seigneur dont le nom, sous l'habit divin et angélique, est Joasaph moine ». Elle lui donne d'abord le reçu d'un important dépôt qu'elle avait mis en garde sur le rocher du Météore. La lettre se termine par un acte de donation concernant certaines parties de ce dépôt, léguées par elle à Joasaph et assurées contre toute revendication qui pourrait inquiéter les moines. Signature en vermillon.

Citons enfin un règlement (*orismos*) de l'an 1388, émanant du César Alexis L'Ange, à propos de quelques dépendances du « monastère ». L'acte est adressé au *Père spirituel*, qui se nomme alors Makarios. Signature à la couleur bleue.

Les autres manuscrits que j'ai entre les mains ne sont pas ici dans leur dépôt d'origine ; mais proviennent des anciens couvents de *Leukosada* et de *Zavlantia*, situés dans la plaine. Je suppose qu'ils auront été transportés au Météore lors de la conquête turque. Il y a parmi eux, à côté de plusieurs documents en langue serbe, trois importants chrysobulles grecs des envahisseurs serbes de la Thessalie, l'un d'Étienne Doushan, les deux autres de son frère Siméon Ourésis. Les signatures et les titres impériaux sont tracés au vermillon. C'est encore

devant moi une longue journée de copie à joindre aux précédentes.

Pour me détendre un peu, ma seule ressource de temps à autre a été d'aller faire le tour de l'étroit pâtis alpestre qui couronne le Large-Rocher. J'ai plaisir à fouler l'herbe drue qu'émaillent, parmi d'autres fleurs, les grandes corolles jaunes d'une sorte de millepertuis. De ce plateau la vue domine sur les gorges du Haut-Pénée : le lit blanc du fleuve s'avance entre des bois sauvages et vient passer derrière la roche d'Haghia; de l'autre côté, s'étend la plaine de Thessalie, estompée de chaudes vapeurs. Même la nuit, je remonte volontiers jusqu'à un pauvre arbre chétif que les moines ont planté sur le point culminant et j'y reste un temps assez long, retenu par le charme du silence et de l'isolement dans un pareil lieu. J'entre malgré moi dans le sentiment des anciens stylites; je goûte un moment le grand calme de la vie contemplative planant au-dessus des agitations de la vie commune.

Aux heures des repas, la conversation de Pappa-Kallinikos m'apporte une distraction d'un tout autre genre. Ses idées sont faites sur toutes choses : il a de la lecture, mais une lecture d'almanachs, ce qui, à tout prendre, est presque de la science pour un moine grec. Il m'amuse par ses brusqueries et par les histoires invraisemblables auxquelles il croit fermement; par exemple le voyage du Pape, visitant, avec un Empereur de Constantinople, les églises et les couvents grecs et faisant dire de force une messe latine au Mont-Athos. Les chrétiens de la Thessalie et de l'Empire n'attendent, paraît-il, leur délivrance que des Français; c'est une prophétie de saint Kosmas, qui vivait au siècle dernier et qui a dit : « Quand vous verrez les Français débarquer à Valona, prenez du sel et du pain et retirez-vous dans les montagnes ! » Interprétez que ce sera l'origine d'une lutte terrible contre les Turcs et que les habitants paisibles feront bien de se tenir à l'écart.

Liman-agha, qui trouve le temps long à l'écurie, vient aussi presque tous les jours au pied du couvent faire sonner sur le roc les sabots de nos montures, pour me rappeler qu'il y a un autre monde deux cents mètres plus bas et que j'ai un voyage à terminer, au bout duquel est la patrie.

Ce matin de bonne heure, je quitte décidément le couvent du Météore, dont le souvenir me restera cher à cause de la franche et simple hospitalité que j'ai trouvée pendant plusieurs jours sur cette cime de rocher si bien séparée du monde. Je vais être obligé de dire adieu à la Thessalie et d'abandonner ma bonne allure de voyage, nomade et flâneuse. Beaucoup d'autres points encore auraient mérité d'être visités ; mais j'ai compté les jours et compté mes écus ; il faut songer au retour. Le souci des affaires sérieuses et de la réalité commence à me tirer par la manche et me rappelle vers Paris. Liman-agha m'attend au pied du rocher, avec ses chevaux bâtés et sellés pour la route, et regarde à tout instant en l'air si son effendi ne va pas enfin lui descendre des nues.

Mon aumône d'adieu est moins lourde que je ne l'aurais voulu. Pappa-Kallinikos, tout en me faisant faire un dernier tour le long des couloirs, me recommande de ne pas l'oublier auprès de l'Empereur des Français. Ce que je lui ai donné de plus solide c'est, avec une livre turque destinée à son couvent, une bonne paire de ciseaux qu'il enviait et quelques paquets de quinine pour son usage personnel. Enfin me voici dans le filet et bientôt suspendu au milieu des airs, puis assis sur le sol, entre Liman-agha et mon coursier, le fringant Douro.

LÉON HEUZEY

UNE MÈRE

I

— Hé! Louis, la soupe est prête... Viens-tu manger?

La femme prêta l'oreille un long moment, mais rien ne lui répondit que le caquetage bavard des poules.

Alors elle se détacha du cadre de la porte, traversa la cour, gagna le chemin. Elle était grande et maigre, avec un beau visage sévère.

Trois hommes la croisèrent et leurs bras lourds esquissèrent un salut,

— Bonsoir, madame Bernier.

— Bonsoir, bonsoir, — fit-elle. — Avez-vous point vu Louis?

— Oui, oui, il était avec nous dans le pré. Il s'en vient par derrière.

— C'est bien, je m'en vais l'attendre. Allez toujours manger. Il y a un moment que la soupe est prête.

Elle s'assit au bord du chemin sur le talus.

Devant elle, l'immense plaine déroulait à perte de vue, comme un tapis magnifique, ses blés mouvants, ses prés verdoyants et la grise chevelure de ses avoines. Par endroits la terre, rousse et grasse, s'offrait dans sa splendide nudité.

A droite, le soleil descendait derrière un rideau de tremblants peupliers. Le ciel couleur d'or pâle était semé de

petits nuages roses immobiles et légers, qui semblaient les pétales soyeux de quelque fleur immense effeuillée par le jour. Et la terre était toute parée d'une grâce mélancolique et tendre.

La femme laissait errer ses yeux sur les lignes familières de l'horizon. Soudain elle se dressa. Un pas inégal et traînant faisait gémir les cailloux du chemin.

— Enfin te v'la, mon garçon, — cria-t-elle. — Sais-tu qu'il se fait tard?

Son froid visage s'était transformé soudain. Le regard s'amollissait, se fondait en une étrange douceur pour se poser sur l'affreux petit être qui arrivait en clopinant.

Il avait la taille d'un enfant, un pauvre corps tout déjeté de longs bras d'infirme et, sur d'étroites épaules, une tête énorme, blême et fripée comme celle d'un vieux.

— Te v'là tout trempé de chaud, mon pauvre gars... Tu t'es trop fatigué bien sûr. Donne-moi le bras, tiens. Ça te reposera pour marcher.

— J'ai faim, — dit-il.

La voix était rauque et sans timbre.

— Je pense bien, c'est qu'il est tard. Vois, il fait déjà nuit. Il y a un joli moment que la soupe est prête. Mais j'en ai mis de côté pour toi dans une petite casserole près du feu. Ça fait qu'elle sera bien chaude quand même.

Elle le traînait à son bras, le soutenait, le portait presque. Ils arrivèrent ainsi devant la maison. Près de la porte, un vieux sommeillait dans un fauteuil. Dans la grande salle, les hommes avaient fini de souper. Ils restaient assis devant leurs assiettes vides, le dos courbé, les bras repliés sur la table, dans cette attitude lourde et lasse que prennent les gens de la campagne lorsqu'ils s'arrêtent enfin.

— Bonsoir, Louis, — firent-ils en se levant pour sortir.

— Bonsoir, — dit-il.

Il s'assit au bout de la table et se mit à manger. Il mangeait vite et salement, à la façon des bêtes, avec un bruit de lèvres goulues.

La femme, penchée vers lui, essuyait du coin de son tablier les traînées de graisse dont il se barbouillait le visage.

— Pas si vite, Louis, — disait-elle doucement. — Tu n'es

pas pressé, mon petit gars. Prends ton temps... En veux-tu encore? Y en a d'autres, tu sais...

Mais, repu enfin, il repoussa son assiette, but un grand verre de vin et s'assit dans un coin sur une chaise basse où il s'endormit.

La femme alors s'approcha de lui, et accroupie par terre, se mit à délacer les grosses chaussures terreuses. Puis elle le déshabilla avec des gestes patients et doux, sans qu'il parût sortir de sa torpeur. Lorsqu'il fut presque dévêtu, elle le prit tout doucement dans ses bras robustes et l'emporta dans la chambre à côté, avec d'infinies précautions pour qu'il ne s'éveillât pas.

Elle s'en vint alors devant la maison, et s'assit à côté du vieux pour goûter la fraîcheur du soir.

La nuit doucement tombait du ciel comme un souple voile gris. Un peu de jour rose traînait encore à l'horizon, mais déjà la terre s'endormait, paisible et recueillie, sous la caresse du ciel.

Un long temps, le vieux et la femme restèrent silencieux. Puis elle parla :

— Père, — dit-elle, — le voilà qui court sur ses vingt-trois ans, il faut songer à le marier.

— Le marier? — fit le vieux de sa voix branlante. — Que vas-tu chercher là? Il ne se plaint pas, on n'est pas malheureux. Reste donc en paix. Les soucis s'en viennent bien tout seuls sans qu'on leur coure après...

— Je ne dis pas non, — reprit-elle, — mais c'est égal, je veux le marier.

— Le marier, c'est bon à dire. Mais l'as-tu bien regardé, ton garçon? Pour se marier faut être deux, et quelle fille voudrait de lui?

— Alors, vous aussi, — cria-t-elle, — vous aussi vous êtes contre lui. Vous allez peut-être dire aussi que c'est un infirme, un monstre... et demain vous l'appellerez « le Tordu », comme les autres.

— Que non, que non, — bredouillait le vieux tout apeuré.

Mais elle poursuivait, la voix brève et dure :

— Oui, oui, je sais, vous êtes tous contre lui. Si jamais je venais à lui manquer, vous le laisseriez bien crever comme

une bête dans un coin. Heureusement que je suis solide, et tant que je serai là personne y touchera, personne lui fera tort d'un sou, et celui que j'entendrais dire que mon garçon est pas comme les autres, celui-là, je l'en ferais repentir. Il est comme les autres, comme les autres, — répétait-elle d'une voix obstinée. — C'est sûr qu'il n'est pas fort, mais pour sa taille, il fait bien son travail quand même. Et s'il ne cause pas beaucoup, c'est que ça ne lui plaît pas. Il comprend tout, aussi bien que n'importe qui.

A bout de souffle, elle s'arrêta :

— Je dis pas non, je dis pas non, — répétait le vieux en hochant la tête.

— S'il ne se marie pas, — reprit-elle, — on dira que la plus pauvre et la plus laide en ont point voulu, et on continuera à rire de lui. Mais moi, je lui trouverai une belle fille vigoureuse qui lui donnera de beaux enfants. Quand il sera là avec sa femme et ses petits dans une des plus belles fermes du pays, qui c'est qui viendra dire qu'il n'est pas comme les autres?... Et puis surtout, — poursuivit-elle plus doucement, — je me dis que si une fille lui plaisait, ça le réveillerait peut-être, il viendrait peut-être à l'aimer... Ah bonnes gens ! Qu'est-ce que je donnerais pas pour lui voir une figure contente!

— Tu as une idée? — demanda le vieux.

— Oui, j'ai mon idée, Je pense à celle des Leroy. Elle est belle et solide, et elle n'a pas le sou. D'ailleurs, — fit-elle avec un petit rire bref, — je peux choisir. Y en a pas beaucoup qui feraient les dégoûtées. La vie est dure pour les pauvres gens et l'argent est plus fort que tout.

Puis soudain, âprement :

— Je pense pas que vous y trouviez à redire... Vous m'avez bien vendue, moi, dans le temps, pour ça... Je veux au moins que mon garçon en profite.

Et le vieux ne répondit pas.

II

L'histoire était courte, lamentable et banale.

Elle avait à peine dix-huit ans lorsqu'elle fut donnée en

mariage au plus riche fermier du pays qui était vieux et malade. Il mourait deux ans après, quelques semaines avant la naissance de l'enfant.

Quand on lui porta sur son lit l'affreux petit être auquel elle venait de donner le jour, elle ne pleura pas, elle n'eut pas une plainte. Seulement, elle l'arracha presque des mains qui le lui présentaient et le serra contre elle, sauvagement.

A force de soins constants, d'efforts patients jamais lassés, et par un don d'elle-même sans cesse renouvelé, elle lui donna la vie une seconde fois. Il fut tout de suite sa raison de vivre, le seul but de son existence. Elle l'aima d'un amour unique, sauvage et brutal comme celui d'une bête. Et parce qu'il était faible et laid, elle se prit à haïr les autres enfants qui étaient beaux et robustes. Et parce qu'il était difforme, elle détesta l'humanité tout entière qui pouvait rire de lui.

Elle suivait avec une émotion angoissée le développement du malheureux petit être. Il grandit un peu, prit quelques forces. Vers douze ans, il commença à s'occuper de menus travaux. Et ce fut une joie pour la mère. Elle disait qu'il était maladif, mais ne voulait pas convenir de sa difformité.

D'aucuns le croyaient simple d'esprit, mais ceux qui travaillaient à la ferme affimaient qu'il ne l'était pas et qu'il comprenait tout comme un autre. Cependant il parlait à peine et nul n'eût pu dire sous quelle forme l'intelligence vivait dans cette énorme tête. La mère elle-même ne savait pas. Ce qui la désespérait par-dessus tout, c'est qu'il paraissait ne rien sentir. Il mangeait, dormait, travaillait ou se reposait, mais jamais ses immobiles petits yeux gris ne reflétaient ni plaisir ni peine.

« Seigneur, gémissait parfois la pauvre femme, je donnerais dix ans de ma vie pour l'entendre rire ou pleurer. »

On les voyait au village le dimanche seulement lorsqu'ils venaient à l'église. Elle passait entre les groupes, droite et fière dans sa robe noire, les yeux durs, la bouche serrée, tout son beau visage figé dans une sombre immobilité. Et son fils clopinait à ses côtés, roulant sur ses épaules déjetées sa grosse tête de vieux.

On l'avait surnommé « le Tordu », mais on se le disait tout bas parce qu'on avait peur de la femme.

C'est ainsi qu'elle devint méfiante, âpre et dure et que ce trop violent amour lui dessécha le cœur comme un vent brûlant.

III

Le jour était splendide.

Sous le ciel immobile, d'un bleu presque sombre, la terre grésillait, craquait de chaleur.

La mère et le fils s'en allaient côte à côte dans la campagne bourdonnante, parmi les odeurs violentes et les crissements d'insectes.

Le chemin ondulait entre d'immenses champs de blé que le soleil trempait d'or.

— Vois, — dit la femme, — comme les épis sont lourds. On coupera ça la semaine prochaine. S'il ne tombe pas d'eau d'ici là, la récolte sera belle.

Et tous deux regardaient le flot mouvant, pénétré de lumière, dans lequel une impalpable brise faisait courir des frissons d'ombre. Bientôt le chemin quitta les blés, les mena vers un bois de pins.

— Asseyons-nous là, — dit la mère, — nous nous reposerons. Comme tu as chaud, mon garçon. Te v'là tout en sueur...

Et elle lui essuyait le visage avec un grand mouchoir frais qu'elle avait tiré de sa poche.

Des flammes d'or palpitaient dans les maigres chevelures des pins, des coulées de lumière enveloppaient les troncs roses.

Louis le Tordu suivait de ses yeux sans pensée la danse folle et légère des taches de soleil sur le tapis roux des aiguilles.

Soudain, au détour du chemin, une fille apparut.

Elle était robuste, grasse et fraîche. Autour de son joli visage rond, ses cheveux blonds se tordaient en mèches capricieuses, en anneaux légers, et sa peau lisse semblait poudrée d'or par le hâle.

Elle avait l'éclat humide et charmant d'une fleur au premier matin. Dans la splendeur accablante de l'été, elle

était toute la grâce du printemps, non pas le printemps affadi des poètes, mais le vrai printemps de la terre, frais et dru.

Comme elle passait devant eux sans les voir, la mère la héla :

— Hé, Marie ! Te v'là bien fière aujourd'hui. Tu veux donc reconnaître personne...

La fille eut un petit sursaut de surprise et s'arrêta.

— C'est sûr que je vous avais point vue, madame Bernier.

Il y avait dans sa voix une nuance de respect.

— Alors, comme ça, vous êtes venus faire un petit tour.

— Eh oui, donc. On prend la fraîche ici un moment. Et toi, où t'en vas-tu courir?

— Dame, je m'en vais retrouver les autres. Faut bien rire un peu le dimanche. On a assez de mal toute la semaine durant.

— Tu travailles toujours chez les Rey?

— Eh bien sûr, — fit-elle avec une moue boudeuse. — C'est pas drôle, tenez, d'être toujours chez les autres. On peine toute la sainte journée et on gagne seulement pas de quoi s'acheter un corsage neuf pour les dimanches.

— C'est-il que tu serais coquette, Marie?

— Et pourquoi que je le serais pas? — fit-elle en riant, — c'est pas parce qu'on a pas de sous que ça vous empêche d'aimer la toilette. Tout le contraire, ça vous fait bien plus envie...

— Allons, allons, viendra peut-être un jour où tu pourras t'acheter ce qui te plaira... Dis-moi, Marie, tes parents sont-ils là? j'aurais un mot à leur dire. Je m'en vais en profiter tant que je suis par ici.

— Oui, pour sûr, ils sont à la maison. Alors je vous quitte. Bonsoir, madame Bernier; bonsoir, Louis...

Et elle s'en alla de son pas alerte.

Louis le Tordu ne l'avait pas quittée des yeux pendant tout le temps qu'elle était restée là, et maintenant il penchait la tête pour mieux suivre la jeune silhouette jusqu'au détour du chemin.

— Louis, — dit alors la mère, — il est temps de te marier, et c'est la femme que j'ai choisie pour toi. Je t'ai conduit là parce que je savais qu'elle passerait. Te plaît-elle?

— Oui, — fit-il, — elle me plaît. C'est celle-là que je veux.

— Tu l'auras, — dit-elle simplement.

Au bout d'un moment elle se leva, brossa d'un geste soigneux les petites aiguilles sèches qui restaient accrochées à sa jupe de laine noire.

— Reste ici à m'attendre, — fit-elle. — J'ai une course à faire tout près. Je serai vite de retour.

Elle se remit à marcher, sortit des pins et prit à travers champs pour aller plus vite. Elle contourna un petit bois de bouleaux aux troncs luisants, aux chevelures légères. Alors la maison lui apparut, toute basse, accroupie sous son toit de tuiles.

Devant la porte, un homme était assis. Au bruit des pas, il dressa son visage osseux barré d'un long nez.

— Tiens, madame Bernier, c'est pas souvent qu'on vous voit par chez nous...

Il la dévisageait de ses tout petits yeux froids et perçants.

— Rentrez donc, ma femme est là.

Il se leva. Il était petit et sec comme un morceau de bois à brûler.

— Louise ! — cria-t-il.

Mais, attirée par le bruit des voix, elle était déjà sur le seuil, encadrant dans la porte étroite sa grande et robuste silhouette.

C'était une femme un peu lourde, mais fraîche encore, et son large visage était plaisant à voir entre les bandeaux à peine décolorés de ses cheveux blonds.

— C'est vrai, — dit-elle, — c'est rare de vous voir par ici, madame Bernier. Mais c'est un plaisir aussi. Entrez donc.

La salle était petite et pauvrement meublée. Ils avancèrent une chaise à la visiteuse et s'assirent tous deux sur le banc.

Puis il y eut un silence.

L'homme et la femme attendaient, respectueux, mais brûlants de curiosité. Ils savaient qu'il y avait un motif à cette visite et que la fière madame Bernier n'avait pas coutume de rendre visite au pauvre monde pour le plaisir.

Mais elle, soudain vaguement émue, cherchait ses mots.

— Voilà ce qui m'amène, — fit-elle enfin. — Je veux

marier mon fils. J'ai pensé à votre fille. Elle est pauvre, et si belle qu'elle soit, elle risque fort de rester pauvre toute sa vie. Mon fils est un peu maladif, mais il est travailleur et pas plus sot qu'un autre. Vous savez ce que vaut la ferme et ce qu'il y a comme terre. C'est peut-être le plus riche parti de la commune.

Elle se tut. Il y eut un petit silence que coupa la femme Leroy :

— Excusez, madame Bernier, c'est pas pour vous déplaire ce que j'en dis, mais ce mariage nous convient point. On est pauvres, mais on a sa fierté quand même et on voudrait pas donner notre fille pour de l'argent. Elle est belle et ne craint pas le travail. Elle trouvera bien un amoureux qui la prendra pour ce qu'elle est. Voyez-vous, madame Bernier, quand on est jeune et solide et qu'on s'aime bien, la pauvreté fait point peur. Pour votre garçon...

Mais la mère l'interrompit, la voix brève :

— C'est bien, — dit-elle en se levant, — n'en parlons plus.

— Vous sauvez pas comme ça, madame Bernier, cria l'homme en sautant du banc. — Et toi, — fit-il se tournant vers sa femme, — qui c'est qui t'a permis de causer comme ça? C'est-il moi ou toi qu'est le chef ici? C'est affaire entre madame Bernier et moi.

— Jean, — dit-elle, d'une voix basse et plaintive, — tu ne feras pas ça...

— Te tairas-tu? — cria-t-il.

Elle se leva et sortit.

— Maintenant que nous voilà tranquilles, on va pouvoir causer, madame Bernier. Alors comme ça, la fille vous plairait pour bru...

Elle le savait âpre et rusé. Tout de suite elle l'arrêta.

— Y a pas à causer. Je vous ai dit tout ce qu'y avait à dire. Ça vous plaît pas : j'en trouverai d'autres.

Il s'alarma.

— Vous fâchez pas, madame Bernier, j'ai pas dit ça. Seulement, je peux pas vous donner la réponse là tout de suite. Faut bien que j'en cause à la petite.

— J'entends bien, — fit-elle. — Parlez-lui ce soir. Vous viendrez demain après souper me dire la réponse.

L'homme acquiesça avec une feinte humilité.

Mais tandis qu'elle s'éloignait, toute droite dans sa robe sombre, les petits yeux gris la suivaient, aiguisés de ruse mauvaise.

IV

Le lendemain soir, comme la mère achevait de ranger la vaisselle du souper, Leroy arriva.

— Bonsoir, — dit-il sur le seuil.

— Bonsoir, — fit-elle sans interrompre son travail.

— Bonsoir, — répéta le vieux.

L'homme entra, posa son bâton dans le coin de la porte.

La femme continuait à ranger ses assiettes.

— Asseyez-vous, — dit-elle enfin.

Lorsqu'elle eut terminé, elle s'installa sur une chaise basse, et tirant de sa poche une longue chaussette noire, elle se mit à tricoter.

Leroy s'agitait sur le banc et regardait le vieux.

— Vous pouvez parler, — dit-elle. — C'est mon père. Il est au courant de l'affaire qui vous amène.

— C'est bon, — fit-il. — Alors, madame Bernier, je suis venu comme on avait convenu, mais je sais pas trop que vous dire. C'est pas non, mais c'est pas oui tout de même. J'ai causé à la petite. Elle dit pas non, mais elle met ses conditions... J'ai bien essayé de lui faire entendre raison, mais cette jeunesse en fait qu'à sa tête. De mon temps, si mon père m'avait dit...

Mais la mère l'arrêta d'un mouvement impatienté.

— C'est bon, c'est bon, madame Bernier, on y vient. C'est aussi que je sais pas trop comment vous dire ça... Ces filles de maintenant, ça vous a des idées...

Et sur un nouveau geste de la femme :

— Enfin quoi! son idée, c'est qu'elle voudrait être maîtresse dans la maison. Elle dit comme ça que ça lui sert à rien d'épouser un garçon riche s'il faut qu'elle garde la place d'une servante. Elle veut commander le monde, tenir la bourse. Enfin, madame Bernier, j'ai honte de vous raconter toutes ces sottises...

La figure exprimait une humilité désolée, tandis que, sous ses paupières demi-closes, ses petits yeux aigus fouillaient le visage de la femme.

Elle avait laissé tomber son tricot sur ses genoux et demeurait immobile, les yeux un peu fixes.

Enfin elle se leva.

— C'est bien, — fit-elle seulement, — il en sera comme elle le veut.

Et voyant qu'il allait parler :

— Ça suffit... vous pouvez partir maintenant.

« Elle y tient », pensait l'homme en tirant la porte derrière lui.

Et sa longue bouche tremblait d'un rire silencieux.

V

C'est ainsi qu'on fiança Louis le Tordu avec Marie Leroy, la plus jolie fille du pays.

Le premier dimanche qui suivit, elle s'en vint à la ferme avec ses parents. On leur fit visiter la maison tout entière, les longues étables, et la basse-cour, et la haute grange lemplie jusqu'au plafond de foin gris, odorant et sec.

Puis on les promena dans le clos, sous les pommiers trapus aux branches ployantes de fruits, dans les longs herbages frais où paissaient de grosses vaches rousses.

Louis le Tordu clopinait par derrière. La mère marchait devant et faisait les honneurs de sa terre.

— Ce pré-ci, — disait-elle, — est le plus beau du pays. Voyez comme l'herbe est drue. Les bêtes y sont depuis plus d'un mois.

Et comme on traversait un bois :

— On a coupé ici voilà dix ans, — fit-elle. — On pourra recommencer bientôt. Ils sont beaux déjà.

Elle montrait les jeunes hêtres aux troncs droits et nus qui jaillissaient vers le ciel avec la grâce flexible de longs adolescents.

A la lisière du bois, elle s'arrêta. Et désignant d'un geste fier tout un morceau de plaine qui ondulait devant eux :

— Voyez, — dit-elle, — tout est à nous jusqu'aux peupliers que vous apercevez là-bas. Voilà le blé coupé. On commencera à rentrer demain.

Ils restaient tous là immobiles, silencieux. Ils regardaient la terre hérissée de chaume et les tas de gerbes blondes accroupis de place en place.

Leroy cherchait à dissimuler la flamme d'âpre joie qui brillait dans ses petits yeux. Mais la fille ne dissimulait rien et laissait éclater sur son joli visage toute la satisfaction puérile et vaniteuse qui lui gonflait le cœur.

La mère Leroy était conquise, elle aussi. En vraie paysanne qu'elle était, elle n'avait pas résisté longtemps à l'étalage de tant de richesses. Elle en restait tout éblouie et, malgré la droiture de son cœur, elle sentait tous ses scrupules s'en aller en vagues fumées.

« Sûr qu'avec tout ça, se disait-elle, la petite sera forcée d'être heureuse. »

Ils revinrent ainsi chaque dimanche.

Quelquefois, en semaine, Marie arrivait seule le soir après souper, quand elle était bien sûre de ne rencontrer personne. Car elle ne voulait pas qu'on le sût au village avant le mariage. Elle se disait qu'une fois mariée, devenue riche tout à coup, personne n'oserait rire.

La mère ne paraissait pas garder rancune à la jeune fille du sacrifice qu'on lui avait imposé. Elle l'accueillait avec un évident plaisir, et sa voix un peu rude se nuançait de douceur pour lui parler. Elle lui enseignait toutes les choses de la maison et lui apprenait ce qu'elle aurait à faire.

— Il faudra commander, — lui disait-elle, — puisque tu l'as voulu. Sauras-tu? Tu es si jeune.

— Oui, bien sûr, je saurai, — disait la fille, les yeux brillants.

Louis le Tordu ne parlait guère plus que de coutume. Il la regardait, mais si elle s'adressait à lui il répondait à peine et si elle tardait à venir il ne paraissait pas s'en inquiéter.

La pauvre mère passait par des alternatives d'espoir et de découragement.

Un dimanche, alors qu'elles étaient toutes deux assises

dans la salle, il sortit un moment et rentra avec un gros bouquet des dernières roses de l'été, serré dans ses doigts noueux.

— Prends-les, — dit-il seulement en les tendant à la jeune fille.

— Merci, Louis, te voilà bien galant, — fit-elle en riant.

Et la mère, qui ne savait plus rire, se prit à sourire, d'un sourire de timide espérance.

Ce soir-là, quand ils furent seuls dans la grande salle, elle l'attira à elle, le regarda longuement.

— Alors, mon petit gars, — fit-elle, et sa voix était d'une étrange douceur, — alors elle te plaît, tu l'aimes, tu es content?

— Oui, — dit-il, — je suis content.

Mais il y avait dans sa voix tant de morne indifférence, tant de stupide inertie, que la pauvre femme sentit son cœur se serrer.

D'un geste très doux elle le repoussa.

— Va, mon petit, va...

Docile, il s'en alla s'asseoir auprès du vieux qui sommeillait devant la porte.

Elle resta seule, immobile, sentant tous ses pauvres espoirs se disperser comme des feuilles sèches dans le vent.

« Le père avait raison, pensait-elle, à quoi bon tant de mal !... »

Longtemps elle demeura ainsi, écrasée sur sa chaise, dans l'ombre traînante et le pesant silence.

VI

Quoique le soleil fût couché et la nuit presque venue, une chaleur accablante écrasait la terre.

Ils étaient sortis tous les trois, le vieux, la mère et le fils, pour respirer un peu mieux et ils se tenaient assis côte à côte, immobiles et silencieux, dans l'ombre étouffante.

— C'est de l'orage, — dit enfin la femme, — ça va peut-être nous ramener le beau temps pour samedi.

— Ça serait à souhaiter, — fit le vieux. — Une noce

avec la pluie, c'est guère plaisant. Le jour que je me suis marié, moi...

Un grondement l'interrompit, secoua brutalement le lourd silence.

— Voilà l'orage sur nous, — dit la mère.

Elle achevait à peine qu'une goutte s'écrasa sur sa main.

— Rentrons vite, — fit-elle. — Passe premier, Louis. Je vais ranger les chaises.

La pluie tombait déjà, tiède et drue, rebondissant sur la terre sèche.

Comme la femme tirait la porte derrière elle, une voix lointaine encore perça le bruit de l'averse.

— Fermez pas... J'arrive...

— Qui c'est donc qui crie comme ça? — fit-elle en s'avançant sur le seuil. — Ah ! c'est vous, Leroy ! En v'là un temps pour courir les chemins...

L'homme était devant la porte et se secouait avant d'entrer.

— Fallait que je vous cause, madame Bernier. C'est pour ça que je suis venu malgré que le temps menaçait.

— C'est bon, — dit-elle seulement. — Asseyez-vous toujours et laissez-moi éclairer la lampe.

Dans la demi-obscurité, on la voyait aller et venir, se baisser, se relever.

Enfin la lampe s'alluma, lourde et trapue sous son abat-jour de porcelaine blanche.

Comme elle se retournait vers Leroy, elle rencontra le regard sournois et rusé qu'il coulait vers elle. Elle en reçut un petit choc et sentit son cœur se serrer.

— Que voulez-vous?... Parlez, — fit-elle en s'asseyant dans l'ombre de son coin favori.

— Voilà, — dit-il de cette voix trop douce qu'il prenait toujours en s'adressant à elle. — C'est que c'est pas facile à dire, madame Bernier, non pour sûr, c'est pas facile... C'est encore un coup de la petite... mais c'est une autre affaire... Elle m'a fait fâcher quand elle est venue me raconter ça ce matin. Je voulais pas venir, c'est elle qui m'a forcé... Ah misère ! si elle m'en fait voir, celle-là ! Et si près de la noce ! Une chose qu'était si bien convenue !...

— Que veut-elle? — dit la mère. Et sa voix avait peine à ne pas trembler.

— Ce qu'elle veut... ce qu'elle veut... Non, vrai, je sais pas si je vais être assez osé pour vous le dire, madame Bernier...

— Parlerez-vous? — cria-t-elle.

— Eh bien ! elle dit comme ça qu'elle sera jamais maîtresse tant que vous serez dans la maison. Y a plus de vingt-cinq ans que vous menez les affaires par ici. Vous aurez beau dire que c'est elle qui commande, c'est toujours vous qui déciderez, c'est toujours vous qu'on écoutera; c'est toujours à vous qu'on viendra demander s'il faut faire ça, ou acheter ça...

— Alors, — dit la mère d'une voix calme, — alors comme ça, elle voudrait que je m'en aille...

— Oui, excusez, madame Bernier, c'est ça qu'elle voudrait...

Et il l'enveloppait de son mauvais regard où se glissait la méfiance de ce trop rapide succès.

La femme se leva :

— Partez, — fit-elle la voix brève, — allez-vous-en... Je ne veux pas vous revoir ici.

Leroy vit qu'il avait été trop loin. Il gémit :

— Écoutez, madame Bernier, faut pas vous fâcher tout de suite comme ça...

— Allez-vous-en, — répéta-t-elle.

Elle le regardait avec d'étranges yeux fixes qui lui firent peur.

Il ouvrit la porte. Des trombes d'eau s'écrasaient sur le sol. En un instant le seuil de la salle en fut tout éclaboussé. Leroy eut un mouvement de recul et se retourna. Mais la femme était toujours là debout et le regardait. Alors il tira la porte derrière lui.

Un long moment elle resta ainsi immobile, puis elle se laissa tomber sur le banc et demeura silencieuse, les yeux vagues, les mains sur les genoux.

Enfin elle leva la tête, chercha son fils du regard. Il était juché sur une haute chaise, ramassé sur lui-même comme un paquet informe.

— Louis, — appela-t-elle doucement.

Il ne bougea pas.

— Louis, — dit-elle encore.

Alors il se dressa comme s'il s'éveillait.

— Viens ici, mon petit gars, viens près de moi.

Il descendit de sa chaise, s'en vint vers elle en clopinant.

— Louis, — dit-elle d'une voix tremblante d'émotion, — Louis, mon petit gars, as-tu compris?

— Oui, — fit-il seulement.

Avidement les yeux de la mère plongeaient dans les yeux sans pensée, avidement ils y cherchaient une petite flamme de vie qu'ils ne trouvaient pas.

Alors tout à coup, à bout de nerfs, ébranlée d'émotion, elle se mit à crier :

— Alors ça ne te fait rien... Mais tu ne sens donc rien, tu n'as donc rien dans le cœur, rien dans le corps... C'est donc les autres qu'ont raison... On te donne la plus belle fille du pays, deux jours avant la noce on te la reprend et ça ne te fait rien, rien, rien, — répétait-elle rageusement. — Tu as tout de même bien compris que c'est fini, qu'elle ne reviendra plus, que tu ne la verras plus.

Puis brusquemsnt, se reprenant.

— Qu'est-ce qui me prend?.. Je suis folle... Pardonne-moi, mon pauvre gars, c'est la fatigue et le souci qui me travaillent la tête. Mais c'est fini maintenant.

Elle lui caressait les cheveux avec une main tremblante de tendresse.

— Là, mon petit gars, tu vas aller te coucher maintenant et demain on n'y pensera plus.

Et elle ajouta, s'efforçant de sourire :

— Et puis, vois-tu, c'est mieux comme ça. On continuera de vivre tous les deux bien tranquilles et on aura encore de bons moments.

Louis le Tordu ne disait rien. Au bout d'un moment, il se dégagea des bras qui l'étreignaient et retourna dans son coin se percher sur sa chaise.

La mère se leva, vint s'asseoir près du vieux.

— Père, — dit-elle à voix presque basse, — père, vous aviez raison. J'aurais pas dû chercher si loin. Je me suis donné de

la peine, je me suis fait du tourment, tout ça pour rien du tout. J'ai même pas réussi à le réveiller un peu, à le voir content ou chagriné. Et maintenant je ne retrouve plus de courage pour reprendre la vie comme avant.

— Oui, — dit le vieux, — tu vois, tu aurais dû m'écouter. Je suis qu'un pauvre vieux qui ne sert plus à rien, mais j'ai encore la tête solide et je vois encore bien les choses.

Et, après une pause, il ajouta :

— Regarde un peu quelle fille que tu allais lui faire épouser.

— Elle n'est pas mauvaise, la fille. Elle aime bien la toilette et elle aurait bien voulu pouvoir s'acheter des affaires... mais c'est tout. C'est jamais elle qu'aurait inventé tout ça. C'est le père qui a tout fait. Je le connais bien. Pour de l'argent, il vendrait sa femme et sa fille. Elles ont peur de lui comme du diable. En criant un peu, il les fait passer partout où il veut. C'est moi qui le gênais pour être le maître ici, — conclut-elle avec un petit rire bref.

Elle se tut. Le grésillement de la pluie enveloppait la maison.

— Louis, — appela-t-elle, — il est temps d'aller au lit, mon petit gars.

Comme il ne répondait pas, elle se retourna et ne le vit plus sur sa chaise.

— Tiens, — dit-elle, — il est parti se coucher sans que je l'aie entendu.

Elle entra dans la chambre à côté, mais en ressortit aussitôt, le visage tourmenté.

— Il n'est pas là, — fit-elle. la voix un peu haletante. — Il a dû sortir... Et par ce temps... Qu'est-ce qu'il a eu?..

En hâte, avec des gestes maladroits, elle allumait la grosse lanterne, ouvrait la porte. La pluie tombait toujours, violente, drue, et la terre toute détrempée était semée de larges flaques.

— Louis, — criait-elle, — Louis, es-tu là?

Haletante, elle prêtait l'oreille. Mais elle n'entendit rien que le bruit de la pluie. Alors, affolée, elle se mit à courir, gagna la grange, puis les étables, l'écurie, les remises. Elle ouvrait les portes, jetait son cri : « Louis, Louis es-tu là? » Elle s'arrêtait un instant pour écouter et reprenait sa course.

Ses jupes trempées plaquaient à ses jambes, l'empêchaient d'avancer, mais elle allait tout de même, ruisselante, égarée, écartant d'une main tremblante ses cheveux que la pluie lui collait au visage.

— Il est parti, — gémit-elle soudain, et elle se mit à courir vers la barrière qui fermait la cour.

C'est alors qu'un bruit étrange et continu la cloua sur place, vacillante d'angoisse. C'était un gémissement sauvage et rauque qui ressemblait à la plainte d'une bête et qui traînait au ras du sol dans le bruit grésillant de l'averse.

— Louis, — hurla-t-elle, — Louis, c'est toi, c'est toi?

Elle bondit. La lanterne projeta un faisceau de clarté sur une masse sombre écrasée sur le sol.

Couché à plat ventre dans la boue, les bras en croix, la figure collée à la terre, Louis le Tordu pleurait...

Un instant, la mère resta immobile, la tête perdue, regardant d'un œil stupide le misérable corps qui se tordait dans la boue, écoutant ce rauque gémissement secoué de cris, de hoquets, de sanglots.

Puis soudain, reprenant conscience, elle jeta sa lanterne, s'abattit sur lui, l'arracha à la terre, et le serrant contre elle avec une violence sauvage, elle se remit à courir dans la nuit vers le carré lumineux que découpait la porte ouverte.

Elle entra, se laissa tomber sur une chaise, sans prendre garde au vieux qui, tout tremblant, bredouillait des mots confus.

— Tu pleures, — cria-t-elle, — tu pleures, c'est-y possible? Mais tu l'aimais donc, mon petit gars, tu l'aimais donc... Mais tu es comme les autres, alors... Seigneur! c'est-y possible, c'est-y possible? — répétait-elle d'une voix éperdue.

Elle serrait contre elle avec une joie farouche le malheureux corps ruisselant, tout gluant de boue; elle collait avidement sa bouche sur les cheveux trempés, emmêlés de paille, sur le gros visage maculé de terre. Une large flaque se formait sur le carreau, autour de la chaise, mais la femme n'y prenait pas garde. Elle poursuivait, haletante, triomphante:

— Depuis quand que tu l'aimes, mon petit gars, dis-moi

ça, dis-moi ça... Alors ça te faisait quelque chose quand tu la voyais arriver?..

Mais lui, tout à coup, allongeant son grand bras, chercha à se dégager de l'étreinte qui retenait son corps, tandis que sa voix hoquetait, tour à tour grêle, rauque, glapissante :

— Laisse-moi... laisse-moi... C'est ta faute, à toi... C'est toi qui l'as fait partir...

Sa blême figure grimaçait de rage, ses longues mains s'accrochaient à celles de la mère, la pinçaient, la griffaient.

Elle se laissait faire, le visage extasié, la bouche tremblante d'un petit rire de bonheur.

— Fâche-toi, mon petit gars, fâche-toi, — disait-elle. — Ah! bonnes gens, c'est-y possible! Te voilà bien vivant maintenant. Tu étais quasi mort auparavant. Si jamais j'aurais cru que je t'entendrais crier comme ça, que je te verrais remuer comme ça!..

De fait, il continuait à crier :

— C'est toi qui l'as fait partir... Va la chercher... Va la chercher...

Alors se penchant vers lui, si près que sa bouche touchait le grimaçant visage.

— Sois tranquille, mon petit, — dit-elle, — je te la ramènerai et elle ne s'en ira plus. On fera la noce après-demain, comme c'était convenu. Alors tu es content, dis? tu es content?

— Va la chercher, — criait-il toujours, — va la chercher...

— J'irai demain, je te le promets. Je ferai tout ce que tu voudras, tu sais. Je veux te voir heureux, moi. C'est ça que je veux...

Longtemps elle lui parla ainsi avec une voix toute frémissante de tendresse et de joie.

Sur ses genoux, il se calmait. Par moments un hoquet, une sorte de sanglot le secouait encore, mais tout son corps se détendait et son visage reprenait sa stupide immobilité.

Lorsqu'elle le vit tranquille, elle se leva tout doucement en le maintenant contre elle et le porta dans la chambre. Elle le déshabilla, essuya avec des linges très doux le vilain corps trempé d'eau boueuse. Puis elle le coucha, l'embrassa encore et rentra dans la salle.

Alors elle vit le vieux, tassé dans son fauteuil, qui la regardait avec de pauvres yeux navrés.

— Père, — dit-elle, — c'est un beau jour pour nous et il faut se réjouir. C'est comme si le petit était revenu à la vie.

— Alors, — fit-il après un long moment, — alors, c'est toi qui partiras?..

— Oui, — dit-elle simplement, — je partirai.

— Mais tu ne peux pas t'en aller comme ça... où iras-tu?

— N'importe où, — fit-elle avec un geste vague. — J'emporterai son bonheur avec moi, ça m'en fera encore plus que je n'en ai jamais eu. J'en ferais bien d'autres pour le voir content.

— Mais tu ne le verras pas, — insista le vieux, — puisque tu ne seras plus là...

Le visage de la femme se crispa, ses lèvres tremblèrent.

— Tais-toi, — gémit-elle, — tu vois bien que je ne veux pas y penser ce soir, que je voudrais garder toute ma joie.

— Tu ne le verras plus si tu t'en vas, tu ne le verras plus, — répétait le vieux de sa voix flageolante.

— Ah! tais-toi! mais tais-toi donc, — criait-elle. — Tu ne comprends donc pas le mal que tu me fais...

Le vieux se tut.

Comme une masse, elle tomba sur une chaise, y resta écrasée, le corps inerte, la tête perdue, le cœur broyé entre sa joie qui vivait toujours et la détresse affreuse qu'elle sentait monter en elle.

VII

Le jour se lève. La terre s'éveille, heureuse et reposée, dans le matin léger. Le ciel délicat est une rose immense que la nuit vient d'épanouir. Et toute la campagne humide sourit dans ses brumes mauves à la jeunesse du jour.

La femme marche à grands pas dans le chemin. L'orage a passé. Avec le jour elle a retrouvé son robuste équilibre de paysanne et son cœur solide qui sait ne pas défaillir.

Et elle s'en va dans ce même chemin où elle avait conduit son fils un mois auparavant.

Voici les pins aux troncs roses sous lesquels ils s'étaient

reposés. Et voici les bouleaux aux chevelures légères qui cachent la maison.

L'étroite cour est vide. Mais la porte est ouverte. Elle entre. Ils sont là tous les trois autour de la table, courbés sur leurs assiettes ; ils mangent en silence.

— Bonjour, — dit-elle.

La fille pousse un petit cri. Leroy fait un mouvement pour se lever.

— Restez, — dit-elle, — je n'en ai pas long à dire.

Elle s'arrête un instant, mais reprend aussitôt avec une voix ferme et nette :

— J'ai réfléchi. C'est vous qui aviez raison. Il faut qu'elle soit maîtresse chez elle. La noce est toujours pour demain. Je partirai après.

La fille est devenue très rouge. D'un mouvement brusque, elle attrape son tablier et s'en cache la figure. Leroy baisse les yeux à son habitude. Mais la grosse Louise se lève et dit :

— Je laisserai point faire ça, madame Bernier, non pour sûr je laisserai point faire ça. Il sera pas dit qu'à cause de ma fille vous serez chassée de chez vous...

D'un geste la mère l'arrête.

— Soyez tranquille, Louise, je serai pas malheureuse. J'ai des parents pas bien loin d'ici qui seront contents de me voir arriver. Je me reposerai. C'est bien mon tour. Et puis je reviendrai, plus tard...

Et comme la femme Leroy à demi convaincue va répliquer :

— A demain, — dit-elle simplement.

Elle sort. Et par l'étroite fenêtre ils la regardent s'éloigner, fièrement dressée dans le soleil.

VIII

— Allons, grand-père, chantez-nous quelque chose. Y a pas de repas de noce sans chanson, vous savez.

Mais le vieux ne veut pas chanter ; il aurait plutôt envie de pleurer, le vieux. Les trois femmes non plus ne font pas joyeuse figure.

Cependant Leroy se démène sur sa chaise, parle fort, lance les grosses plaisanteries d'usage. Mais personne ne rit, sauf Louis le Tordu qui par moments éclate d'un étrange rire, bref et rauque. Il est assis entre sa mère et sa femme. On l'a vêtu pour la circonstance d'un habit de drap fin qui serre son malheureux corps et en accuse toutes les difformités.

La mère lui passe les meilleurs morceaux, lui essuie le visage, lui verse à boire. Et sans cesse, penchée vers lui, elle questionne à voix basse : « Tu es content, mon petit gars? » Anxieusement elle guette la réponse comme si elle avait besoin de se pénétrer plus profondément encore de la conviction qu'il est heureux. Mais Louis le Tordu ne prend pas garde à elle et lui répond à peine. Il ne quitte pas des yeux la jolie fille qui mange silencieusement à côté de lui.

— Hé Marie ! — crie le père, — qu'est-ce que t'as à faire cette figure-là? T'avais si bien envie d'un corsage de soie. C'est-y qu'il te plaît pas, celui-là? T'en achèteras un autre, si tu veux. N'est-ce pas, Louis?

— Pour sûr, pour sûr, — dit le garçon, — t'achèteras tout ce que tu voudras, Marie...

Mais la fille hausse les épaules et ne répond pas.

Sur la table, les plats succèdent aux plats pendant près de deux heures. On se lève enfin. On se groupe autour de la cheminée.

— Marie, — dit l'homme, — si tu nous allumais une flambée? La journée est fraîche et puis ça ferait plaisir à voir.

Docile, elle se lève, s'en va chercher dehors une grande brassée de bois bien sec. Bientôt la flamme se dresse, se tord, et le feu s'épanouit, fantasque, mouvant, magnifique. La sombre pièce en est toute transfigurée. De petites vies légères et frémissantes s'allument aux flancs polis des meubles.

La mère est assise près du vieux et lui parle à voix basse :

— Vous faites pas de mauvais sang pour moi, père. J'emporte de l'argent pour les premiers jours. Et puis après, je travaillerai. J'ai encore de fameux bras et ça fera passer le temps. Pour le reste, de savoir qu'il est heureux, ça sera déjà bien du bonheur.

— Ma pauvre fille, ma pauvre fille, — gémit le vieux.

— Allons, allons, père, faut pas vous mettre dans des états

pareils. Je serai pas malheureuse que je vous dis. Et puis je suis pas partie pour toujours. Quand un bout de temps sera passé, c'est sûr et certain qu'il faudra que je vienne voir mon garçon. A ce moment-là, je serai plus qu'une pauvre sans le sou, on me connaîtra plus dans le pays. Alors ils me laisseront bien rester là dans un petit coin... Je bougerai pas, je ferai pas de bruit, je regarderai mon petit qui sera heureux. Et il y aura peut-être des petits enfants qui me grimperont aux jambes...

Tout son pauvre visage s'éclaire déjà à ce pâle bonheur entrevu. Mais le vieux continue à geindre.

Dans l'étroite fenêtre, on aperçoit un coin de ciel où roulent de longs nuages. Par moments, le vent pleure sous la porte.

La femme laisse errer ses yeux sur toutes les choses familières qui peuplent la longue salle. Le silence est haché des bruits menus qui depuis tant d'années accompagnent sa vie heure par heure.

Brusquement elle se lève. Elle a son visage de tous les jours, ses yeux froids, sa bouche fière.

— Il est temps que je parte, — fait-elle simplement.

— Vous êtes pas forcée de partir ce soir, — dit Leroy. — On n'est pas à un jour près.

— Laissez, je préfère ainsi.

Tous se sont dressés et forment autour d'elle un cercle silencieux.

Elle s'en va dans la chambre, en ressort au bout d'un moment avec un châle dont elle s'enveloppe et un grand panier à couvercle qu'elle pose sur la table.

Puis elle s'approche du vieux.

— Adieu, père.

— Ma pauvre fille, ma pauvre fille... Faut-il que j'aie vécu si vieux pour voir ça! Ah! misère...

— Laissez, père, — fait-elle en l'embrassant, — cela vaut mieux ainsi.

— Adieu, Leroy, — dit-elle en passant devant l'homme sans lui prendre la main.

Elle embrasse la grosse Louise qui s'essuie les yeux, puis la fille qui semble clouée au sol.

— Marie, — dit-elle, — te voilà sa femme, c'est à toi que je le laisse. Soigne-le bien. Rends-le content.

Enfin elle s'approche de son fils, l'embrasse une fois sur chaque joue comme si elle le quittait pour quelques heures seulement, avec cette émouvante simplicité que gardent toujours les gens de la campagne.

— Es-tu content, mon petit gars? — interroge-t-elle pour la dernière fois.

— Oui, — dit-il, — je suis content.

Cette fois-ci quelque chose a frémi dans sa voix, quelque chose qui ressemble à de la joie. La mère l'a saisi. Elle sent son cœur s'épanouir.

Elle prend son panier, ouvre la porte.

Une bouffée de vent acide jette dans la salle une âcre odeur d'automne

— Quel vilain temps! — gémit la femme Leroy. — Partez pas ce soir, madame Bernier. Attendez demain matin...

— Oui, — crie la fille, — attendez...

— Non, — dit-elle, — je préfère partir. Allons, adieu, adieu...

Et la porte retombe.

L'homme essaye un gros rire.

— Allons, Louise, — dit-il, — faut nous en aller, nous aussi. Ils ont envie d'être tranquilles, ces enfants. Pas vrai, Louis?

Louis le Tordu éclate de son rire étrange.

Leroy s'approche de sa fille.

— Voyons, Marie, — dit-il, — t'as pas fini de faire cette figure-là?..

Mais elle se détourne et ne répond pas...

. . . . . .

Maintenant ils sont seuls, avec le vieux qui s'endort en geignant dans son fauteuil.

Le vent secoue la porte et claque un volet contre le mur de la maison.

Déjà le fond de la salle est ouaté d'ombre grise. Mais le feu jette autour de la cheminée une belle clarté dansante. Louis le Tordu s'en approche, tend les mains vers la flamme et s'étire.

— Il fait vilain dehors, — dit-il, — mais ici on est bien.

Puis il se tourne vers sa femme. Un rire de contentement le secoue tout entier.

La fille, alors, fixe sur le petit monstre des yeux pleins de terreur.

Elle s'abat sur une chaise en gémissant, et le visage caché dans ses bras repliés, elle pleure de remords, de détresse et de peur.

GENEVIÈVE REYNIER

LE PLAN DE CAMPAGNE ALLEMAND

DE 1871 A 1914

En Allemagne, avant 1914, toutes les questions concernant l'organisation de l'armée, sa mobilisation, sa concentration étaient préparées par le grand état-major, dont le chef devenait en cas de guerre, chef d'état-major de l'armée de campagne. L'Empereur prenait bien à la mobilisation le titre de chef suprême des armées de terre et de mer (*Oberster Kriegsherr*), mais, en fait, il abandonnait ses pouvoirs au chef d'état-major de l'armée de campagne (*Chef des Generalstabs des Feldheeres*) et au chef de l'amirauté (*Chef des Admiralstabs*), qui devaient se mettre d'accord pour assurer l'unité de décision dans toutes les questions exigeant la coopération de la flotte et des armées de terre : en cas de conflit le chef d'état-major des armées de campagne avait voix prépondérante [1].

Le chef du grand état-major devenu chef d'état-major des armées de campagne était donc le personnage de l'empire auquel incombait au point de vue préparation et conduite des opérations la responsabilité la plus lourde.

Aussi n'est-il pas étonnant de voir actuellement de nombreux critiques d'outre-Rhin rejeter toutes les causes de la première défaite de la Marne, sur le général de Moltke le

1. Von Falkenhayn : *Die oberste Heeresleitung*, p. 3.

jeune, chef du grand état-major depuis 1906 et véritable généralissime en 1914. Les uns lui reprochent d'avoir conservé le plan d'opérations de von Schlieffen, son prédécesseur au grand état-major, puis de l'avoir appliqué trop servilement; les autres estiment au contraire qu'il s'en est trop écarté.

Les premiers déclarent que von Schlieffen en préparant l'invasion de la Belgique pour tourner l'aile gauche française et de Moltke en suivant ce plan n'ont assuré aucun avantage réel aux armées allemandes, que par contre ils ont déterminé la Belgique et l'Angleterre à se ranger aux côtés de la France, ce qui fut la faute militaire la plus lourde de conséquences de toute la campagne [1]. « Pourquoi, disent-ils, avoir attaqué la France, puisque le maréchal de Moltke, dont on ne peut mettre en doute le génie, avait décidé, pour le cas où l'Allemagne aurait à lutter à la fois contre la Russie et la France, de prendre l'offensive contre la Russie et de demeurer sur la défensive face à la France [2] ? » D'ailleurs, ajoutent ces critiques, alors même que dans son essence le plan de Schlieffen eût été bon, l'état-major allemand en 1914 ne sut pas l'utiliser : il était tellement imprégné de ce plan, qu'il l'appliqua brutalement, sans tenir compte des circonstances nouvelles, sans faire preuve de souplesse d'esprit, encore moins de génie ; il conduisit les opérations mécaniquement, inconsciemment, par réflexe, pourrait-on dire [3].

Les partisans de von Schlieffen, et ce sont les plus nombreux (car tous les chefs militaires actuels de quelque importance sont ses élèves et ses admirateurs fidèles), déclarent au contraire que la violation de la Belgique était une nécessité absolue, qu'il fallait attaquer d'abord la France et en finir au plus tôt avec elle, et que seule l'exécution intégrale du plan de Schlieffen pouvait donner aux armées allemandes une

1. Docteur STEINHAUSEN : *Die Grundfehler des Krieges und der General-Stab*, p. 34 et suivantes. — Colonel IMMANUEL : *Siege und Niederlagen im Weltkrieg*. — GOTHEIN : *Warum verloren wir den Krieg*, chap. III. — Colonel GAEDKE : *Wie der Krieg verloren wurde*.

2. GOTHEIN : *loc. cit.*, p. 63.

3. STEINHAUSEN : *loc. cit.* Il faut signaler en outre que le général von Bernhardi était déjà avant la guerre un adversaire de la doctrine de von Schlieffen. (Voir *Vom Heutigen Kriege*, 1er vol.)

victoire rapide et décisive[1]. Le plan était excellent, mais il fut lamentablement exécuté.

Pour permettre à chacun de prendre position dans cette discussion et pour faciliter la compréhension des événements d'août et septembre 1914, pour autant qu'ils relèvent des décisions du Grand Quartier Général allemand, il est nécessaire d'indiquer dans leurs grandes lignes les plans d'opérations que les différents chefs du Grand État-Major allemand avaient prévus de 1871 à 1914, pour le cas où l'Allemagne serait amenée à combattre simultanément la France et la Russie.

De 1871 à 1914 le Grand État-Major allemand a eu quatre chefs successifs :

De 1871 à 1888, le maréchal de Moltke, qui avait rempli les fonctions de Chef d'état-major des armées de campagne en 1866 dans la guerre contre l'Autriche, en 1870-1871 dans la guerre contre la France;

De 1888 à 1891, le comte de Waldersee, qui depuis 1882 était le collaborateur principal de Moltke au Grand État-Major où il remplissait les fonctions d'Oberquartiermeister (quartier-maître général);

De 1891 à la fin de 1905, le comte von Schlieffen ;

De 1906 à 1914, le général de Moltke, neveu du maréchal et nommé souvent de Moltke le jeune pour le distinguer de son oncle.

*
* *

LES PLANS D'OPÉRATIONS DU MARÉCHAL DE MOLTKE

Dans les premières années qui suivirent le traité de Francfort, de Moltke crut l'armée allemande assez forte pour pouvoir prendre simultanément l'offensive contre la France et

1. LUDENDORFF : *Meine Kriegserinnerungen*, p. 19, 45, 54. — FALKENHAYN : *loc. cit.*, p. 12. — TIRPITZ : *Erinnerungen*, p. 250-252. — BETHMANN HOLLWEG : *Betrachtungen zum Weltkriege*, p. 168-168. — Colonel BAUER : *Könnten wir den Krieg vermeiden, gewinnen, abbrechen* ? p. 10-12. — Général KÜHL : *Der deutsche General stab*, p. 24 et 153. — HAUSEN : *Der Marnefeldzug*, p. 47 à 60.

la Russie, au cas où l'Allemagne serait amenée à lutter contre ces deux puissances. L'armée allemande comprenait alors 18 corps d'armée (37 divisions) soit 469 bataillons, 465 escadrons, 300 batteries de campagne, formant un total de 400 000 hommes environ non compris les officiers et les volontaires d'un an[1].

Vers 1875, voyant la France se relever rapidement de sa défaite, de Moltke estima qu'il ne lui était plus possible de mener simultanément deux guerres offensives. Il changea son plan et décida de n'attaquer qu'un seul de ses adversaires pendant qu'il se tiendrait sur la défensive vis-à-vis de l'autre[2]. La France devant, à son avis, être prête la première, c'est elle qu'il attaquera avant que la Russie n'ait eu le temps de terminer sa mobilisation ; puis une fois la victoire initiale obtenue sur le front occidental il se retournera contre son adversaire de l'est pendant que la diplomatie allemande, en l'occasion Bismarck, réglera avec Paris la question de la paix, au besoin sur la base du *statu quo ante*.

Vers 1879-1880 de Moltke changea encore une fois son plan d'opérations : il n'était plus possible, pensait-il, d'obtenir sur la France le succès initial rapide jusqu'alors escompté, car non seulement la France s'était ressaisie moralement, mais elle avait encore reconstitué son armée et avait couvert sa frontière de l'est d'une série de fortifications que les armées allemandes n'auraient pas le temps d'enlever avant la fin de la mobilisation russe. Contre la Russie au contraire les conditions de la lutte s'étaient considérablement améliorées, puisqu'une alliance venait d'être conclue entre l'Allemagne et l'Autriche, et qu'on pouvait rassembler autour des frontières de la Pologne une masse de troupes formidable. Moltke retourna donc son plan : en cas de conflit sur deux fronts, il se tiendra sur la défensive à l'ouest, prendra l'offensive en Pologne avec le gros des forces allemandes et l'ensemble des armées autrichiennes, de façon à détruire les premières forces russes rassemblées. Il comptait opérer comme suit[2] :

1. Huit divisions prélevées sur huit corps d'armée différents furent chargées d'occuper les territoires français jusqu'au paiement intégral de l'indemnité de guerre.

2. Général Kuhl : *loc. cit.*

Sur le front occidental, les Français devant selon toute vraisemblance prendre l'offensive en Lorraine, les armées allemandes destinées à lutter contre la France, soit une douzaine de corps d'armée[1], se concentreront à l'ouest de la Sarre, sur une position s'étendant approximativement de Forbach à Sarre-Union, tandis que de faibles détachements seulement seront laissés en Alsace. Estimant que les Français chercheront de préférence à enfoncer une des ailes de cette position, de Moltke prévoit de fortes réserves derrière chaque aile, pour éviter qu'elles ne soient bousculées.

Si, contrairement à toute vraisemblance, les Français envahissent la Belgique méridionale, les armées allemandes les attaqueront dans leur flanc droit en partant de la région Metz-Trèves, et les contraindront à faire face au sud pour combattre parallèlement à leurs lignes de communication.

Si les armées allemandes ne peuvent résister en Lorraine à l'assaut des armées françaises, les forces de Haute-Alsace se replieront sur Strasbourg, les forces de Lorraine sur Mayence et Francfort où elles prendront position derrière le Rhin et le Main. Affaiblies par les détachements qu'elles auront dû laisser devant Metz, Strasbourg et Mayence, les armées françaises après avoir franchi le Rhin ne seront plus supérieures en nombre aux armées allemandes ; elles seront trop faibles pour continuer leur marche vers l'intérieur de l'Allemagne en détachant de nouvelles forces pour couvrir leur flanc gauche ; elles n'oseront défiler devant la position du Main et seront obligées de l'attaquer; d'ailleurs de toute façon l'heure sera venue pour l'armée allemande de reprendre l'offensive, d'autant plus qu'à cette date la décision aura été obtenue sur le front oriental et qu'il sera possible de ramener des forces vers l'ouest.

Comment de Moltke comptait-il obtenir contre la Russie cette décision rapide dont il avait tant besoin? Il estimait que les Russes concentreraient contre l'Allemagne trois armées (une sur le Niemen et deux sur le Narew), contre

1. A la suite du septennat voté en 1882, l'armée allemande comprit à partir de 1881 : 18 corps d'armée (37 divisions) soit 503 bataillons, 465 escadrons, 340 batteries formant un total de 427 000 hommes environ, non compris les officiers, ni les volontaires d'un an.

l'Autriche trois armées également (deux en Wolhynie, une en Podolie), enfin qu'ils auraient une armée en réserve autour de Varsovie. A ces armées de Moltke comptait opposer la masse des forces autrichiennes rassemblées en Galicie, et sept corps d'armée allemands concentrés en Prusse orientale : deux corps dans la région Lyck-Gumbinnen et cinq corps entre Hohensalza et Ortelsburg. Le gros des forces allemandes devait marcher sur la Narew en direction de Pulstuk-Ostrolenka, pendant que les armées autrichiennes, se couvrant sur leur flanc droit, se porteraient sur Lublin. De Moltke espérait ainsi avoir toutes ses forces réunies pour la bataille décisive de Pologne.

Les Russes pouvaient cependant réagir et même chercher à obtenir l'initiative des opérations. De Moltke estimait qu'il leur était impossible de songer à prendre l'offensive en direction de l'ouest, car ils s'exposeraient ainsi à être écrasés entre les deux masses rassemblées en Prusse et Galicie, mais ils pouvaient prévenir l'armée allemande en envahissant immédiatement la Prusse orientale avec leur armée du Niemen. Dans ce cas de Moltke comptait profiter de l'avantage que lui conférait le fait de combattre sur la ligne intérieure pour accabler successivement les armées russes : si les armées de la Narew ne bougent pas il jettera le gros des forces allemandes au-devant de l'armée du Niemen ; si au contraire les armées de la Narew se mettent également en mouvement, c'est contre elles que le gros de l'armée allemande se portera pendant que les corps de Prusse orientale contiendront l'armée du Niemen et se replieront devant elle en combattant.

Défensive à l'ouest, offensive à l'est, tel fut en résumé le plan de Moltke pendant les dernières années de son commandement. L'entrée de l'Italie dans l'alliance austro-allemande ne changea rien à ce plan : de Moltke considérait les armées italiennes comme un appoint de forces destiné surtout à immobiliser des forces françaises sur les Alpes, à couvrir le Haut-Rhin, donc à affaiblir la masse offensive ennemie qui devait envahir la Lorraine. Éventuellement il leur réservait une participation au siège de Belfort.

***

Dès le mois de novembre 1881 de Moltke, âgé de quatre-vingt-un ans, avait demandé à l'empereur de le relever de son commandement à cause de son grand âge. Guillaume Ier n'osant se séparer de son grand conseiller militaire avait rejeté cette demande en accordant toutefois à de Moltke un adjoint, le comte de Waldersee, qui prit les fonctions de quartier-maître général créées spécialement pour lui. Waldersee assuma désormais la tâche principale de directeur du Grand État-Major, mais de Moltke ne se désintéressa nullement des grandes questions d'organisation de l'armée et de préparation à la guerre. En 1886, quand l'opinion allemande fut alarmée par le renouveau de patriotisme qui se manifesta en France à la suite des incidents de frontière de Pagny-sur-Moselle, de Moltke saisit habilement l'occasion pour demander au Reichstag, deux ans avant l'expiration du septennat de 1881, une augmentation de 31 bataillons et 40 batteries, soit 41 000 hommes. Malgré l'intervention personnelle de Moltke à la tribune, où il alla jusqu'à déclarer que la guerre serait certaine si on ne lui donnait pas ses 31 bataillons, malgré l'intervention de Bismarck, le projet fut rejeté, le gouvernement dut dissoudre le Reichstag, et convoquer une nouvelle assemblée pour obtenir l'augmentation désirée (février 1887)[1]. De Moltke en profita pour réorganiser ses grandes unités et créer deux divisions nouvelles : la 32e au XIIe corps saxon, la 33e au XVe corps prussien.

Mais il ne s'en tint pas là. Avait-il réellement peur de la France et douta-t-il du succès des armes allemandes en cas de conflit? Le 28 mars 1887, il écrivait à son neveu : « Nous sommes arrivés à ce mois d'avril si critique et M. Boulanger n'a pas commencé sa marche sur Berlin. Peut-être le temps est-il trop mauvais? Peut-être pourrai-je encore passer un été à Creisau[2]. » Le tout est qu'au mois de novembre le gouvernement faisait déposer sur le bureau du Reichstag un pro-

1. L'armée allemande comprit alors : 18 corps d'armée (39 divisions) soit 534 bataillons, 465 escadrons, 364 batteries de campagne et un effectif total de 468 000 hommes environ non compris les officiers, ni les volontaires d'un an.

2. *Moltke*, par Max Jahns, p. 638.

jet de loi sur une nouvelle organisation de l'armée, qui, en créant le deuxième ban de landwehr et en étendant la durée du service dans le landsturm jusqu'à quarante-cinq ans, augmentait de plus d'un million d'hommes les réserves que l'Allemagne pouvait employer en campagne. Dans la séance historique du 6 février 1888, après que Bismarck eut prononcé les fameuses paroles qui reflètent toute l'âme allemande : « Nous Allemands, nous craignons Dieu, mais rien d'autre au monde », après que de Moltke fut monté à la tribune pour féliciter le chancelier, et lui serrer les mains devant toute l'assemblée frémissante, la loi fut votée[1].

L'Allemagne pouvait avoir désormais des réserves formidables avec sa population qui augmentait sans cesse.

De Moltke n'eut pas la joie d'organiser ces réserves : cette tâche revint à ses successeurs, le comte de Waldersee d'abord, le comte Schlieffen ensuite.

***

LE PLAN DE WALDERSEE

Waldersee succéda à de Moltke à la fin de 1888. En 1890, il profita de la création de quelques unités pour grouper encore des régiments en surnombre et constituer quatre divisions nouvelles : les 34e, 35e, 36e et la 5e division bavaroise. Avec la 33e division en surnombre au XVe corps et la nouvelle 34e division il constitua le XVIe corps à Metz ; avec les 35e et 36e divisions il forma le XVIIe corps à Dantzig.

Désormais l'armée allemande du temps de paix comptait 20 corps d'armée (43 divisions) soit 538 bataillons, 465 escadrons, 434 batteries, formant un total de 487 000 hommes environ, non compris les officiers ni les volontaires d'un an.

Comment le comte de Waldersee comptait-il employer ces forces en cas de mobilisation? Pendant la courte durée de ses fonctions (1888 à 1891) il semble avoir beaucoup hésité sur le

1. Désormais tout Allemand devait le service militaire obligatoire de 17 à 20 ans dans le landsturm 1er Ban, de 20 à 22 ans dans l'armée active, de 23 à 27 dans la réserve, de 27 à 32 dans la landwehr 1er Ban, de 32 à 39 dans la landwehr 2e Ban, de 39 à 45 dans le landsturm 2e Ban.

plan d'opérations qu'il devait adopter. En 1886, alors qu'il n'était encore qu'adjoint de Moltke, en tant que quartier-maître général, il avait préconisé l'offensive contre l'ouest, car il estimait que la France, où l'opinion était surexcitée, entrerait la première en lutte avec l'Allemagne et que la Russie n'interviendrait que beaucoup plus tard. Par la suite, quand il fut chef du Grand État-Major et qu'il eut toute la responsabilité des décisions il n'osa changer l'idée principale du plan de Moltke, à savoir défensive contre la France, offensive contre la Russie. Dans ce but il comptait employer : sur le front occidental 13 corps d'armée actifs avec leurs divisions de réserve ; sur le front oriental 7 corps actifs et leurs divisions de réserve, concurremment avec les armées autrichiennes [1].

Admettant que les Russes se tiendraient sur la défensive face à l'Allemagne et prendraient l'offensive contre les Autrichiens, Waldersee avait l'intention de concentrer les forces allemandes dans la zone Ortelsburg-Johannisburg-Lyck. Tandis qu'un détachement rassemblé dans la région de Soldaud, se porterait sur Pulstuk pour attirer l'attention des Russes, le gros des armées allemandes, divisé en deux armées de force égale, prendrait l'offensive pour écraser au plus tôt les armées russes en formation : une armée partant de la zone Ortelsburg-Lyck se porterait sur la Narew en direction de Lomza-Bialystok ; l'autre armée partant de la région de Gumbinen marcherait vers le Niemen en amont de Grodno.

Le comte Waldersee ne méconnaissait pas les difficultés auxquelles se heurterait son offensive s'il était contraint de la déclencher en période de pluies, car il savait que la coupure de la Narew serait alors infranchissable et qu'une grande partie de la zone d'opérations serait impraticable. Aussi se réservait-il la possibilité de décider au moment de la mobilisation s'il n'y aurait pas lieu de se tenir sur la défensive face à la Russie et de prendre l'offensive contre la France : dans ce cas il comptait nous attaquer entre Toul et Épinal, comme Moltke l'avait déjà prévu dans l'hypothèse d'un conflit localisé entre la France et l'Allemagne. Mais Waldersee se rendait compte également que cette attaque contre la France

1. Général von Kuhl : *loc. cit.*

devenait de jour en jour plus difficile, car l'Etat-major français, en construisant les forts de Frouard, Pont-Saint-Vincent, Manonviller, avait barré les grandes voies de ravitaillement futures des armées allemandes, et menaçait, en continuant à fortifier les hauteurs de Nancy, de réduire de plus en plus la zone de libre invasion. Il fallait donc le cas échéant pouvoir briser rapidement ces forts d'arrêt, écraser les fortifications de campagne du couronné de Nancy : Waldersee fit augmenter l'artillerie lourde allemande, qui de 125 batteries en 1890 passa à 149 en 1893.

***

LES PLANS D'OPÉRATIONS DE VON SCHLIEFFEN

Von Schlieffen succéda en 1891 au comte de Waldersee ; peu après sa prise de commandement l'alliance franco-russe devint une réalité, et le chef du Grand État-Major allemand se rendit parfaitement compte qu'en cas de conflit l'Allemagne aurait désormais à lutter sur deux fronts à la fois, tandis que jusqu'alors elle avait été en droit d'espérer que sa diplomatie réussirait à retarder l'intervention d'un de ses deux adversaires possibles.

Pendant les premières années de son commandement, von Schlieffen conserva lui aussi le plan d'opérations de Moltke [1] : défensive à l'ouest, offensive à l'est ; deux raisons surtout semblent l'y avoir déterminé : d'une part l'insuffisance de l'armée allemande en artillerie lourde pour briser notre ceinture fortifiée, et d'autre part la crainte de voir l'Autriche, abandonnée à ses seules forces, capituler rapidement devant le colosse russe.

Mais peu à peu ces scrupules firent place dans son esprit à des scrupules plus graves encore : en face de la Russie, adversaire puissant, mais lent à s'armer et à se concentrer, la France lui parut de plus en plus un adversaire plus redoutable encore, non pas tant par le nombre de ses soldats que par le fini de

1. Von Kuhl : *loc. cit.*

sa préparation, la rapidité de sa mobilisation et de sa concentration, l'esprit offensif et les aptitudes manœuvrières de ses chefs. De 1894 à 1899, von Schlieffen pesa et repesa les inconvénients et les avantages du plan de Moltke, il étudia les possibilités de plans nouveaux, et finalement arriva à cette conviction que l'Allemagne devait attaquer d'abord la France avec le maximum de forces, pendant que les armées autrichiennes, aidées de quelques corps allemands, contiendraient les armées russes en les attaquant d'ailleurs elles aussi, car l'offensive seule permet de vaincre.

***

LE PREMIER PLAN DE VON SCHLIEFFEN

Comment von Schlieffen concevait-il l'exécution de son plan offensif contre la France? Selon lui la condition primordiale de ce plan devait être d'assurer aux armées allemandes une victoire initiale *rapide* et *décisive* afin de permettre ensuite, aussitôt que possible, le transport vers le front russe d'une notable partie des forces employées contre la France.

Cette solution rapide ne pouvait pas être obtenue en se contentant d'attaquer de front le dispositif français entre la frontière belge et la frontière suisse. Entre Verdun et Toul ainsi qu'entre Épinal et Belfort on se heurterait à un système fortifié qu'il était impossible ou tout au moins extrêmement difficile de rompre rapidement même avec une artillerie formidable. S'engouffrer dans le vide entre Toul et Épinal serait bien dangereux, car on s'y trouverait vraisemblablement en présence du gros des forces françaises s'appuyant sur des coupures de terrain déjà très fortes par elles-mêmes. Il fallait donc envelopper le front français et cela d'autant plus que l'histoire montrait que seules les « batailles d'enveloppement » avaient été de vraies batailles « décisives », de vraies batailles de « destruction », donc de vraies victoires.

Tenter l'enveloppement de l'aile droite française en passant par la Suisse ne parut à von Schlieffen, ni pratique, ni

prudent. En agissant ainsi on était sûr d'avoir contre soi l'armée suisse forte de 200 000 hommes au moins, armée solide qui pour être masquée exigerait la valeur de deux ou trois corps d'armée ; il faudrait prélever ces corps sur l'aile gauche allemande, ce qui affaiblirait d'autant son pouvoir offensif et enveloppant. En outre le terrain était extrêmement difficile, et les voies ferrées nécessaires au ravitaillement de la masse d'invasion trés insuffisantes.

La décision devait donc être cherchée contre l'aile gauche française, qui selon toute vraisemblance s'établirait entre Stenay et Sedan. Von Schlieffen estima qu'il n'était pas possible de tenter le débordement de cette aile en se contentant de manœuvrer entre Verdun et la frontière belge, car les communications de l'armée d'enveloppement, passant forcément par Thionville et Stenay, seraient constamment menacées par la garnison de Verdun, selon toutes prévisions considérable; en outre, après avoir franchi la Meuse et conversé vers le sud pour tenter l'enveloppement du dispositif français, cette armée courrait le risque d'être elle-même attaquée au flanc par des troupes réservées débouchant de la région de Rethel.

Ce mouvement d'enveloppement n'était donc pas assez ample : il fallait que l'aile gauche française, concentrée dans l'Argonne septentrionale, fût abordée non pas d'est en ouest, mais de nord-est en sud-ouest, et même si possible de nord en sud. Pour atteindre ce résultat il fallait envahir la Belgique. Von Schlieffen ne se laissa pas arrêter par cette considération, bien que le général von Stein, dans ses Souvenirs, laisse entendre que son ancien chef ait établi de nombreux plans d'opérations où il respectait la neutralité de la Belgique, « sans en avoir été d'ailleurs jamais satisfait », ajoute-t-il [1]. Von Sehlieffen se décida donc pour l'enveloppement de l'aile gauche française, avec invasion de la Belgique méridionale. Si cette puissance demeurait neutre, tant mieux pour elle et pour l'armée allemande ; si au contraire elle prenait fait et cause pour la France on se contenterait d'observer son armée en l'empêchant de déboucher de la Meuse entre

1. Von Stein : *Erlebnisse*, p. 33.

Namur et Liége. Point n'était besoin de s'affaiblir en forçant le passage de la rivière et en courant sus à l'armée belge : l'essentiel était d'aller avec le maximum de forces et au plus vite vers la décision, c'est-à-dire vers la bataille d'enveloppement des Ardennes françaises. D'ailleurs il fallait que le mouvement tournant n'eût pas une ampleur trop considérable, car l'armée allemande devait être constamment en mesure de passer à la contre-offensive dans le flanc des forces françaises du centre au cas où celles-ci préviendraient l'attaque allemande en prenant elles-mêmes l'offensive soit au nord soit au sud de Metz.

En 1900 von Schlieffen arrêtait définitivement son premier plan d'opérations offensif contre la France [2]. En cas de conflit il concentrera six armées sur le front Saint-Vith-Trèves-Sarrebruck-Sarrebourg-Strasbourg. Une septième armée sera échelonnée derrière l'aile droite entre Düren et Call.

Les 1re et 2e armées franchiront la Meuse entre Donchery et Stenay, couvertes sur leur flanc droit, face à l'armée belge, par la 7e armée. La 3e armée franchira la Meuse entre Verdun et Stenay. Les 4e et 5e armées enlevant Nancy, Frouard, Pont Saint-Vincent, marcheront sur Neufchâteau, couvertes sur leur flanc gauche, en direction d'Épinal, par la 6e armée.

Les forces allemandes qui devaient franchir la Meuse au nord de Verdun comprenaient donc au moins douze corps d'armée, forces que von Schlieffen estimait suffisantes non seulement pour assurer le débordement de l'aile gauche française, mais encore pour bousculer éventuellement tous les éléments réservés qui se présenteraient pour les arrêter ou les attaquer en flanc. La victoire de l'aile droite allemande lui semblait donc assurée et si les événements prenaient également une tournure favorable dans la trouée de Charmes, c'était l'armée française tout entière que l'on pouvait capturer en un nouveau Sedan.

Plus des 4/5 des forces de campagne mobilisées par l'Allemagne étaient rassemblées dans cette vue en face des frontières françaises : les faibles forces laissées contre la Russie, cinq corps d'armée et demi et quelques divisions de landwehr,

2. Von Kuhl : *loc. cit.*

étaient concentrées en Prusse orientale où elles devaient défendre le terrain pied à pied et se replier au cas de nécessité derrière la Vistule.

Ce plan d'opérations, prévu pour le cas où l'armée allemande aurait à lutter sur deux fronts, était également applicable si le conflit était localisé à l'origine entre l'Allemagne et la France. Mais si, la guerre éclatant entre l'Allemagne et la Russie, la France gardait la neutralité, le plan devenait sans valeur. Dans ce cas von Schlieffen comptait attaquer la Russie avec le gros de ses forces tout en se ménageant la possibilité d'intervenir contre la France. Deux armées devaient être concentrées en Prusse orientale : la plus forte devait se porter vers la Narew sur le front Pulstuk-Lomza-Bialystok, l'autre se couvrant en direction d'Ossowietz et Augustow devait attaquer les forces russes du Niemen en les débordant par le Nord. A l'intérieur de l'empire une armée était maintenue en réserve prête à être transportée soit sur le front occidental soit le front oriental. Si les Français mobilisaient et prenaient l'offensive, cette armée transportée rapidement par voie ferrée devait les attaquer par surprise dans leur flanc gauche.

En résumé, le premier plan offensif de von Schlieffen contre la France était caractérisé par une attaque de vive force contre le centre de notre dispositif combinée avec une puissante attaque débordante par la Belgique méridionale. Quelles pouvaient être les raisons pour lesquelles von Schlieffen ne renonçait pas à nous attaquer entre Toul et Épinal bien qu'il reconnût toutes les difficultés et tous les risques de cette attaque ? Il faut les chercher sans doute dans son désir de prévenir offensivement l'attaque française de Lorraine qu'il tenait pour certaine et dans son espérance d'immobiliser ainsi, non seulement notre centre, mais encore nos réserves statrégiques qu'il situait dans la région Bar-le-Duc-Vitry, afin de les empêcher de roquer vers le Nord au secours de notre aile gauche menacée.

Quoi qu'il en fût, du fait que la masse des armées allemandes prenait l'offensive au nord de Verdun, l'aile gauche de von Schlieffen était considérablement affaiblie, et pouvait être

refoulée en Lorraine par le gros des armées françaises. Pour parer au danger de cet écrasement, von Schlieffen demanda à la fortification de lui venir en aide : c'est en effet à partir de 1899 que l'on voit le budget des fortifications augmenter progressivement en Allemagne[1] : Metz se hérisse de « Feste » qui augmentent de plus en plus son rayon d'action; Strasbourg est remis en état et complété par la « Feste » de Mutzig. Le groupe des places de Metz et Thionville d'une part, Strasbourg et Mutzig, complété par la position éventuelle de la Bruche, d'autre part, constituent deux barrages puissants, destinés à limiter nos zones d'offensive possibles et surtout à diviser nos forces si elles pénètrent en Lorraine et en Alsace.

La masse des combattants allemands a commencé à glisser vers le Nord, mais des masses de béton commencent à les remplacer en Lorraine et en Alsace.

*
* *

LE DEUXIÈME PLAN DE VON SCHLIEFFEN

Dans l'établissement de son premier plan d'opérations offensif contre la France, von Schlieffen avait admis que l'aile gauche française serait concentrée dans la région de Stenay. Ultérieurement il reçut des renseignements lui laissant supposer que cette aile gauche s'étendrait davantage vers l'ouest et qu'elle aurait un échelon réservé dans la région Laon-la Fère. Il en résultait pour von Schlieffen que son plan d'opérations devenait caduc, parce que le mouvement débordant qu'il avait prévu n'avait pas une ampleur suffisante et que les trois armées destinées à franchir la Meuse au nord de Verdun n'étaient pas assez fortes pour s'étendre vers l'ouest jusqu'à la région de La Fère.

Décidé à maintenir son plan d'enveloppement de l'aile gauche française, von Schlieffen fut donc amené à renforcer son aile droite, et pour trouver la place nécessaire au débarquement de ses nouveaux corps d'armée, à étendre sa concen-

1. En 1899 il passe de 7 millions à 11 et demi ; en 1900 il est de 25 millions ; en 1905 il sera de 45 millions.

tration vers le nord jusqu'à la région Aix-la-Chapelle-Düren-Dusseldorf. Dans ces conditions l'aile droite allemande ne pouvait plus, pour déborder la zoneLaon-La Fère, se contenter comme autrefois quand il s'agissait de déborder la zone Stenay-Sedan, de passer au sud de la Meuse en défilant devant l'armée belge rassemblée entre Liége et Namur. Il lui fallait plus d'espace et pour cela passer au nord de la Meuse : d'ailleurs elle avait besoin de vivre et le réseau ferré du Luxembourg belge, déjà insuffisant pour le ravitaillement du centre allemand, ne pouvait à plus forte raison lui venir en aide : l'aile droite allemande avait besoin de la voie ferrée Aix-la-Chapelle-Liége-Namur, ou à défaut de la ligne Aix-Liége-Bruxelles. Liége était donc nécessaire de toute façon : alors c'était la lutte presque certaine avec l'armée belge, à moins que son souverain ne livrât passage aux armées allemandes; c'était aussi la lutte probable avec l'Angleterre. Von Schlieffen ne se laissa pas arrêter par ces considérations, mais, pour être prêt à toute éventualité, il renforça au maximum son aile droite et pour cela, après avoir réduit à l'extrême les forces qu'il comptait laisser sur le front oriental et sur les côtes, il préleva encore des corps sur son aile gauche, qui concentrée en Lorraine n'eut plus qu'une mission défensive.

Aux armées concentrées dans la province Rhénane et destinées à exécuter le vaste mouvement de conversion à travers la Belgique et le nord de la France, von Schlieffen affecta la valeur de 23 corps d'armée actifs, 12 corps 1/2 de réserve, 8 divisions de cavalerie, 16 brigades de landwehr. L'aile gauche en Lorraine et en Alsace ne devait comprendre, outre les garnisons de Thionville, Metz, Strasbourg, et Neuf-Brisach, que la valeur de 3 corps 1/2 actifs, 1c orps 1/2 de réserve, 3 divisions de cavalerie et 10 brigades 1/2 de landwehr[1].

Les forces rassemblées dans la Province Rhénane devaient être réparties en 3 groupements principaux, à savoir :

Un groupement Nord, comprenant 9 corps actifs, 7 corps de réserve, 5 divisions de cavalerie, ayant pour mission de

1. General Kuhl : *loc. cit.*

franchir la Meuse entre Namur et la frontière hollandaise, de gagner le plus rapidement possible le front Bruxelles-Namur en coupant l'armée belge d'Anvers, pour se rabattre ensuite vers le sud afin d'envelopper l'aile gauche franco-anglaise et la rejeter vers l'est. Les corps de réserve devaient assiéger Namur et Maubeuge et investir Anvers. Ce groupement devait être renforcé aussitôt que possible par deux corps actifs prélevés sur les forces de Lorraine.

Un groupement central, comprenant six corps d'armée actifs et une divison de réserve, chargé de franchir la Meuse entre Namur et Anvers.

Un groupement Sud, comprenant 8 corps actifs, 3 divisions de cavalerie, chargé de franchir la Meuse entre Mézières et Verdun.

Enfin 5 corps de réserve groupés dans la région nord de Metz devaient couvrir le flanc gauche du groupement précédent contre toute attaque française débouchant de Verdun ou de la Woëvre méridionale.

Les forces laissées en Lorraine devaient comprendre seulement 3 corps 1/2 actifs, un corps de réserve et 3 divisions de cavalerie, ainsi qu'un groupement de 6 brigades de landwehr. Elles devaient avoir pour mission d'attirer sur elles le maximum de forces françaises et pour cela de tenter une attaque sur Nancy. Si les Français prenaient eux-mêmes l'offensive en Lorraine — ce qui était à souhaiter — elles devaient se replier et ne pas se laisser entraîner dans des combats décisifs.

Quant à la Haute-Alsace, elle devait être abandonnée sans restriction aux incursions possibles des Français, car von Schlieffen estimait que la victoire de son aile droite la libérerait rapidement. Aussi ne laissait-il au sud de Strasbourg que des forces de landwehr, soit une brigade en Haute-Alsace et 3 brigades 1/2 à l'est du Rhin supérieur.

Tel était dans ses grandes lignes le deuxième plan de von Schlieffen : on peut le résumer en disant qu'il consistait uniquement en une attaque massive et aussi foudroyante que possible des quatre cinquièmes des forces allemandes mobilisées contre notre aile gauche qui, débordée, écrasée, rejetée

vers l'est, devait entraîner notre centre dans sa débâcle et venir s'effondrer avec lui sur les derrières de notre aile droite, soit sur la Moselle, soit sur le Jura et la Suisse.

Plan colossal dont le succès, estimait von Schlieffen, dépendrait avant tout de la puissance de ses armées d'extrême droite : fortes initialement lors de leur concentration, elles ne devaient à aucun prix être affaiblies en route ni par les obstacles qu'elles auraient à surmonter (armées belge et anglaise, places de Namur, Anvers et Maubeuge) ni par les difficultés provenant de l'étendue des territoires à occuper et de la longueur des lignes d'étapes à surveiller. Il fallait donc que ces armées fussent sans cesse renforcées, afin que, telle la grande armée de 1812, elles n'aillent pas toujours s'affaiblissant. Pour cela von Schlieffen comptait les alimenter d'abord de deux corps prélevés en Lorraine, puis de toute la landwehr laissée dans les places de l'intérieur, enfin par des corps de nouvelle formation qui devaient être constitués dès le lendemain de la mobilisation avec les réservistes et landwehriens en excédent dans les dépôts. Les voies ferrées aboutissant sur le Rhin entre Duisbourg et Coblenz devaient déverser sans arrêt ces renforts dans la Province Rhénane dès la concentration terminée.

Von Schlieffen comptait donc, si la bataille initiale n'était pas livrée plus au Nord, aborder le front Verdun-Rethel-Reims-La Fère avec 25 corps actifs, 12 corps 1/2 de réserve, 6 corps de nouvelle formation. Certes les Français pouvaient prendre des contre-mesures, mais à quoi serviraient-elles contre une masse aussi formidable?

Ils pouvaient par exemple rassembler rapidement des forces pour tenter une contre-offensive contre l'aile droite allemande : Schlieffen ne s'en alarmait pas, car il estimait que les armées allemandes avec leurs corps d'armée au coude à coude et « alignés comme les bataillons à l'exercice » constitueraient un mur d'acier qui écraserait comme un fétu de paille les armées françaises reformées en toute hâte avec des corps pris de droite et de gauche et non encore soudés. Combien von Schlieffen aurait frémi s'il lui avait été donné d'assister à la marche des armées de Moltke jeune en août et septembre 1914, et combien il aurait été étonné de trouver en face

des armées allemandes tirant les unes vers l'est, les autres vers l'ouest, non pas des armées sans cohésion mais un mur d'airain plus compact, plus solide que le mur allemand où s'ouvraient déjà de larges brèches !

Les Français pouvaient aussi étendre leur gauche vers l'ouest et chercher à atteindre la Somme : dans ce cas Schlieffen prévoyait que l'armée allemande s'étendrait de son côté jusqu'à Amiens et même Abbeville en cas de besoin !

Si les Français s'établissaient derrière l'Oise de Paris à La Fère, von Schlieffen comptait attaquer cette position de front, pendant que son aile droite investissant les fronts ouest et sud de Paris avec 6 corps contournerait la capitale avec 7 autres corps de façon à déborder largement l'aile gauche française. Il comptait également employer cette manœuvre si les Français se retiraient sur la Marne et la Seine.

Le cas que Schlieffen redoutait le plus était celui où les Français, ayant une avance sur l'armée allemande au point de vue mobilisation et concentration, réussiraient à se réunir aux Belges et aux Anglais sur le front Namur-Anvers, ce qui rendrait impossible l'enveloppement de l'aile gauche ennemie. Il fallait donc, pour parer à ce danger, que l'aile droite allemande fût concentrée au plus tôt au nord-ouest de Liége et que cette place fût enlevée dès les premiers jours de la mobilisation par une attaque brusquée. Si néanmoins Anglais, Belges et Français parvenaient à former un front continu au nord de la Meuse, von Schlieffen estimait qu'il devait renoncer à son plan primitif : se tenant sur la défensive en face de l'aile gauche alliée, il comptait attendre que le centre de l'armée française prît l'offensive au sud de la Meuse pour le prendre en flanc en débouchant de la zone Metz-Thionville-Trèves.

Le 2e plan de von Schlieffen était un plan formidable mais pour être réalisé dans toute sa puissance il exigeait des forces formidables elles aussi. Dès 1892, pressentant que bientôt il se déciderait à cette offensive contre la France au sujet de laquelle il hésitait encore, offensive beaucoup plus ardue que celle prévue jusqu'alors contre la Russie, von Schlieffen avait travaillé à accroître sans relâche la puissance de l'armée

allemande. Pour vaincre en quelques semaines une nation telle que la France il ne suffisait pas d'organiser les nombreuses réserves que la loi de 1888 avait mises à la disposition du Grand État-Major, il fallait des armées de premier choc aussi puissantes que possible en nombre et qualité : en 1893 von Schlieffen obtenait du Reichstag, pour l'armée du temps de paix, outre 60 batteries, 173 demi-bataillons qu'il transformait en 1897, grâce à de nouveaux crédits, en 42 régiments et 21 brigades : il put donner ainsi à chacun des corps d'armée existant à cette date une 5e brigade. Groupées entre elles en cas de guerre, ces 21 brigades en surnombre pouvaient constituer 5 corps d'armée actifs nouveaux ! En 1899 von Schlieffen faisait comprendre au Reichstag que les grandes unités créées de toutes pièces à la mobilisation n'avaient pas la cohésion des corps constitués dès le temps de paix, et il obtenait les crédits nécessaires pour former, avec une partie des brigades en surnombre, 5 divisions nouvelles (les 37e, 38e, 39e divisions prussiennes, la 40e division saxonne, la 6e bavaroise), et 3 corps d'armée nouveaux, le XVIIIe en Hesse, le XIXe en Saxe, le IIIe bavarois à Nuremberg. Il obtenait en même temps 80 batteries de campagne.

En 1904 l'armée allemande comprenait :

23 corps d'armée (48 divisions)[1], 625 bataillons, 472 escadrons, 574 batteries de campagne, alors qu'en 1891, à la prise de commandement de von Schlieffen, elle ne comptait que 20 corps d'armée (43 divisions), 538 bataillons, 465 escadrons, 436 batteries. En 13 ans l'infanterie allemande s'était donc accrue d'un septième environ, l'artillerie de campagne de plus du quart !

Une autre conséquence du deuxième plan de von Schlieffen fut l'extension considérable donnée à la fortification : l'Alsace étant abandonnée aux incursions de l'armée française il fallait que Strasbourg-Mutzig fussent un barrage puissant capable de limiter l'invasion vers le nord ; l'aile gauche s'appuyant à Metz il fallait qu'elle ne pût être tournée par une armée française qui, poussant en direction de Sarrebruck, se rabattrait vers le Nord. Aussi les forts de Strasbourg furent-ils renforcés,

1. Exactement 106 brigades soit la valeur de 53 divisions ou 26 corps d'armée et demi.

le rayon de la place de Metz considérablement étendu vers l'Est et complété par la position éventuelle de la Nied, entre Courcelles et Sarrelouis.

***

LE PLAN DE MOLTKE JEUNE.

Moltke jeune, nommé chef du Grand État Major en 1906, conserva les idées essentielles du plan de von Schlieffen, mais sur le front occidental il renforça peu à peu son aile gauche, que son prédécesseur lui avait léguée trop faible, estimait-il. Ne pouvant admettre comme Schlieffen que l'Alsace fût laissée sans défense, il désigna tout d'abord le XIVe corps actif, stationné en temps de paix en Haute-Alsace et dans le duché de Bade, pour assurer, concurremment avec quelques brigades de landwehr, la garde de la région Mulhouse-Colmar et des passages du Haut-Rhin, en lui recommandant toutefois de ne pas se laisser entraîner dans des affaires importantes et de se replier en cas de besoin soit sur Strasbourg soit à l'est du Rhin.

Par la suite de Moltke renforça de façon plus notable encore son aile gauche et créa dans cette vue une nouvelle armée, la 7e, composée de 3 corps actifs, d'un corps de réserve et de plusieurs brigades de landwehr.

L'ensemble des forces qui en cas de mobilisation devaient se concentrer entre Metz (exclu) et la frontière suisse, comprenait donc désormais deux armées d'égale force, les 6e et 7e armées, soit un total de 8 corps d'armée sans compter les unités de landwehr et de garnison des places de Strasbourg et Neuf-Brisach. En 1914 l'aile gauche de Moltke devait donc être deux fois plus forte que celle prévue par von Schlieffen. Comment Moltke avait-il obtenu le renforcement de ces deux armées de Lorraine et d'Alsace? Était-ce à l'aide de créations nouvelles ou tout au moins de prélèvements effectués sur les unités chargées de la défense du front oriental ou des côtes de la mer du Nord et de la Baltique? Non. De 1906 à 1914 les effectifs de paix de l'armée allemande avaient bien subi une augmentation considérable de 165 000 hommes envi-

ron dont 44 000 hommes en exécution de la loi de 1912 et 117 000 en exécution de la loi de 1913. Mais cette augmentation avait surtout servi à égaliser le nombre de bataillons des régiments d'infanterie, à renforcer leurs effectifs, enfin à créer un nombre considérable d'unités spéciales (artillerie lourde, compagnies de mitrailleuses, troupes de communication et d'aérostation, etc...). L'état-major allemand avait voulu surtout augmenter la valeur guerrière de son armée et faciliter sa mobilisation en lui donnant tous les organes dont elle aurait besoin en campagne ainsi qu'en diminuant le nombre des réservistes à incorporer dans les corps actifs[1]. En 1912, de Moltke avait bien obtenu la création de 2 corps d'armée nouveaux, le XXe à Allenstein et le XXIe à Sarrebruck, mais les unités qui entraient dans leur constitution existaient déjà sur place où elles étaient en excédent dans les corps de Prusse orientale d'une part, et dans ceux d'Alsace-Lorraine d'autre part. Schlieffen avait d'ailleurs prévu la création de ces 2 corps en cas de mobilisation.

De Moltke n'avait donc pu renforcer son aile gauche par des créations nouvelles. Quant à son armée du front oriental, au lieu de l'affaiblir il fut contraint au contraire de la renforcer, quand il se rendit compte que la mobilisation de la Russie était plus rapide et que la Prusse orientale était de plus en plus menacée. En fait, pour renforcer ses armées de Lorraine et d'Alsace de Moltke n'eut d'autre solution que de décaler vers le sud le dispositif de von Schlieffen, en faisant roquer vers l'aile gauche des corps appartenant aux armées centrales, et en remplaçant ceux-ci par des corps prélevés sur les armées de droite.

Peu avant la déclaration de guerre, de Moltke, ayant de plus en plus la certitude que nos armées prendraient l'offensive en Lorraine et ne tenteraient qu'une diversion en Haute-Alsace, enleva à la 7e armée un de ses corps et le passa à la 6e armée chargée de défendre la Lorraine.

1. En exécution de la loi de 1913, l'armée allemande devait comprendre sur le pied de paix 25 corps d'armée (50 divisions) soit 670 bataillons, 550 escadrons, 642 batteries de campagne, 194 batteries lourdes formant un total de 661 000 hommes non compris 36 000 officiers, 110 000 sous-officiers, 18 000 volontaires d'un an environ et 10 000 employés.

Comment de Moltke comptait-il exécuter son plan offensif contre la France? De nombreux écrivains militaires allemands nous ont fourni à ce sujet des déclarations détaillées et concordantes[1].

Les 1re, 2e, 3e, 4e et 5e armées formant une masse formidable de 26 corps d'armée débarqués entre Metz et Dusseldorf, devaient se concentrer entre Tongres et Thionville, pendant qu'une partie de leurs forces, mettant la main dès les premières heures de la mobilisation sur Luxembourg et s'emparant aussi rapidement que possible de la place de Liége, devaient s'assurer la possession de ces deux nœuds de voies ferrées indispensables aux ravitaillements ultérieurs des corps allemands. Leur concentration une fois terminée, ces cinq armées, pivotant autour de Thionville, devaient décrire à travers la Belgique et le nord de la France une vaste conversion au cours de laquelle les armées d'aile droite auraient pour mission de couper l'armée belge d'Anvers si celle-ci se rassemblait entre Bruxelles et la Meuse, puis de déborder largement l'aile gauche française, éventuellement aussi le corps expéditionnaire anglais, pour les rejeter vers l'est sur notre centre. Les cinq armées continuant leur conversion devaient refouler notre gauche et notre centre vers la Moselle ou même vers la Suisse et le Jura.

Les forces concentrées en Lorraine et en Alsace devaient comprendre : le long de la Nied, de Pange au sud de Merzig, donc face au sud-est, un groupement de cinq brigades de landwehr, renforcées de deux régiments de pionniers et de deux régiments de mortiers ; entre Courcelles et Sarrebourg, donc face au sud-ouest, la 6e armée forte de 5 corps ; dans la région de Strasbourg la 7e armée face à l'ouest et au nord-ouest, forte de trois corps dont un détaché provisoirement en Haute-Alsace pour appuyer les brigades de landwehr

1. *Der Grosse Krieg*. Monographies publiées sous la direction du G. Q. G. allemand : *Liége-Namur*, chap. Ier ; *die Schlacht bei Longwy*, p. 12 ; *die Schlacht bei Mons*, p. 10 ; Général LUDENDORFF : *loc. cit.*, p. 19, 20, 45, 54. — Général FALKENHAYN : *loc. cit.*, p. 12. — Général STEIN : *Erlebnisse*, pp. 43 à 46 et 53, 54. — Colonel BAUER : *loc. cit.*, pp. 12 à 17. — Général KUHL : *Der deusiche Generalstab*, p. 177 et suivantes. — X... : *die Schlachten an der Marne*, chap. Ier. — Général Baumgarten CRUSIUS. *Der Wahrheit eine Gasse*, p. 10. — Général von HAUSEN : *der Marnefeldzug*. Critique de Kircheisen, p. 39 à 41, 47 à 60.

du duché de Bade. La mission de cet ensemble de forces était double : couvrir le flanc sud du dispositif offensif constitué par les cinq armées du centre et de droite ; attirer ou immobiliser nos forces de Lorraine pour empêcher le haut commandement français de les transporter vers son aile gauche menacée d'enveloppement. Dans cette vue les 6e et 7e armées, placées sous les ordres d'un même chef, le prince héritier de Bavière, devaient, si nos forces de Lorraine demeuraient sur la défensive, se porter sur la Meurthe et la Moselle pour les accrocher ; si au contraire nos corps de Lorraine prenaient l'offensive, la 6e armée devait se replier en direction de la Sarre où elle ferait front à nouveau pendant qu'au nord le groupement de landwehr de la Nied, au sud la 7e armée débouchant de la région nord-ouest de Strasbourg, attaqueraient en flanc nos forces aventurées vers l'Est.

En attendant d'être appelée par la 6e armée, soit pour prendre l'offensive vers la Meurthe, soit pour contre-attaquer en Lorraine, la 7e armée devait couvrir la Haute Alsace et la partie méridionale du duché de Bade, car une offensive débouchant de Belfort était considérée comme des plus vraisemblables, et il ne fallait pas, avant la victoire éclatante de l'aile droite, laisser la Terre d'Empire, symbole de l'Union allemande, exposée sans défense aux entreprises des chauvins de France.

Si l'offensive des armées françaises de Lorraine se produisait avant le déclanchement du mouvement en avant (Vormarsch) du centre et de l'aile droite allemande, la 5e armée, débarquée avec ses cinq corps dans la région Metz-Thionville-Merzig-Sarrebruck, devait être à même d'intervenir face au Sud pour appuyer le groupement de landwehr de la Nied. De même pendant les premiers jours de la conversion générale la 5e armée n'ayant pour ainsi dire pas à bouger, devait se tenir prête à se jeter dans le flanc gauche des armées françaises de Woëvre et de Lorraine si l'ordre lui en était donné.

On remarquera que dans ce plan il n'était nullement question de longer les côtes de la mer du Nord et de la Manche ni de s'emparer des ports d'Anvers, Calais, Dunkerque, Boulogne, le Havre, ni de couper les armées anglaises de leur

bases. Et cela se conçoit naturellement[1] : l'état-major allemand voulait frapper vite et fort, pour cela il voulait avant tout détruire nos forces de campagne, estimant que tous les objectifs secondaires tomberaient d'eux-mêmes quand nos armées auraient été battues ou refoulées vers l'est. Anvers ne pouvait être gênant que si sa garnison était importante, donc si une partie notable de l'armée belge s'y réfugiait ou si des corps anglais y débarquaient, et d'ailleurs point n'était besoin même dans ce cas de s'emparer de la place dès le début des opérations puisqu'elle ne gênait nullement les ravitaillements de l'armée allemande ; il suffisait de la masquer avec des forces strictement suffisantes. Au contraire Liége, Namur et Maubeuge devaient être pris et le plus rapidement possible parce que barrant la grande voie ferrée de la vallée de la Meuse. De même il n'y avait pas lieu d'immobiliser au début des forces devant Dunkerque et Calais, ni d'en laisser à Boulogne, car on ne pouvait avoir la prétention d'empêcher les Anglais de débarquer en France : s'ils ne pouvaient prendre pied sur le continent à Boulogne, il leur restait le Havre, Cherbourg et Brest. Donc point n'était besoin d'aller raser avec l'aile droite les côtes de la mer du Nord et de la Manche, si des forces ennemies importantes ne se rassemblaient pas sur le littoral : l'aile droite devait conserver le maximum de forces pour être sûre de la victoire contre l'aile gauche anglo-française, et le mouvement débordant ne devait pas avoir une ampleur exagérée susceptible de nuire à la rapidité de la conversion : masse et vitesse de l'aile droite, pensait l'État-Major allemand, étaient les deux facteurs essentiels du succès.

En face de la Russie, outre les garnisons des grandes places de Koenigsberg, Thorn, Graudenz, Posen, Breslau, qui chacune avait une réserve générale de la valeur d'une division, de Moltke ne laissait que de faibles forces de campagne : en Prusse la 8e armée comprenant trois corps d'armée actifs et

1. Sur cette question l'amiral von Tirpitz est formel. Il déclare dans ses *Souvenirs*, p. 250 à 255, que le maréchal von der Goltz et lui étaient seuls partisans de la prise de Calais et Boulogne. Non soutenu par von der Goltz il essaya en vain à plusieurs reprises dans le courant du mois d'août 1914 de faire pression sur le chancelier et sur de Moltke pour que l'aile droite allemande coupât les Anglais de leurs bases les plus proches de l'Angleterre.

trois divisions de réserve; en Silésie un corps de landwehr de deux divisions. Le choc principal des armées russes devait être supporté par les armées autrichiennes qui, rassemblées en Galicie, devaient prendre l'offensive en direction de Lublin. Mais de Moltke n'avait pu obtenir cette offensive de ses alliés qu'en leur promettant de son côté une offensive de la 8e armée — qui d'ailleurs n'eut jamais lieu — en direction de la Narew[1].

Si de Moltke ne laissait en face de la Russie que de faibles forces il comptait leur donner l'appui de fortifications puissantes et il obtenait au budget de 1913 un crédit extraordinaire de 300 millions destiné en majeure partie aux grandes places de l'Est, Koenigsberg, Thorn et Graudenz.

La garde des côtes de la Mer du Nord et du Schleswig et l'observation de l'armée danoise étaient confiées au IXe corps de réserve et à 4 brigades mixtes de landwehr des 9e et 10e régions.

Enfin 17 brigades mixtes dites « d'Ersatz » groupées par 2 ou 3 en divisions d'Ersatz[2] devaient être formées dès les premiers jours de la mobilisation avec les ressources disponibles des dépôts. En attendant que les corps de 2e ligne prévus par von Schlieffen[3] aient pu être constitués, ces divisions devaient former une première réserve générale à la disposition du haut commandement : de Moltke avait prévu l'emploi d'une partie d'entre elles sur le front oriental[4].

***

Si nous comparons les plans de Schlieffen et de Moltke il nous faut reconnaître que le plan de Moltke était beaucoup

1. Wissen und Wehr 1920 : *Erstes Heft*, p. 55.—Nowak : *Der Weg zur Katastrophe.*

2. Le docteur Spickernagel, dans son *Ludendorff*, déclare (p. 19) que ces divisions ont été constituées en 1913 à l'instigation de Ludendorff, pour renforcer l'aile droite allemande et remplacer les trois nouveaux corps d'armée dont il avait demandé en vain la formation dans son mémoire de 1912.

3. Ces corps furent formés en août et septembre 1914 principalement avec des « volontaires pour la durée de la guerre ». Ce furent les corps de réserve XXII à XXVIII et la 6e division de réserve bavaroise, au total 13 divisions. dont 9 furent jetées dans la bataille de l'Yser.

4. Wissen und Wehr : *Erstes Heft*, 1920, p. 55 et 89.

moins hardi que celui de son prédécesseur. L'un et l'autre recherchaient la destruction brutale, rapide de l'armée française par l'enveloppement de notre aile gauche. Ayant pris la décision de violer le territoire belge, Schlieffen voulait tirer tout le parti possible de ce crime et, à chaque nouvelle d'une parade possible de notre part, allongeait davantage son aile droite vers le nord et lui donnait plus de masse. « Faites-moi une aile droite aussi forte que possible, toujours plus forte », disait-il à ses collaborateurs quand il était chef du Grand État-Major, « c'est tout ce que je vous demande ! » — Plus tard, quand rendu à la vie civile il consacrera ses loisirs à l'étude de l'histoire militaire, il maintiendra plus fermement que jamais sa conception de la bataille basée sur l'enveloppement d'une aile ennemie, et si possible sur l'enveloppement de ses deux ailes, bataille de destruction idéale telle que celle de Cannes où Hannibal, avec une armée inférieure en nombre, réussit cependant à envelopper complètement l'armée du Consul Terentius Varro. Et Schlieffen, ayant sans doute appris les modifications que de Moltke voulait faire subir à son plan, ne craignait pas d'écrire : « Les plans de campagne les plus difficiles à établir sont ceux où l'on doit se défendre contre plusieurs adversaires... Au point de vue militaire il faut savoir perdre en temps voulu (celui qui veut tout défendre ne défend rien) ; il faut savoir sacrifier une province à un de ses ennemis et avec toute sa puissance marcher contre les autres, les contraindre à la bataille, mettre tout en jeu pour les détruire et ensuite se retourner contre son autre adversaire. »

Et Schlieffen était homme à le faire ! Mais de Moltke?... Certes il faut reconnaître que depuis 1906 la situation militaire de la Russie s'était considérablement améliorée, et pouvait nécessiter un renforcement de la 8e armée allemande en Prusse orientale, mais elle ne pouvait en rien influencer le dispositif de concentration des forces allemandes destinées à agir contre la France, une fois leur nombre fixé. — Or, Moltke au contraire de Schlieffen descendit sans cesse vers le sud le centre de gravité de son groupement offensif. On dirait que c'est à contre-cœur qu'il a accepté le plan que lui a légué son prédécesseur, que c'est par respect pour ce

général, dont tous autour de lui vantaient le génie, qu'il n'a apporté que successivement des modifications à ce plan. On dirait que c'est à son corps défendant qu'il a consenti à laisser son aile droite au nord d'Aix-la-Chapelle, que c'est avec appréhension qu'il a envisagé le siège brusqué de Liége et qu'il aurait préféré renforcer encore davantage ses forces de Lorraine et d'Alsace. Qui sait si, la guerre ayant éclaté quelques années plus tard, de Moltke ne serait pas revenu au premier plan de Schlieffen, s'il n'aurait pas attaqué dans la trouée de Charmes et ne se serait pas contenté d'un mouvement débordant passant seulement par Mézières? Qui sait aussi s'il n'aurait pas renforcé sa 8e armée en Prusse orientale comme il le fit pendant quelque temps avec deux corps prélevés sur le front occidental? Qui sait même s'il ne serait pas revenu franchement au plan de son oncle, le grand de Moltke, qui préconisait la défensive contre la France et l'offensive contre la Russie? Les nombreux Kriegspiele où il faisait étudier par son état-major les possibilités de succès des armées allemandes au cas où elles attaqueraient avec le maximum de forces les armées russes n'en sont-ils pas des indices?

Quoi qu'il en soit, le plan de Moltke en 1914, image fidèle du tempérament du futur généralissime, reflétait le doute et la crainte qui rongeaient son âme. Celui qui en temps de paix, dans le calme du cabinet de travail, renforçait sa gauche en Lorraine au détriment de sa droite offensive et cela par crainte d'une attaque française possible, celui-là aurait-il une force de caractère suffisante pour maintenir coûte que coûte son plan initial dans les angoisses de la lutte, d'une lutte sur deux fronts différents? Si de leur côté ses adversaires manifestent énergiquement leur volonté, saura-t-il leur opposer une volonté plus tenace? Si l'un de ses subordonnés jette un cri d'alarme saura-t-il lui résister et ne voir que ce qu'il faut voir, n'entendre que ce qu'il faut entendre?

Pour en juger, examinons quelques-unes des décisions prises par de Moltke aux mois d'août et septembre 1914.

***

La concentration allemande s'effectue du 2 au 6 août,

conformément au plan prévu en temps de paix. Mais dès le 16 août l'initiative et la volonté des commandants des armées françaises et russes d'une part, les appréhensions et l'indépendance des commandants des armées allemandes d'autre part, vont mettre de Moltke à une rude épreuve.

Pendant la deuxième semaine d'août, le prince héritier de Bavière, chargé de défendre la Lorraine avec les 6e et 7e armées, rend compte à de Moltke qu'une puissante attaque française est imminente en direction de la Sarre. Il déclare qu'il n'est pas assez fort pour résister, qu'il lui faut des renforts... Le 16 août au soir, de Moltke lui envoie six divisions : l'aile droite allemande, à laquelle elles étaient en majorité destinées, en est affaiblie d'autant.

Le 22 août, ce même prince héritier de Bavière, si inquiet quelques jours auparavant, se laisse emporter par l'orgueil de la victoire de Lorraine et se lance à fond à la suite des 1re et 2e armées françaises en retraite. Il nous estime en déroute ; il croit que le centre français est enfoncé, que la trouée de Charmes lui est ouverte, qu'il n'a qu'à s'y jeter pour aller vers la Marne et la Seine tendre la main à l'aile gauche (von Klück et von Bülow) qui arrive du Nord. Dans son imagination, il voit déjà réalisée la grande bataille à double enveloppement, qu'il substitue dans son esprit à la bataille d'enveloppement simple prévue par le plan initial. Quelle gloire pour la Bavière si c'était son armée et non l'armée prussienne qui ouvrait la porte à un nouveau Sedan !

Et de Moltke, trop émotif, entraîné probablement lui aussi par la grandeur de ce nouveau plan, lâche la bride au prince de Bavière, dont les armées bourrent, comme un cheval sur l'obstacle, vers la trouée de Charmes : le 25 août les armées françaises leur brisaient les reins sur la Mortagne... 25 août ! Date fatale ! Car à cette même heure, en Prusse orientale, la 8e armée allemande est menacée d'être cernée par les armées de Rennenkampf et de Sansonow. Son chef appelle au secours depuis le 22 : de Moltke le relève de son commandement et le remplace le 23 par le duumvirat Hindenburg-

Ludendorff. Mais cela ne suffit pas, il leur faut des troupes : de Moltke décide, le 25 au soir, de leur envoyer trois corps d'armée. Deux partiront effectivement ; mais comme ils ne peuvent être prélevés sur l'aile gauche qui est en pleine bataille, bataille malheureuse, d'ailleurs, et qu'on ne peut attendre même quelques heures, de Moltke les prend... sur sa droite qui s'affaiblit encore !...

Devant Maubeuge de Moltke laisse le VIIe corps de réserve et une brigade du VIIe corps actif ; devant Anvers, le IIIe corps de réserve : l'aile droite allemande s'affaiblit toujours !... le plan de Schlieffen est compromis...

C'est en vain que de Moltke rameute des côtes du Schleswig le IXe corps de réserve et deux brigades de landwehr ! C'est en vain qu'il rameute les garnisons de Cologne, Wesel et Mayence ! c'est en vain qu'il organise en hâte une division de marine ! Ces troupes ne peuvent rejoindre l'aile droite offensive, elles doivent être jetées devant Anvers et à la garde des voies de communication !

Attaquées en Belgique, les 21 et 22 août, les 4e et 5e armées allemandes, que commandent respectivement le duc de Wurtemberg et le prince impérial, ont dû faire face au sud, au lieu de marcher en direction du sud-ouest. Accrochées à nouveau quelques jours plus tard aux passages de la Meuse elles appellent à leur tour au secours : et de Moltke, pour les aider, ordonne à son centre et à son aile droite de marcher en direction du sud et non plus du sud-ouest : Paris ne sera plus débordé... le plan de von Schlieffen perd de son ampleur...

Le 2 septembre, toujours pour aider son centre, de Moltke ordonne à son aile droite de refouler les Français au sud-est de Paris : elle n'attaquera même plus la capitale, elle se contentera de l'observer : le mouvement d'enveloppement perd encore de son ampleur...

Le 4 septembre, de Moltke télégraphie à ses armées :

« L'ennemi a échappé à l'enveloppement de nos 1re et 2e armées... Il transporte des renforts vers l'ouest... Il n'est plus possible de rejeter toute l'armée française dans la direction du sud-est contre la frontière suisse... »

Le mouvement enveloppant a échoué... le plan de Schlieffen s'écroule définitivement...

Il semble donc que l'on puisse conclure que de Moltke, en perdant de vue les idées fondamentales du plan de Schlieffen, à savoir puissance de la masse offensive et ampleur du mouvement débordant, porte une large part de responsabilité dans la défaite des armées allemandes.

CAPITAINE KOELTZ

LES LETTRES ET LA VIE

Voici, avec août et septembre, la grande saison des lectures qui s'ouvre ou est censée s'ouvrir. Encore qu'en dehors de l'auto, du tourisme, du dancing, du footing, du yachting, du baccara, de la chasse et autres divertissements adjacents, on ne voie guère les heures que laissent ces deux mois pour les plaisirs de l'esprit, respectons la légende et causons un peu romans.

Ce me sera d'autant plus aisé que, depuis quelque temps, un classement spontané semble s'opérer entre les romans récents. Sans doute parmi les romanciers actuels on continue à ne distinguer aucun groupement d'école. Mais, par contre, les divers genres que comporte le roman accusent tous les jours une vitalité individuelle, un relief séparatiste qui ne vont qu'en s'accentuant. Roman d'aventures, roman psychologique, roman de mœurs, roman social, etc., chacun d'eux forme une espèce de casier où viennent s'insérer d'office les livres qui en relèvent. Il n'y a plus pour le lecteur qu'à les laisser faire et, une fois tel ou tel casier rempli, à en examiner le contenu.

C'est présentement le cas pour deux de ces rayons : le roman personnel et le roman humoristique. Celui-là étant le plus chargé des deux, c'est par lui que nous commencerons, quitte à revenir, le mois prochain, sur le second, si aujourd'hui la place nous manque.

Je ne serais pas éloigné de croire que la confession fût la forme primitive du roman. C'en est, à coup sûr, la forme la plus abordable. Pour y rendre ses sentiments, ses pensées, ses observations, l'auteur n'a pas besoin de recourir à des personnages interposés. Fiction ou réalité, c'est lui-même qui est en scène. Il s'adresse directement au public. Il parle à la première personne. Il se dépeint. Il se raconte. Il peut se permettre le sans-apprêts de la confidence cordiale. Il n'est pas contraint d'insuffler aux héros de l'aventure une vie propre et indépendante de la sienne. Il les décrit moins en créateur qu'en spectateur. Et le maximum d'effort auquel se haussera son imagination consistera le plus souvent dans un avant-propos, où il déclare n'être que le dépositaire du récit qu'on va lire : manuscrit perdu, manuscrit trouvé, manuscrit légué.

Avec tant de facilités à son actif, on devine la tentation que constitue le roman personnel pour les débutants de tout âge, de tout sexe et de tout calibre. Voyez plutôt la liste des célébrités qui s'inscrivirent à son armorial. C'est d'instinct au roman personnel que sont allés tout droit ces illustres débutants romanciers, issus de la politique, de la sociologie, de l'art et qui s'appellent, entre autres, Senancour, Chateaubriand, Benjamin Constant, Fromentin.

Mais, en dépit de ses séductions, le roman personnel a par ailleurs ses précipices : la fadeur, la vulgarité, la pauvreté d'esprit, le ridicule. Pour un roman dont l'auteur s'efface derrière ses personnages, si médiocre soit-il, on n'aura qu'une sévérité objective et technique qui néglige l'homme pour ne viser que l'œuvre. Tandis que, dans un roman où l'écrivain s'offre lui-même en pâture, fatalement les critiques qu'on adresse à son héros perceront jusqu'à sa personne, et de tout ce que le public dit contre l'un une partie rejaillira contre l'autre.

Aussi est-ce avec plaisir que j'aborderai la revue des derniers romans personnels par un ouvrage de tout repos, dont

on vient de nous donner deux précieuses réimpressions : j'ai nommé *Adolphe*.

Vous m'objecterez peut-être que la nécessité de ces rééditions ne se faisait pas sentir. Vous aurez tort. En principe on ne saurait jamais trop réimprimer un chef-d'œuvre du rang d'*Adolphe*, ne serait-ce que pour faire pièce à tant d'autres réimpressions qui ne prennent grade de chef-d'œuvre que parce que tombées dans le domaine public. Et en fait, lorsque vous aurez lu ces nouveaux *Adolphe* vous comprendrez l'inanité de votre objection.

Le premier, publié par M. Gustave Rudler [1], outre des notices excellentes, renferme en effet une préface quasiment inédite et du plus vif intérêt. Imprimée dans la deuxième édition de la traduction anglaise d'*Adolphe*, elle était jusqu'à ce jour inconnue, même des spécialistes. Nous y apercevons Benjamin Constant se défendant contre le soupçon d'avoir écrit un roman à clefs et, malgré l'âpreté du ton, se défendant assez faiblement. « Par bonheur, déclare rageusement Constant, ces prétendus rapprochements (je traduis tant bien que mal) sont trop vagues et trop éloignés de la vérité pour faire la moindre impression. Ils ne proviennent d'ailleurs pas des meilleures classes de la société. Ils furent l'invention de ces personnes qui n'étant pas admises dans les milieux du grand monde, les observent du dehors, avec une curiosité mal informée, une vanité ulcérée et cherchent à trouver ou à créer le scandale dans une sphère dont ils sont exclus. »

Puis, plus loin, rappelant que madame de Staël subit les mêmes accusations pour *Delphine* et *Corinne*, il proclame que prêter à l'illustre autrice des procédés si noirs, c'est pure calomnie, « toute perfidie mondaine étant incompatible avec le caractère de madame de Staël, ce caractère si noble, si courageux devant la persécution, si fidèle en amitié, si généreux dans le dévouement ». Ce qui, venant du rigoureux peintre d'Ellénore, me paraît réaliser, dans le bluff, un joli record.

Mais heureusement Constant ne se borne pas à ces pieux mensonges et il y ajoute, sur son œuvre, les remarques les plus significatives : « J'ai voulu peindre dans *Adolphe* une des principales maladies morales de notre siècle, cette fatigue,

1. Imprimerie de l'Université, Manchester, et, à Paris, Champion.

cette incertitude, cette absence de force, cette analyse perpétuelle qui place une arrière-pensée à côté de tous les sentiments et qui par là les corrompt dès leur naissance... Adolphe nourri, dès son enfance, des arides leçons d'un monde blasé, a adopté pour gaîté sa triste ironie, pour règle son égoïsme et n'est parvenu qu'à dompter ses bonnes qualités. Et ce n'est pas dans les seules liaisons du cœur que cet affaiblissement moral, cette impuissance d'impressions durables se fait remarquer : tout se tient dans la nature. La fidélité en amour est une force comme la croyance religieuse, comme l'enthousiasme de la liberté. Or nous n'avons plus aucune force. Nous ne savons plus aimer ni croire ni vouloir... »

Et ainsi de suite pendant des pages, s'épuisant toutes à exprimer l'ultime substance de l'œuvre, à en amplifier la portée sociale — quitte à écrire sept ans plus tard, dans la préface de 1823 : « Tout ce qui concerne *Adolphe* m'est devenu fort indifférent ; je n'attache aucun prix à ce roman », — puis à faire l'impossible, l'année suivante, pour en obtenir une réédition.

De ces inconséquences qui, comme tant d'autres, forment de Benjamin Constant une nature si captivante à démêler, vous trouverez toutes les explications souhaitables dans la préface dont M. Robert de Traz a fait précéder la seconde réédition d'*Adolphe* [1], que je vous mentionnais. On a écrit sur Benjamin Constant et sur *Adolphe* bien des articles, bien des livres, signés des plus grands noms. Je ne m'y rappelle guère de vues plus précises, plus pénétrantes et, pour tout dire, plus complètes que celles qui composent la préface de M. de Traz. C'est là de la critique comme j'ai la faiblesse de l'aimer — où l'on sent non seulement l'homme qui sait les livres mais aussi qui a pratiqué la société, le monde, les plaisirs, la vie de son temps. Et puis, ce qui ajoute au prix de ce frappant portrait, c'est l'analyse de l'esprit suisse romand, qui lui sert comme de légende. Tout le cosmopolitisme de Benjamin Constant, dont tant d'historiens littéraires ont fait leurs choux gras, ne se réduit-il pas finalement à ses attaches helvétiques qui l'éloignaient moins de l'étranger qu'un Français de pure souche ? Ce que nous dit M. de Traz sur les

1. *Collection helvétique*. — Georges Crès.

particularités, les affinités de l'esprit romand ne laisse plus là-dessus de doutes.

En général, je ne raffole pas de ces préfaces dues à des écrivains plus ou moins notoires et dont les éditeurs ornent les chefs-d'œuvre classiques. Ces cadets prenant par la main un maître de jadis pour le présenter au public, tel un débutant, cela m'a toujours semblé un choquant renversement des rôles, une procédure aussi paradoxale que superflue. La préface de M. Robert de Traz ne fait pas qu'échapper à ces reproches. Les vingt pages où elle se développe seraient dignes de figurer en tête de toute réédition d'*Adolphe* ; et rien que pour leur relief, leur ramassé, leur nouveauté, elles mériteraient les honneurs de la plaquette.

***

Parmi les romans personnels plus récents que nous a apportés le mois dernier, se rencontre-t-il un nouvel *Adolphe*? On sera probablement fixé à cet égard dans une cinquantaine d'années. En attendant, ce qui caractérise les volumes en question, c'est d'avoir tous pour signataires des écrivains du sexe fort. Depuis quelques années, sous ce rapport, nos romancières faisaient à leurs confrères une concurrence redoutable. Elles avaient presque totalement accaparé le roman personnel, y introduisant même des confidences d'ordre physique, dont on ne trouvait jusque-là l'équivalent en audace que dans les *Confessions* de J.-J. Rousseau. D'où résultait une sorte de déséquilibre dans le bilan de notre psychologie amoureuse : d'un côté les dames qui ne cachaient rien de leurs impressions sensuelles, de l'autre les écrivains mâles qui s'abstenaient, sur les leurs, de toute espèce de révélations.

Deux tout au moins des romans personnels nouveaux semblent vouloir renoncer à cette pudibonderie traditionnelle. Et si l'on ne peut dire absolument que les auteurs « mangent le morceau », ils y donnent des coups de dent qui l'entament sensiblement.

Le premier de ces défectionnaires n'est autre que M. Mau-

rice Magre, poète ardent que Baudelaire a marqué de son empreinte, conteur habile, alerte et pittoresque. Son héros anonyme — mettons pour la commodité du récit qu'il s'appelle Jean — avait comme amie une charmante et élégante petite femme des milieux artistiques, des milieux ateliers : Rose-Thé. Un soir, dans un faubourg du Midi, soudain, il avise une certaine Paula, brune troublante mais appartenant à une galanterie plus qu'au-dessous de la moyenne — et c'est aussitôt le coup de foudre, le besoin de cette Paula, qui ne cesse ensuite de tourmenter Jean, malgré sa profonde affection pour Rose-Thé. Mais le Midi est loin, et proche le boulevard où les Paula parisiennes pullulent. Jean finit par y recourir chaque jour, car la Paula quotidienne est devenue pour lui une nécessité. Cas de psychologie masculine fort intéressant, n'est-ce pas, par son mélange de sentiment et de sensualité brutale. M. Maurice Magre nous en donne la clef dans le titre du livre : *l'Appel de la Bête*[1]. Tel jadis Dumas fils incarnant la Bête de l'Apocalypse dans *la Femme de Claude*. Telle la *Belle Hélène* plaidant la Fatalité. Comme explication, cela me paraît un peu sommaire. Néanmoins je suivais avec curiosité le héros de M. Magre, intrigué de voir jusqu'où la Bête le mènerait et si elle aurait raison de son cœur, quand brusquement Rose-Thé trompe Jean. Et c'est une toute autre histoire qui commence : souffrances de Jean, remords de Jean, le martyre connu de l'amant trahi... Pour une fois que s'annonçait une franche étude des sens masculins, la voilà qui s'arrête à mi-chemin. C'est vraiment dommage.

Je vous annonce à peu près la même déception avec la *Vie inquiète de Jean Hermelin*[2], de M. Jacques de Lacretelle. La seconde partie ne nous retrace guère qu'une vague aventure d'amours provinciales, aux abords d'un dépôt de petite ville. Mais la première partie présente une réelle valeur de renseignements sur la puberté masculine et sur les troubles dont elle peut agiter une âme délicate. Le jeune Jean Hermelin, nature raffinée et sensible, n'est pas à la façon du héros d'*Armance* un petit *babilan* et il n'est pas davantage un petit saint sans reproches. Dès la première enfance, dans

1. Pasquelle. — 2. Grasset.

ses amourettes avec de petites amies — épisodes dont quelques-uns font penser aux *Jeunes Filles en Fleurs* — nous le voyons prompt aux entraînements du cœur, avide même des rapprochés. Et plus tard, au lycée, l'amitié qu'il porte à certains camarades n'ira pas sans inquiéter ses scrupules. Et plus tard encore, près de telle ou telle aimable petite femme, il éprouvera tous les signes du désir le plus agissant. Pourtant enfant, adolescent, presque homme, chaque fois un incoercible recul l'écarte des réalisations. Est-ce timidité? Plutôt répugnance — effroi de l'abîme qu'il aperçoit entre ce qu'il souhaiterait de l'amour et le néant qu'il en redoute. Mais s'il résiste à l'accomplissement, il reste sans forces contre les images. La volupté ne cesse de le hanter et de l'attirer. Lui aussi, la Bête constamment l'appelle et dans quelles ruelles mal femmées et dans quels Bois de Boulogne aux promeneurs suspects ! Jamais à ses appels il ne tournera la tête, jamais il ne s'arrêtera. Mais il lui faut chaque soir accourir où ils murmurent, où ils chuchotent. Répétition quotidienne du pourchas enfiévré d'Amaury — rappelez-vous *Volupté* — à travers les bouges du Palais-Royal...

Dans un style sobre et dépouillé, dont le serré n'exclut pas la grâce, M. de Lacretelle nous offre là une étude de sensualité masculine qui compte. Mais, comme M. Magre, il stoppe en route, ne nous dévoile son héros que jusqu'à vingt ans. Et je répéterai : pour le butin de la vérité, c'est dommage.

M. Eugène Montfort allait-il, avec la confession qu'il nous apporte dans *Un Cœur vierge*[1], combler les lacunes laissées par M. Magre et M. de Lacretelle? Sur ses romans antérieurs, et sur la hardiesse de certaines de ses pages, je ne dissimule pas que je m'y attendais. Je faisais erreur. Le titre n'a rien d'ironique et, à la place des fleurs vénéneuses que j'escomptais, dans *Un Cœur vierge*, c'est le lys, la pervenche, le myosotis qui s'épanouissent.

Moitié défi, moitié goût de l'aventure, un peintre a pris ses quartiers d'été dans une île perdue de la côte bretonne, que seules rallient au continent les nécessités du ravitaillement. Un jour, tandis qu'il est à ses pinceaux, surgit devant

1. Flammarion.

lui une pure et délicieuse enfant à l'aspect préraphaélite. Fille de nobles ruinés qui habitent un fortin démantelé de l'île, Anne est plus que la candeur même : l'ignorance intégrale. Au point qu'elle ne sait pas ce que c'est que la peinture et qu'il faut que le peintre lui explique l'emploi des couleurs et des toiles. Mais si l'éducation d'Anne a été négligée, non moins l'est sa surveillance. Grâce à la liberté dont elle dispose, chaque matin Anne revient voir sur la falaise son bel étranger. Et celui-ci, au spectacle de tant d'innocence jointe à tant de beauté, s'attendrit, s'exalte, s'emballe au sentiment le plus violent en même temps que le plus poétique. Anne ne serait-elle pas l'âme de l'île, la princesse lointaine qui, à son insu, l'a attiré dans cette Thulé armoricaine!... Et vous devinez la suite. Figurez-vous Chloë aux prises avec un Daphnis averti, puis le point d'honneur que met ce dernier à respecter l'ingénuité de sa compagne... Cette idylle qui « sent le sel et le varech », comme disait Marcel Schwob, d'un autre ouvrage de l'auteur, dans son réalisme même, a tout le charme d'une estampe légendaire et primitive. Mais sur les tréfonds des faiblesses masculines, n'en espérons nulle lumière, car dans *Un Cœur vierge*, au lieu de l'appel de la Bête, ce serait plutôt l'appel de l'Ange.

Enfin dans la quatrième des confessions nouvelles, dans *le Cercueil de verre*[1], de M. Maurice Rostand, ni l'appel de l'une ni l'appel de l'autre. L'amour ici n'est plus en cause. Le cercueil transparent où le héros nous invite à regarder, c'est celui où gît sa jeunesse. Le débat dont il nous fait juges, c'est moins un débat de sentiments qu'un débat d'idées. Les cœurs en lutte ne sont pas ceux de deux amants, mais celui d'un père et celui d'un fils. Déposition d'autant plus topique que le témoin qui l'accomplit a cessé d'être des nôtres, s'étant suicidé, par expiation, sur la tombe même de son père tué au front. Ce dénouement à la vérité semble assez discutable. On se dit, tout au moins, qu'un tel sacrifice eût trouvé meilleur emploi au service de la patrie qu'à celui d'une justification individuelle. Mais discutable ou non, ce suicide rentre, en fait, dans les règles du genre.

1. Flammarion.

Semblablement, Jean Hermelin avait péri à la guerre après avoir écrit son journal. De même tant d'autres héros de romans personnels. On dirait sur eux un sort. Les trois quarts de leurs confessions sont posthumes et pourraient porter en sous-titre : *les Morts qui parlent.*

Notez que, d'une manière générale, je ne conteste pas le libre emploi de ce subterfuge. Si c'est un moyen un pen usagé, ce n'est pas un moyen prohibé. Et le roman ne dispose pas de tant de procédés d'expression pour qu'on le chicane encore sur ceux qui s'offrent à sa portée.

Néanmoins, si une convention de ce genre semble admissible et tolérable dans un roman de pure fiction, elle ne va pas sans gêner le lecteur dans une sorte d'autobiographie où la réalité du fond prime nettement le tour romanesque de la forme.

Or, je ne crois pas passer la discrétion en avouant que le *Cercueil de verre* nous donne beaucoup moins l'impression d'un roman imaginé de toutes pièces que de souvenirs personnels fleurant l'immédiate actualité. Si bien que le dénouement tragique qui termine le livre nous incommode autant, qu'au cours du récit, certaines transpositions de lieux, de noms, de personnages qui appellent continuellement la remise au point, la remise au vrai. Pour exposer publiquement un cruel différend qu'ont certainement envenimé et dénaturé la malignité, l'envie, les bruits de la ville, pour plaider utilement la cause, et, si j'ose dire, l'âme de son jeune héros, M. Maurice Rostand pouvait-il procéder différemment? Il ne m'appartient pas de le décider. Je constate simplement le malaise que nous causent dans son livre le chevauchement constant de la réalité sur la fiction, les disproportions de leurs doses respectives, et l'incertitude même de l'auteur entre son rôle de romancier et son rôle de mémorialiste.

Mais ces constatations faites, tâchons d'oublier le nom du signataire, la rumeur qui s'agite autour, les souvenirs qu'il suscite. Et dès ce moment nous goûterons mieux le drame qu'il nous conte, toute la fougue et parfois la poésie qui en émanent.

Sur les divergences idéologiques qui contribuent à séparer de son père le héros du *Cercueil de verre*, l'un traditionaliste,

rationaliste, croyant, l'autre plutôt libertaire, incrédule, épicurien, l'un tenant pour la morale stricte et rigide, l'autre pour les libres essors du cœur et de l'instinct — sur l'effet notamment de ces divergences, je demeure assez sceptique. Vous savez mon tort de n'attribuer aux idéologies qu'une importance assez restreinte dans les lettres, et plus restreinte encore dans le courant de notre existence ou de nos sentiments. J'ai donc peine à croire qu'un père et un fils passent de la tendresse foncière à la haine pour des différences d'opinions. Les scènes où ces opinions s'affrontent m'ont donc plus intéressé qu'ému.

Mais il en est d'autres bien plus probantes, où en une phrase, en un mot M. Maurice Rostand accuse avec beaucoup de clarté l'incompatibilité des deux natures, leurs antipathies en matière d'esthétique, de conduite, de tenue, et où l'on distingue au vif les failles qui, en s'élargissant, devaient entraîner la rupture.

Les confessions d'enfance du héros ne sont d'ailleurs pas moins instructives. On a là un enfant d'un autre siècle que celui de son père. Ses rêveries, ses aspirations, ses anxiétés, s'accordent pour indiquer en lui une génération dissemblable de la précédente. Tout au plus pourrait-on leur reprocher des accents un peu chateaubrianesques et sentant à l'excès les *Mémoires d'outre-tombe*. Souvenons-nous que Chateaubriand, quand il employait ce ton de surhomme, atteignait plus que la soixantaine, après quarante années de vie publique et de gloire mondiale. Je sais bien que le jeune héros de M. Maurice Rostand est lui aussi, censément, au bord du tombeau. N'empêche que, avec ses vingt-cinq ans net et sa carrière à l'aurore, il eût gagné en vraisemblance à adopter un diapason moins surélevé.

Par exemple, ce qui me surprend c'est qu'entre le père et le fils l'entente n'ait pas fini par s'établir sur le terrain littéraire. Car, malgré l'antinomie des tendances, je distingue dans leurs talents plus d'un point similaire. Ces croquis de femmes séduisantes, osées, élégantes, cette façon d'en parler mi-tendre, mi-impertinente, cette prestigieuse description d'un bal mondain au Ritz, cette saisissante mise en scène d'une sombre et symbolique mascarade, où donc, sinon en prose, du moins

en vers, ai-je lu des pages approchantes? Serait-ce dans les *Musardises* ou bien encore dans *l'Aiglon*?

Et puis autre pont entre eux : le mordant, l'esprit satirique. Le héros de M. Maurice Rostand ne semble pas avoir toujours eu à se louer de la bienveillance de ses contemporains, si j'en juge sur les portraits peu flattés qu'il nous trace de nombre d'entre eux. Et le crayon dont il les dessine m'évoque également, en plus appuyé, une manière connue...

Je songe, devant ces silhouettes outrancières, à ce qu'en eût pensé certain grand mort. Son amitié ou son admiration pour quelques-unes des victimes eût souffert, je suppose, de la violence, voire de l'injustice de ces caricatures. Mais peut-être aussi sa malice eût-elle souri en y retrouvant, par endroits, la griffe et le bec aigu de *Chantecler*.

Alors, avec tant de traits communs, pourquoi cette longue et tragique brouille?

*
* *

Qui donc m'a rapporté ce propos d'Oscar Wilde à M. André Gide : « Gide, promettez-moi de ne plus dire *Je*. » Cette boutade vous révélerait, si vous l'ignoriez, que M. André Gide est un spécialiste du roman personnel. Et effectivement, tous les romans de M. Gide sont écrits sous forme de confession, à la première personne, selon les strictes règles du genre.

Seulement dans la pratique de tout genre, il y a la manière ; et la manière de M. André Gide n'est pas celle de tout le monde. Loin de là.

Ce qui la différencie d'abord, c'est la substance même des récits où elle s'applique. Dans la plupart des romans personnels, l'auteur cède au besoin ou à la facilité de narrer une aventure de son existence, une anecdote où il prit part comme acteur ou comme spectateur. Les livres de M. Gide ne renoncent certes pas aux avantages des péripéties, des conflits et autres épisodes propres à stimuler l'intérêt du lecteur. Mais ces artifices extérieurs ne leur servent qu'à nous mieux faire saisir l'essence la plus cachée de leurs âmes. En un mot, même dans les personnages où il semblait le plus s'incarner, ce n'est

pas l'histoire de sa vie que nous a contée M. André Gide, c'est l'histoire de sa sensibilité.

En outre, au lieu de profiter nonchalamment des commodités inhérentes au genre, M. Gide s'est astreint aux plus dures exigences de l'art du roman : ordre, composition, progression. Sans doute, pour s'être imposé une telle discipline, aura-t-il senti les périls du roman personnel. Des amateurs doués d'un esprit supérieur comme Chateaubriand, Benjamin Constant, ou d'un esprit distingué comme Fromentin y donneront, en passant, un chef-d'œuvre. Tandis que, neuf fois sur dix, le professionnel n'y verra que la pente douce à dévaler et roulera rapidement dans la négligence et le débraillé.

On sent chez M. André Gide un souci constant de se garder contre ces faiblesses. Tous ses romans sont extrêmement surveillés, d'une tenue irréprochable, d'un équilibre parfait, sans une bavure, sans une faute d'observation ou de perspective. Souvent très fragmentés, sans lien apparent, les chapitres n'en présentent pas moins la ferme trame du roman le plus « suivi ».

Si donc M. Gide a persisté dans le roman confidentiel, ce n'est pas pour y trouver des aises dont il fait si peu usage. C'est plutôt parce que cette forme lui permettait d'exprimer des nuances de pensée, des intimités de sentiment qui perdraient force et vérité à être censément perçues par un tiers.

Prenez tels romans de M. Gide comme *l'Immoraliste* ou la *Porte étroite*, vous serez frappés par l'harmonie entre les caractères des personnages et leur sensibilité, leurs propos, leur ton. Mais supposez les mêmes sujets traités objectivement, du dehors, selon les procédés du roman courant. Fatalement, à l'exécution, la moitié en tombera, ou si elle subsiste, on se demandera par quels moyens l'auteur s'est procuré des secrets d'âme si reculés; et toute la vraisemblance du récit en sera aussitôt atteinte.

Cette faculté de donner l'impression de la réalité la plus directe malgré ce qu'a toujours d'un peu factice la confession romanesque, vous en trouverez une preuve nouvelle dans le récent petit récit de M. André Gide : *la Symphonie pastorale*[1].

1. Éditions de la Nouvelle Revue Française.

L'aventure se passe en Suisse. Dans un élan de charité, un brave homme de pasteur vaudois recueille au foyer d'une pauvresse qui vient de mourir, sa petite fille Gertrude, misérable loque, à demi idiote, envahie de vermine, et, qui pis est, aveugle. Au retour chez lui, accueil glacial. Amélie, la femme du pasteur, « une personne d'ordre qui tient à ne pas aller au delà du devoir », se montre peu satisfaite de cette charge s'ajoutant à celle de ses cinq enfants. Les enfants, eux non plus, ne font pas rose mine à cette vilaine petite sœur de surcroît. Pourtant, peu à peu cela se tasse. Le pasteur patiemment a entrepris l'éducation, l'animation de la larve humaine qu'est Gertrude. Avec les années, la voilà une jeune fille, et même une charmante jeune fille. Elle sait lire avec les doigts. Elle connaît par assimilations l'essentiel du monde extérieur. Une audition de la *Symphonie pastorale* où le bon pasteur, tel Baudelaire ou Rimbaud, l'initie aux couleurs par l'intermédiaire des sons, achève de la débrouiller. Elle aborde la musique, elle se repaît des saintes écritures. Et c'est avec le bon pasteur tout un commerce spirituel qui s'organise, de longues promenades mystiques, des entretiens affectueux qui, chaque jour, côtoient de plus près l'amour. Bien entendu, le bon pasteur ne s'avoue pas le coupable penchant qui l'entraîne vers sa jeune catéchumène. Il refuse même encore de se l'avouer quand, ayant surpris des serrements de mains un peu plus vifs qu'il ne conviendrait entre Gertrude et son fils aîné Jacques, il prie celui-ci de déguerpir... Mais du reste, n'est-on pas tout au grand événement qui se prépare : l'opération prochaine où Gertrude va peut-être recouvrer la vue. Gertrude part. Elle revient. Elle voit. Hélas! à peine a-t-elle vu son bienfaiteur, qu'elle se jette à l'eau. Le bon pasteur, dans sa candeur, se perd en conjectures sur cet acte de démence. Il faut que Gertrude, à l'agonie, lui en révèle le double sens :

« — Quand vous m'avez rendu la vue... ce que j'ai vu d'abord, c'est notre faute, notre péché... »

Puis elle continue :

» — Quand j'ai vu Jacques, j'ai compris que ce n'était pas vous que j'aimais ; c'était lui. Il avait exactement votre visage ; je veux dire qu'il avait le visage que j'imaginais que

vous aviez. Ah ! pourquoi m'avez-vous fait le repousser? J'aurais pu l'épouser.

» — Mais, Gertrude, tu le peux encore !

» — Il entre dans les ordres, — dit-elle impétueusement. »

Car, dans l'exil, mi-conviction, mi-représailles, Jacques non content de se convertir au catholicisme y a converti Gertrude... Et sa confession terminée, Gertrude expire.

Que de coups successifs sur une même tête ! Le pauvre pasteur en demeure effondré :

« — J'aurais voulu pleurer, — conclut-il, — mais je sentais mon cœur plus aride que le désert. »

Malgré l'émotion qu'on en ressent, ce dénouement semble un peu mélodramatique comme un peu conventionnelle la philosophie qui s'en dégage. C'est au fond la philosophie du *Voile du Bonheur*. Bien avant M. Clemenceau, elle a beaucoup servi. Dans tout conte, tout apologue, il est classique que, devant les hideurs du monde, l'aveugle, rendu à la vue, regrette amèrement sa cécité. C'est symbolique, c'est poétique. Cela ne me paraît rien que moins démontré. Il nous faudrait là-dessus le témoignage des intéressés ou celui des savants qui ont observé leur retour à la lumière. Et jusqu'ici, ces documents nous manquent.

Déplorerons-nous, d'autre part, comme je l'ai entendu faire par certains lecteurs, que M. Gide ait quelque peu brusqué la métamorphose physique et mentale de son héroïne, au lieu de nous montrer un à un les degrés de cette transformation? Psychologiquement ces minuties eussent pu avoir leur charme. Artistiquement, à mon sens, elles auraient constitué une grave faute de composition, poussant au premier plan Gertrude et les phases de sa progression, quand le personnage principal, l'intérêt principal du livre, ce sont le pasteur et ses débats de conscience, dont Gertrude n'est que l'occasion et la comparse.

Si donc j'avais un grief à formuler, ce serait plutôt contre l'anonymat dont M. Gide masque son héros. Ce personnage si heureusement venu, tracé avec tant d'art et de vérité, un des meilleurs que nous ait donnés M. Gide, méritait mieux que l'incognito : un nom qui nous permît de l'inscrire au livre d'or des types littéraires.

Par sa pureté d'âme, la délicatesse de ses scrupules, ses vacillements continuels entre les impulsions du péché et les commandements de l'Écriture, évidemment le bon pasteur s'apparente avec les précédents héros de M. Gide. Mais combien nous sommes loin ici du nietzschéisme professionnel de *l'Immoraliste* ou du sombre et farouche piétisme de la *Porte étroite* ! Combien plus près de l'humanité moyenne! Et pour tempérer ce que certains traits du personnage garderaient encore d'exceptionnel, d'au-dessus de la norme, bref d'ibsénien, quelle ironie discrète en marge et quel léger humour, pareil au *cum grano salis* que Renan souhaitait parfois au bas de ses écrits!

Et puis, n'oublions pas l'atmosphère, l'ambiance. Quiconque a tant soit peu fréquenté la Suisse et ses milieux calvinistes ou luthériens, parmi la contrainte, mitigée d'échappatoires, qu'impose le moralisme local, sera séduit, dans *la Symphonie*, par l'extraordinaire rendu de ces mœurs. Il n'est pas jusqu'aux épisodes secondaires où l'on ne sente flotter ce parfum helvétique. Lisez, par exemple, tel goûter chez mademoiselle de M..., une personne de la bourgade, qui a hospitalisé Gertrude. On croit percevoir l'étincelante propreté du logis, ses parquets reluisants, ses claires porcelaines, l'allure modeste de ses hôtes, la malice des regards sous les paupières baissées, la chantante douceur de l'accent natal. Et pourtant M. Gide ne fournit nulle de ces indications ; c'est par un détail matériel insignifiant, un propos, une réplique, qu'il nous transporte magiquement en plein pays de Vaud.

J'admire comment, sans rien perdre de sa finesse ni de sa poésie, sans rien emprunter à la technique naturaliste ou psychologique, et en conservant le tour personnel si contraire au roman d'observation, cet écrivain parti des extrêmes confins du symbolisme a graduellement atteint à un réalisme si accompli, à une exactitude si proche de la vie courante.

Lui qui passait hier pour un auteur « difficile », ésotérique, le voilà aujourd'hui presque à la portée du plus grand public. Des gens commencent même à demander s'il songe à l'Académie. Je ne sais sur ce point que répondre. Mais si un jour prochain M. Gide se dirigeait de ce côté, je gage bien que ce n'est pas sa parfaite *Symphonie* qui lui barrerait la route.

***

Au théâtre, les suprêmes fusées.

L'Odéon nous a donné *l'An XII* de MM. Aderer et Ephraïm, version scénique de la mort du duc d'Enghien. Si mes souvenirs ne m'abusent, c'est, il me semble, la troisième pièce qu'inspire la tragique fin du malheureux prince. Ce n'est des trois ni la moins ingénieuse comme thème ni la moins pittoresque comme détails. Mais je serais surpris que ce fût la dernière.

Au Théâtre des Arts, on a applaudi *les Quatre Coins* de M. Nozière, comédie gracieuse, spirituelle, quoique un peu trop symétrique, un peu trop empreinte de métier. Certains épisodes de sentiment nous y montrent pourtant autre chose que l'adresse de M. Nozière : sa finesse littéraire, sa sensibilité. On y devine celles-ci toutes prêtes pour une œuvre où elles domineront au lieu de ne tenir que le second rôle.

Après quoi, ce fut les concours du Conservatoire, avec leur concert coutumier de récriminations contre la médiocrité des concurrents. A l'égard du physique de ces jeunes comédiens, la critique a même encore aggravé sa sévérité des années précédentes. Méconnaissant le *Gnothi séauton*, la critique dramatique ne veut plus en scène que des Adonis ou des Ganymèdes, et demain, si on la laisse faire, elle réclamera le Barathre pour les candidats ne réalisant pas tant de tour de poitrine, tant de tour de mollet, tant de tour de biceps. Bien des grands comédiens de jadis, cependant, sans parler de ceux d'à présent, eussent été fort en peine pour répondre à de telles exigences. Mais le fait est là, que je rappelle aux jeunes comédiens du Conservatoire : la critique dramatique tourne au conseil de revision et, pour obtenir son exeat, désormais, une culture physique intensive s'impose.

Du côté des dames, au concours de comédie, une complication extérieure nous menaçait. Si l'on ne récompensait pas une des aimables concurrentes, on risquait de mécontenter un gouvernement allié. Le jury qui, cette année, comme par hasard, ne se trouvait composé que de littérateurs sans adjonction de nul fonctionnaire, a froidement passé outre à ces risques et a refusé la récompense. Indépendance qui

l'honore. Néanmoins, si cet hiver notre ravitaillement en charbon rencontre des difficultés, nous saurons à qui nous en prendre.

Finalement, aux dames n'a été décerné qu'un seul second prix de comédie. L'élue fut mademoiselle Renaud dont je vous avais signalé, l'an dernier, les dons de grâce et de sincérité. C'est vous dire si le verdict a été de mon goût.

Mais tandis qu'un à un les théâtres ferment, voici soudain la presse qui bouge.

Déjà, il y a quelques mois, M. Jules Bertaut avait réuni, dans deux volumes intitulés *le Paris d'avant-guerre* et *Ce qu'était la province française avant la guerre*, de très pénétrantes chroniques, dont beaucoup eussent fait excellente figure dans le roman le plus observé.

Aujourd'hui, à son exemple, c'est M. Jean Bernard qui rassemble dans la *Vie de Paris* ses articles de 1919, véritable histoire de l'année, mine de faits et d'anecdotes pour les annalistes futurs ; c'est M. Michel Georges-Michel qui, dans l'*Époque tango*, republie ses esquisses parisiennes d'avant-guerre, du Jean Lorrain moins esthète peut-être mais mieux informé.

Puis, comme las de parler des autres, les journalistes se mettent à parler d'eux-mêmes. Et c'est madame Louise Faure-Favier qui, dans un roman gouailleur et ému, *Mademoiselle Loin du Ciel*, nous décrit l'intérieur d'une certaine gazette, rappelant, à s'y méprendre, un journal tristement célèbre dont les piliers finirent à Vincennes. Et c'est enfin M. Robert de Jouvenel qui, dans un bref volume didactique, nous enseigne *le Journalisme en vingt leçons*.

Comme professeur en la matière, impossible de rêver mieux. M. Robert de Jouvenel, en effet, n'est pas que l'auteur célèbre d'une formule et d'un livre fameux : *la République des camarades*. Par la verve, le style, la connaissance et de son époque et de son art, il compte au premier rang des meilleurs chroniqueurs de maintenant. En outre, esprit libre, qui n'écrit que selon sa pensée, même au péril de sa quiétude, ainsi qu'il le prouva sous la tyrannie, n'attendant pas, comme Tacite, la chute de Néron et de Pallas pour leur exprimer ses critiques, mais les servant tout de suite, toutes

chaudes. A quoi il y avait quelque mérite, puisque, alors, le crime de lèse-majesté s'assimilait facilement au crime de lèse-patrie...

Le journalisme enseigné en vingt leçons par un tel maître, quelle perspective ! Comme utilité et comme agrément, cela promettait pour le moins autant que *le Latin sans larmes*. Hélas ! dès les premières pages, il vous faudra rabattre de ces espoirs. Car ce que nous livre M. de Jouvenel, dans son petit traité, ce ne sont pas les secrets du journalisme, c'en sont les misères.

Ingérence perpétuelle des commanditaires, des administrateurs, dispersion du directeur entre les solliciteurs à recevoir, les démarches à effectuer, les affaires à discuter, le secrétaire de rédaction, captif de ses fonctions, et ne sachant de la vie présente, de la société actuelle que ce qu'il en happe dans le trajet entre son fauteuil et l'imprimerie, les rédacteurs réduits par la maigreur de leurs salaires, à une existence aussi casanière, aussi restreinte, et forcés de puiser dans les anas, dans les vieux livres l'essentiel de leur copie, la centralisation du reportage et des nouvelles par les agences officielles, les feuilles de ces agences uniformisant de leur colonnes pareilles la presse entière...

Où vous croyiez sinon à une apologie du moins à un tableau du journalisme actuel, vous lisez un réquisitoire. Et d'autant plus saisissant qu'il est rédigé sans déclamation, avec bonne humeur, je dirais presque, avec une sorte de joie perverse ! Et d'autant plus attristant qu'on ne voit guère de démenti à y opposer !

A ce réquisitoire pourtant manque une conclusion, quelques pages qui nous indiqueraient, à défaut du remède, l'origine du mal. Peut-être M. de Jouvenel l'a-t-il jugée trop évidente pour la mentionner? Mais les profanes l'ignorent et, ne fût-ce que pour pallier à leurs yeux les travers de la presse du jour, mieux eût valu avouer qu'en grande partie ces travers étaient de ceux qu'engendre la servitude.

Le mot vous étonne. Ne possédons-nous pas la liberté de la presse, inscrite au code, protégée par les tribunaux, libérée de la censure? Certes, comme le démontre M. de Jouvenel, à un journal ami de la prospérité, la sagesse

commandera toujours de sacrifier une part de cette indépendance et de se ranger aux ordres du pouvoir. Seulement les autres, s'ils préfèrent le franc parler, n'ont-ils pas le droit sur la politique, les finances, l'extérieur, de tout écrire ? Assurément, et si bien, même, que le désintéressement de ces francs-parleurs leur a valu un titre d'honneur. On les qualifie de journaux d'opinion par opposition, je présume, aux feuilles qui n'ont pas uniquement l'idéal pour moteur.

Mais, en dehors des hautes questions ayant trait à l'État et à sa gérance, il est incontestable que l'exercice de ces libertés se heurte constamment à mille difficultés, dont la première et non la moindre est, pour toute gazette, le souci de vivre. Or pour vivre, le journal ne dispose pas de deux moyens. Un seul se présente : la publicité. Et pour capter la publicité un seul appeau : des abonnés, des lecteurs.

Vous discernez aussitôt tout le réseau d'obligations qui peu à peu enserrent la presse.

Attirer, séduire le lecteur, affaire d'ingéniosité, de mise en scène, de mise en pages. Mais pour le retenir, combien plus d'efforts et de ménagements ! Il s'agira de ne jamais le choquer, de ne jamais l'effaroucher, de ne jamais l'alarmer, de ne jamais risquer une ligne qui contrarie ses convictions, qui heurte ses intérêts ou qui trouble son optimisme.

Puis envers les publicités diverses, mêmes égards et même obédience. Respect à la publicité financière et respect à la publicité industrielle. Respect à la publicité des théâtres et respect à celle des grands magasins. Respect à la publicité mondaine et respect à celle des éditeurs. N'est-ce pas au surplus question de loyauté et n'y aurait-il pas mauvaise grâce à recevoir d'une main tandis qu'on égratignerait de l'autre?

Après cela, et sauf ces réserves, sur tout le reste liberté de langage absolue, et, comme disait Figaro, pourvu qu'on ne parle « ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, on peut tout imprimer librement ».

Le miracle, c'est que parmi tant d'entraves et sous le faix

d'une si lourde discipline, la presse ait conservé tant de vitalité, tant de relief et même un tel attrait qu'elle nous demeure indispensable.

Peut-être effet de l'habitude. A force de ne pas trouver dans le journal ce que nous y espérions, nous nous sommes résignés à ce qu'il nous offrait. Nous avons cessé de lui demander plus qu'il ne pouvait donner. Nous nous contentons de ce qu'uil nous donne : dans les feuilles extrêmes, l'écho de nos luttes politiques — dans les autres, le reflet de nos extériorités publiques.

Quant à la vie intime de notre temps, à sa sensibilité, à ses mœurs, nous n'en cherchons plus rien dans les gazettes. Nous allons d'instinct où nous sommes sûrs d'en être renseignés : dans les livres, chez les poètes, chez les penseurs, chez les romanciers.

FERNAND VANDÉREM

LA CAMPAGNE PRÉSIDENTIELLE AUX ÉTATS-UNIS

I

C'est à une opposition tout à fait nette de deux « Américanismes », c'est-à-dire de deux théories sur les relations des États-Unis avec l'Europe, que vient d'aboutir la lutte entre le Président Wilson et le Sénat américain au sujet du Traité de Paix et de la Société des Nations. Dans les programmes des Conventions républicaine et démocrate, à Chicago et à San Francisco, on chercherait en vain les formules de compromis que la majorité des sénateurs républicains et quelques démocrates proposaient naguère encore. La Convention républicaine, après avoir félicité les sénateurs qui ont mis le Traité en échec, omet de recommander qu'il soit voté, même avec réserves, et la Convention démocrate s'en tient au Traité et à la Société tels qu'ils sont, hormis quelques précisions de forme. Donc, l'« Américanisme », c'est, pour les uns, une indépendance aussi complète que possible à l'égard de l'Europe ; pour les autres, une participation constante à ses affaires.

Jamais cette opposition ne se serait marquée aussi nette, si elle n'avait été vraiment dans la nature des choses, car elle

n'était pas du goût de la majorité des hommes politiques des deux partis. Leur intérêt était d'éliminer le Traité et le « Pacte » de la campagne présidentielle, parce que, pour eux, gens de métier, c'était un mauvais programme. A les entendre, les électeurs étaient las de la controverse ; ils étaient accoutumés à ce qu'une campagne présidentielle fût menée sur une question d'ordre intérieur (question monétaire, tarif, etc.); enfin et surtout le Traité risquait de provoquer une scission à l'intérieur de chaque parti au moment même où il convenait qu'il se présentât en rangs serrés à la bataille. Chez les Républicains, il y avait l'ex-Président Taft, partisan depuis toujours d'une Société des Nations ; il y avait le sénateur Lodge et la majorité des sénateurs républicains, partisans du Traité et du Pacte, mais avec de très sérieuses réserves ; il y avait enfin les sénateurs Johnson et Borah, adversaires déclarés et du Traité et de la Ligue. Chez les Démocrates, il y avait le Président, défenseur intransigeant du Traité, et, en opposition ouverte avec lui, M. W. J. Bryan, partisan d'un vote immédiat avec réserves. Pour chaque parti, aller ainsi au combat sur une idée provocatrice de désunion n'était pas sage. Éliminer Traité et Ligue de la campagne, grâce à une ratification immédiate avec réserves, aurait eu au surplus l'avantage de fournir un moyen indirect, impersonnel, mais sûr, de retirer tout pouvoir sur les deux Conventions aux tenants des idées extrêmes : du côté républicain, au sénateur Johnson, qu'il était délicat pour le groupe des Conservateurs de mettre hors de cause en raison de ses idées radicales, mais qui se trouverait éliminé si le Traité était voté avant la Convention ; du côté démocrate, au Président Wilson, qui gênait M. Bryan et ses partisans.

C'est l'intransigeance du sénateur Johnson et du Président Wilson qui a prévalu sur la modération des partisans du compromis. Ce Traité, qu'on aurait bien voulu étrangler à la muette, le voici qui, sans y être prié, s'est installé d'autorité en plein centre des « Plates-formes » des deux partis. Et il ne s'agit plus du Traité avec réserves ou du Traité sans réserves comme naguère ; ce qui est en question, c'est le Traité tel qu'il est ou quelque accord qui ne ressemblera pas au Traité tel qu'il est.

*
* *

« Les bosses » du parti républicain avaient exactement flairé le danger qu'il leur fallut affronter à Chicago : ou bien recommander le vote avec réserves et risquer la sécession du sénateur Johnson et probablement la désastreuse formation d'un tiers parti comme en 1912, ou bien il fallait donner au sénateur Johnson dans la rédaction du programme une satisfaction telle, à propos du Traité, que, même s'il n'était pas choisi par la Convention, il serait empêché moralement de quitter le parti. Le petit groupe de sénateurs qui mena la Convention se résigna au moindre mal : on sacrifia l'idée pour se débarrasser sans dommage du candidat. Toutefois, il est bien sûr que les Républicains conservateurs n'eussent pas fait ce sacrifice s'ils n'avaient senti la popularité de l'Américanisme du sénateur Johnson : en lançant au Sénat leur campagne pour « américaniser » le traité que le Président avait rapporté d'Europe, le sénateur Lodge et son groupe n'avaient pas soupçonné la force des sentiments que le sénateur Johnson allait mettre en branle parmi les masses, et depuis longtemps déjà le mouvement avait échappé à leur contrôle.

C'est la forme extrême de leur thèse que consacre la Convention de Chicago. Source d'humiliations pour les États-Unis, parce qu'il « contient des stipulations intolérables pour un peuple indépendant », source d'irritation pour les autres pays, parce que « certainement il entretiendra l'injustice, les hostilités, les disputes entre nations », le *Covenant*, à lui seul, condamne le Traité, auquel il n'aurait jamais dû être incorporé : « Il eût été logique de faire la paix avec l'Allemagne d'abord, puis de déterminer nos futures relations avec nos associés de guerre, afin de sauvegarder la paix du monde... ; mais le Président Wilson ne fit pas cela... Il força les puissances alliées et associées à accéder à sa demande que le Pacte fût lié au Traité[1]. » Mais, Pacte mis à part, le Traité, tel qu'il est, aurait-il été acceptable pour l'Amérique? Non, d'après le sénateur Lodge : toute la partie qui concerne l'Europe et le Proche Orient aurait dû être négociée par les Alliés, sans l'Amérique : « Si le Président avait dit : de *nos* propres affaires dans l'hémisphère

1. Lodge. *Key note Speech* devant la Convention de Chicago.

américain nous prendrons soin nous-mêmes; en Extrême-Orient nous avons aussi des intérêts que nous désirons voir protégés ; mais *vos* questions européennes, vous devez les régler vous-mêmes et nous accepterons le règlement sur lequel vous tomberez d'accord, car nous ne sommes pas ici en quête de territoires ou pour dicter votre politique en ce qui concerne territoires et frontières, — alors vraiment nous eussions mérité la gratitude du monde[1]. »

Voilà donc condamnés, sans circonstances atténuantes, le Traité et le Pacte présentés par le Président. Il est vrai qu'après la Convention, la presse républicaine s'est efforcée d'affirmer que la « Plate-forme » du parti n'empêche ni la ratification du Traité et du Pacte avec réserves, ni l'acceptation éventuelle par les États-Unis de devenir membre de la Société des Nations. Toutefois, s'il est vrai que la « Plate-forme » n'empêche pas la ratification, il est sûr qu'elle ne la recommande pas. Elle loue les sénateurs qui se sont opposés à la ratification du Traité, elle ne parle pas du tout des deux tiers des sénateurs républicains qui étaient partisans de le voter avec réserves, et ne conseille nullement de reprendre leur politique. Comment sortira-t-on de l'état de guerre? Par une ratification du Traité avec réserves? par un traité séparé avec l'Allemagne? sans traité du tout? La « Plate-forme » ne le dit pas. La difficulté est esquivée.

Que propose-t-on? La création d'une association internationale « basée sur la justice internationale et devant fournir des méthodes qui garantiront la règle du droit public par le développement de la loi et la décision de cours impartiales, qui permettront au surplus de réunir immédiatement une conférence internationale toutes les fois que la paix sera menacée par un acte politique, de telle sorte que les nations qui se sont engagées à respecter la justice, l'équité et à les défendre, puissent exercer leur influence et leur pouvoir pour prévenir la guerre. » Cette promesse très générale de mettre au service de la loi, toutes les fois qu'elle sera attaquée internationalement, non seulement l'influence, mais encore le pouvoir des États-Unis, signifie-t-elle que M. Harding, s'il est élu, pourra inviter les puissances, sinon à négocier un nouveau Traité,

1. *Id.; ibid.*

car l'Europe, on le proclame, est maîtresse chez elle, au moins à former une nouvelle Société des Nations? Les Républicains prétendent qu'ils peuvent réaliser leur projet «sans impliquer » le peuple américain « dans une multitude de querelles dont il est incapable de juger les mérites ». Il ne peut s'agir ici que de l'Europe, car il n'est pas de « querelles » dans l'hémisphère ouest ou en Extrême-Orient qui n'intéresse les États-Unis. Dès lors, cela équivaut à dire que les États-Unis ne seraient disposés à mettre en commun leur influence et leur pouvoir au service de la justice internationale, que lorsqu'il s'agirait de l'Extrême-Orient, car la doctrine de Monroe prévient toute ingérence de l'Europe dans l'hémisphère ouest et réciproquement toute ingérence de l'Amérique en Europe. Donc, valable à tout moment pour l'Extrême-Orient, jamais pour l'hémisphère ouest, presque jamais pour l'Europe, sauf dans des cas exceptionnels dont les Etats-Unis seuls seraient juges, il est clair qu'avec cette association nouvelle nous serions très loin du Pacte, même ratifié avec réserves. D'autant plus que la « Plate-forme » ajoute : « Le *Covenant* du Président Wilson a répudié à un degré qui n'était pas du tout nécessaire et qui n'est pas justifiable la politique de tout temps en honneur dans l'intérêt de la paix qu'ont formulée Washington, Jefferson et Monroe et qu'ont suivie tous les hommes politiques américains chargés du gouvernement depuis plus d'un siècle », d'autant plus enfin que la fierté de l'isolement traditionnel inspire la péroraison du discours d'ouverture du sénateur Lodge : « Nous entendons un cri timide : l'Amérique sera isolée ! Nous n'avons pas peur. Les États-Unis ne peuvent être isolés : le monde a trop besoin d'eux. Nous ne pourrons jamais faire la sourde oreille au cri de l'humanité souffrante, mais quoi que nous fassions devra être fait à notre manière, librement, sans contrainte étrangère. »

En résumé, pour les États-Unis, selon les Républicains, une double prétention : entrer dans une Ligue destinée à protéger la paix internationale, et pourtant se désintéresser du Traité qui définit cette paix en Europe ; participer à la vie de cette Ligue, et pourtant conserver jalousement leur indépendance : tout cela n'est pas d'une conciliation aisée. Aussi, plus que cette satisfaction platonique donnée à l' « al-

truisme » américain, ce que le public a retenu de cette « Plate-forme » républicaine, c'est son rejet du Traité et son exaltation des traditions qui prêchent l'isolement.

Le sénateur Johnson s'en est déclaré satisfait. Comment ne l'aurait-il pas été? Avant la Convention, en réponse au *Mc Clure's Magazine* qui lui demandait son programme résumé, il avait déclaré : « Mon premier appel est en faveur de l'Américanisme, cet Américanisme si parfaitement défini par notre Constitution et qui maintenant est menacé par le Pacte de la Société des Nations. Le droit de vivre notre vie à notre manière, conformément à nos institutions, avec notre souveraineté inentamée et notre traditionnelle politique intacte, d'être toujours prêts à répondre au cri de l'humanité ou à l'appel de la civilisation, mais d'y répondre à notre convenance, à notre heure et à notre guise, d'être libres de tout lien avec l'impérialisme, avec la diplomatie d'Europe et d'Asie, bref le droit d'être nous-mêmes, voilà l'Américanisme que je défends. » On comprend aisément qu'il ait vu dans le programme de son parti un triomphe de sa thèse et qu'il ait ajouté : « C'est une grande victoire pour l'Américanisme. »

***

Cette victoire du sénateur Johnson sur le sénateur Lodge à l'intérieur du parti républicain a décidé la victoire du Président Wilson sur M. W. J. Bryan à l'intérieur du parti démocrate [1]. Le Président avait dit : « Il n'y a qu'un moyen de déterminer la volonté du peuple sur la Société des Nations, c'est d'en faire la question centrale de la prochaine élection. »

1. Ce n'est pas la première fois que le sénateur Johnson prête indirectement et involontairement un appui décisif au Président Wilson. En 1912, c'est M. Johnson, en se détachant du parti républicain et en se présentant comme vice-président sur le « ticket » du parti progressiste dont Roosevelt était le président, qui rendit possible la victoire des Démocrates et fit élire M. Wilson. En 1916, c'est M. Johnson qui, en ne soutenant pas énergiquement dans son propre État, la Californie, le candidat de son parti, M. Hugues, permit au Président Wilson de l'emporter dans cet État et de gagner sa réélection. En 1920, c'est M. Johnson, qui, en imposant au parti républicain sa thèse extrême sur le Traité et la Ligue, consolida la position également extrême, mais contraire, qu'avait prise le Président Wilson dans son parti

Et M. Bryan répliquait : « Une campagne en faveur de la ratification sans réserves vaudrait au parti une défaite écrasante. » Mais, après la Convention de Chicago, il ne s'agissait plus pour les Démocrates, à San Francisco, de décider s'ils iraient à l'élection sur la question : Traité avec réserves ou Traité sans réserves ; la question était désormais : Traité tel qu'il est, ou pas de Traité du tout. Désormais le conflit sans issue entre l'Exécutif et le Législatif dont les Républicains et même quelques Démocrates rejetaient l'entière responsabilité sur l'entêtement du Président, les Démocrates ne manquèrent pas d'en rejeter la responsabilité sur les Républicains : n'était-il pas clair que leur désir si souvent proclamé de voter le Traité avec réserves avait toujours dissimulé, chez eux, une résolution secrète de lui faire complètement échec?

La Convention démocrate de San Francisco, dirigée de bout en bout par le Président Wilson et ses partisans, a relevé le défi : « Ratification immédiate du Traité dans son intégralité, mais sans aucune réserve qui l'entamerait essentiellement ; pas d'inconvénient à accepter n'importe quelle réserve qui définisse plus clairement ou plus spécifiquement les obligations des États-Unis envers leurs associés dans la Ligue. » Et, reprenant les déclarations que le Président avait faites dans tous ses discours pendant sa tournée à travers le pays au cours de l'été de 1919, le sénateur Cummings, président de la Convention, précisait ces réserves de forme : « C'est l'intention évidente du Pacte de mettre à part la doctrine de Monroe et les questions domestiques ; pas un Américain ne peut être envoyé hors de son pays sans une action formelle du Congrès, et le droit de se retirer de la Ligue est absolu[1]. »

Par contre, se basant sur l'adhésion de l'Amérique à une Société des Nations, adhésion qu'avait déjà recommandée la « Plate-forme » démocrate de 1916 sur laquelle le Président Wilson avait été réélu, adhésion réitérée dans tous les dis-

1. *Key note Speech* à la Convention démocrate de San Francisco. — Le candidat démocrate, le gouverneur Cox, réduit à deux les réserves interprétatives à apporter au Pacte : toutes les puissances devenant membres de la Société des Nations entendent qu'elle a essentiellement pour objet le maintien de la paix dans le monde ; elles entendent également que le pouvoir de déclarer la guerre appartient au Congrès des États-Unis et que rien dans le Pacte ne peut être interprété comme un abandon de ce pouvoir.

cours du Président qui servirent de base à l'Armistice, le Président et la Convention démocrate ont refusé tout compromis de fond : « La question qu'il est de notre devoir de porter devant les électeurs n'implique rien moins que l'honneur des États-Unis et l'acquittement de leurs plus solennelles obligations, leurs obligations envers leurs associés dans la grande guerre et envers l'humanité à qui ils ont donné de la manière la plus explicite leur parole qu'ils entraient dans la guerre, non pas simplement pour gagner une victoire les armes à la main, mais aussi, pour établir, comme suite à cette victoire, un concert de nations tel qu'il garantirait la permanence d'une paix basée sur la justice [1]. »

*
* *

Voilà donc la question clairement posée. L'élection du Président va prendre le caractère d'un referendum sur deux formes d' « Américanisme ».

De part et d'autre, même patriotisme et même désir de ne pas rester insensible au « cri de l'humanité ou à l'appel de la civilisation », mais ce patriotisme et cet altruisme s'exprimant par deux conceptions radicalement différentes des rapports à établir entre les États-Unis et l'Europe.

D'un côté, respect d'une tradition qui a fait l'Amérique forte, satisfaction de reprendre un isolement béni, répugnance à toute alliance. Le monde a besoin des États-Unis; les États-Unis n'ont besoin de personne. L'intérêt que les États-Unis portent aux pays étrangers, Amérique Centrale, Amérique du Sud, Extrême-Orient, Europe et Proche Orient, va décroissant selon cet ordre géographique. Il est du devoir des États-Unis, et dans l'intérêt du monde, qu'ils sauvegardent jalousement leur indépendance, qu'ils ne s'engagent à rien, qu'ils ne s'engagent avec personne. Et si, en pleine liberté, à un moment, ils décident d'agir, de le faire à leur heure, à leur manière.

D'un autre côté, conviction qu'à situation neuve il faut des solutions neuves : depuis la dernière guerre à laquelle

1. Lettre adressée par le Président Wilson en mai 1920 à la Convention démocrate du Kansas.

les États-Unis, en dépit de leur volonté de rester neutres, n'ont pas pu ne pas participer, la « situation détachée et distante », dont parlait Washington, apparaît comme une chose du passé. L'adhésion à une Société des Nations n'équivaut pas à l'alliance avec un pouvoir déterminé que déconseillait la *Farewell Address* [1]. Les États-Unis ont besoin du monde autant que le monde a besoin des États-Unis et l'intérêt politique de l'Amérique ne peut se limiter arbitrairement à certaines régions géographiques. Il est de leur devoir de participer continûment à la vie d'une Société des Nations, et de tenir constamment à sa disposition influence et pouvoir pour prévenir la guerre et organiser la paix.

Ce dilemme restera probablement au premier plan de la campagne électorale pendant toute sa durée. Des deux côtés, il y aura des retours offensifs de la part des deux « machines » politiques qui estiment que la question ainsi posée compromet dangereusement les chances de leur parti ; elles essaieront de faire dévier la lutte sur des problèmes d'ordre intérieur, la Prohibition, les rapports du capital et du travail, etc. Jusqu'à présent leurs efforts se sont heurtés aux déclarations du candidat démocrate qui, d'accord avec le Président Wilson, entend mener sa campagne sur le Traité. Le sénateur Harding a répliqué qu'il était heureux de relever ce défi : « Nous sommes plus que consentants à faire de l'élection un referendum national sur la question de savoir si pour quatre années de plus nous aurons des Démocrates prêts à livrer la République. » Dans les précédentes campagnes présidentielles la politique extérieure comptait peu : après avoir exprimé leur égale ferveur pour la doctrine de Monroe, les partis se battaient sur le tarif. Pourtant, en 1916, le Président Wilson fut élu parce qu'il avait préservé l'Amérique de la guerre (*he kept us out of war*) ; mais les Républicains eux ne soutenaient pas qu'il aurait fallu partir en guerre. Leur candidat, M. Hughes, se bornait à dire que les Républicains eux aussi auraient garanti la paix à l'Amérique, et il se con-

1. « Une partialité excessive pour *une* nation étrangère, une haine excessive pour *une autre* font que, sous l'empire de ces sentiments, on ne voit de danger que d'un côté et qu'on voile et même qu'on favorise les artifices dont se sert l'autre parti pour pousser son influence. »

tentait d'ajouter : avec plus d'honneur. Ce n'était donc pas la question générale des rapports de l'Amérique avec l'Europe qui était posée comme elle l'est cette fois.

Il y a eu jadis et naguère des campagnes présidentielles où les candidats comptaient plus que les plates-formes : ce fut le cas de toutes les campagnes auxquelles Roosevelt participa ; ce fut le cas aussi de la campagne de 1916 qui réélut Wilson; mais cette année, c'est le contraire. Ce n'est pas pourtant que les partisans des divers candidats se soient fait faute de vanter aux électeurs « l'Américanisme » personnel de leur champion. Il y eut d'abord, ce qu'on peut appeler l'Américanisme des épigones de Roosevelt, — cent pour cent d'Américanisme, avec le « push », le « magnetism » du grand leader, — qui se disputaient son héritage, l'un, le général Wood, l'ex-colonel des « rough riders », l'organisateur des cours militaires de Plattsburg, le partisan passionné, comme Roosevelt, de la conscription moralisatrice, antidote contre le bolchevisme; l'autre, le sénateur Johnson, l'ancien compagnon de Roosevelt sur la liste progressiste en 1912, convaincu que de radicales réformes sociales sont nécessaires si l'on veut rétablir le « fair play » sur le continent américain depuis qu'il n'offre plus comme jadis autant de place pour tous. Il y eut aussi l'Américanisme des grands réalisateurs, ayant attaché leur nom à des tâches dont le patriotisme américain s'est enorgueilli : le nettoyage de Cuba par le général Wood ; le ravitaillement de la Belgique et du nord de la France par M. Hoover. Il y eut enfin l'Américanisme du grand homme régional, tel le gouverneur Lowden, dont le principal titre était de représenter excellement l'esprit du « Middle West ». Mais tous ces Américanismes de personnes n'ont pas supplanté l'Américanisme d'idées : pour ou contre la Société des Nations.

Du côté des candidats désignés, rien non plus qui puisse distraire les électeurs du problème à résoudre. Il n'était pas possible de choisir deux candidats sinon plus semblables, dans leur personne, au moins plus analogues par leurs qualifications. Tous deux de l'Ohio, — ce qui n'est pas un hasard, car les Républicains avaient le plus grand intérêt à désigner un candat qui pût ramener au parti cet État transfuge depuis 1912 et 1916, alors qu'il avait élu Wilson, et les Démocrates avaient

un intérêt égal, quoique contraire, à désigner un candidat qui pût joindre l'Ohio au « solid South », — tous deux nés pauvrement dans une ferme de l'Ohio ; tous deux apprentis journalistes ayant mangé de la vache enragée de l'Ohio; tous deux plus tard réalisant le rêve de leur jeunesse en devenant directeurs et propriétaires de journaux de l'Ohio; tous deux choisis par le suffrage de l'Ohio, l'un comme député, puis comme gouverneur à trois reprises, l'autre comme gouverneur, puis comme sénateur... Vraiment, cette fois, entre candidats, il sera impossible de jouer comme de coutume, de différences d'origines, de classes, de professions et surtout de régions, — jalousies entre la côte de l'Atlantique, la vallée du Mississipi, et l'Ouest. Il faudra trouver autre chose et l'on devra se battre sur des idées.

Par conséquent, plus que toute élection qui l'a précédée, la campagne actuelle se prête à être étudiée par un étranger, sans qu'il coure le risque de paraître indiscret. En France, où, depuis un an, nous ressentons chaque jour les effets de l'hésitation des États-Unis à ratifier les engagements qu'un Président, au milieu des acclamations, avait pris en leur nom, c'est une obligation de comprendre les raisons profondes, traditions, sentiments, qui les font hésiter.

Ce ne sont pas simplement des raisons de circonstance, à propos d'une élection : elles touchent à l'idée que l'Amérique atoujours eue d'elle-même et de son rôle dans le monde. Ce ne sont pas exclusivement des raisons de parti : le parti démocrate, qui, en majorité, derrière son Président, est en faveur de la Société des Nations, était au pouvoir pendant la neutralité que l'Amérique a gardée au cours de plus de la moitié de la guerre, et c'est alors, parmi les Républicains, dans l'opposition, que l'on trouvait le plus d'hommes désireux de voir leur pays se battre aux côtés des Alliés. Ce ne sont pas non plus seulement des raisons de personnes, car les chefs du parti républicain, les plus irréductiblement hostiles aux engagements internationaux, les Root, les Lodge et d'autres, sont bien loin personnellement d'être de parti pris hostiles à l'Europe. Et il n'en est aucun qui n'ait donné en particulier les preuves les plus réelles, les plus touchantes de son active sympathie pour la France. C'est l'Amérique tout

entière, Républicains comme Démocrates, qui s'est battue, et de quel cœur, à nos côtés et il est certain que la France, si elle était attaquée comme elle le fut en 1914, de nouveau verrait l'Amérique entière, sans distinction de partis, se dresser pour la protection du droit.

Si ce ne sont principalement ni des raisons électorales, ni des raisons de partis, ni des raisons de personnes, mais quelque chose de plus profond et qui tient de l'instinct, sous forme de traditions obscurément senties, et de la raison, sous la forme d'un idéal clairement conçu, qui place les États-Unis en face du dilemme que nous avons dit, alors il doit être possible d'en parler sans passion ni parti pris.

II

Toutefois, il faut reconnaître que, avant de se livrer sur des principes, la lutte contre le Traité s'est engagée à propos d'élections sur une question de personnes et que cette question de personnes continuera à jouer un rôle au cours de la campagne présidentielle.

Le parti républicain, pendant toute la participation des États-Unis à la guerre, avait refréné son opposition, mais amassé des rancœurs. Les Républicains étaient persuadés qu'eux surtout, par tradition, avaient les hommes et les vues à la taille du formidable conflit mondial, alors que le parti démocrate, de traditions provinciales, n'avait ni ces hommes ni ces vues. Pourtant le Président n'avait pas fait appel au concours des Républicains dans le Gouvernement. Il n'avait pas tenté une œuvre de « concentration » analogue à celle qui était tentée en France et même en Angleterre où cependant une distinction tranchée entre le parti aux affaires et le parti dans l'opposition est de si ancienne tradition. Le Président, au pouvoir, était resté chef de parti ; il avait mené la politique de guerre « on party line ». En novembre 1918, à la veille d'un renouvellement partiel de la Chambre et du Sénat, il fit appel aux électeurs. Ce fut pour réclamer au profit du parti démocrate tout le crédit de l'effort fourni par le pays pendant la guerre et pour avertir les électeurs que voter pour les candidats démo-

crates, c'était, à la veille de la paix, le vrai et le seul moyen de lui donner l'autorité de parler au nom de l'Amérique. Un tel appel paraissait impliquer qu'on ne pouvait avoir confiance dans les Républicains pour protéger les intérêts du pays. On n'était plus qu'à deux années de l'élection présidentielle : la « machine » républicaine voulait bien à la rigueur laisser le Président démocratiser le monde, mais elle ne voulait pas laisser les États-Unis aux Démocrates. Les Républicains votèrent en masse, et se servirent de la partialité du Président pour rallier les votes des Indépendants. Résultat : les Républicains gagnèrent une légère majorité au Sénat, plus forte à la Chambre. Toutes les difficultés ultérieures sont sorties de cette élection, et se sont accrues à mesure qu'on se rapprochait d'une autre élection, l'élection présidentielle. Si le Président, après avoir eu *sa* guerre, avait *sa* paix, son parti en 1920 aurait les plus grandes chances de rester au pouvoir. Ainsi, le conflit entre le Président et le Sénat se trouve encadré entre l'élection législative de novembre 1918 et l'élection présidentielle de novembre 1920. Un intérêt électoral a, de part et d'autre, enfiévré la discussion du Traité et de la Ligue.

Telle fut la première occasion du conflit dont le centre fut l'accusation d'autocratie dirigée contre le Président. C'était un méditatif, habitué à former ses idées dans la solitude. Loin d'avoir besoin de les éprouver sur autrui, il était persuadé que rien ne le « dévitalisait » plus, selon sa propre expression, que d'entrer en contact avec des cerveaux étrangers, et certainement il appréhendait d'avoir à changer les idées qui le satisfaisaient. Les quelques conseils qu'il prenait, il n'allait pas souvent les chercher auprès du pouvoir législatif, ni même auprès des secrétaires qui formaient son cabinet ; il avait ses conseillers privés ; ses sources d'information à lui, non officielles. Ses pouvoirs du temps de paix : commandement des armées de terre et de mer, droit d'initiative en politique extérieure, privilège de représenter en sa seule personne tout le peuple des États-Unis, avaient pris en temps de guerre une ampleur presque illimitée. Ses discours sur la guerre et la paix, ses notes à l'Autriche, à l'Allemagne, aux Alliés qui définirent les conditions politiques auxquelles l'armistice pouvait être conclu, furent son œuvre personnelle. Il négocia

l'armistice sans le Sénat. Puis vinrent successivement la nomination de la Commission des plénipotentiaires, où ne figurait aucun sénateur, aucun Républicain, hormis l'Honorable Henry White, détaché depuis longtemps de la politique active ; la décision du Président d'aller négocier lui-même en Europe, loin des conseils du Sénat, enfin le séjour à Paris pendant trois mois, avec un Sénat mal renseigné et qui s'énervait que fussent méconnues ses prérogatives, car la Constitution des États-Unis donne bien au Président le pouvoir de « faire les traités », mais ce pouvoir le Sénat le partage [1].

Avant le retour du Président, en mars, le conflit était déjà ouvert : trente-neuf sénateurs avaient publié un manifeste demandant au Président d'abandonner son projet d'une Société des Nations et de conclure une paix immédiate. Le Président, qui avait tout subordonné à la fondation de la Ligue, répliqua, à Boston, le jour de son arrivée, et à New York le jour de son départ, que l'architecture du Traité serait défigurée si le Covenant ne lui servait plus de propylées. Et il repartit, entouré d'objections encore plus vives que lors de son premier départ. La guerre durant, il avait concentré trop de pouvoir entre ses mains pour que, lui absent, les affaires intérieures n'en souffrissent pas. Et puis on lui reprochait, d'une part, en se mêlant abusivement des affaires d'Europe d'y faire haïr l'Amérique, d'autre part, hanté par son désir de gagner des adhésions à son idée de la Société des Nations, de faire trop de concessions à l'Angleterre, à la France, au Japon. On ne lui sut aucun gré, dans la rédaction définitive du Pacte, d'avoir tenu compte des objections au sujet de la doctrine de Monroe et des problèmes domestiques. Le parti de l'opposition au Sénat depuis longtemps était pris [2] : représenter à l'opinion que par un abus de pouvoir, contraire à la Constitution, le Président avait autocratiquement assumé l'entière responsabilité de négocier le Traité. Cette responsabilité on la lui laissait ; mais quand il déposerait

1. Constitution of the United States. Art. II, Sect. II, Par. 2 : He « (The President) Shall have power, *by and with the advice and consent* of the Senate, to make treaties, provided two-thirds of the Senators present concur. »

2. La déposition devant le Sénat de M. Bullitt, ex-secrétaire de la Commission américaine, apporta un nouvel aliment au feu qui couvait. Il représentait le secrétaire d'État Lansing comme hostile à la politique du Président, comme rare-

le Traité devant le Sénat, on verrait. Le Président revint définitivement en juillet. L'opposition qu'il trouva était telle qu'il comprit qu'il ne la briserait pas seul et par une attaque de front. Déjà, comme gouverneur de New-Jersey, il avait coutume d'en appeler au peuple contre l'emprise des « bosses » ; il résolut cette fois encore de porter lui-même le conflit devant le pays pour qu'il lui prêtât son appui contre le Sénat. Cette résolution était en tous points conforme à l'esprit de la Constitution, car le Président est l'élu direct du peuple ; conforme aux traditions, car le Président au pouvoir reste chef de parti ; conforme aussi au tempérament du Président, qui, dans sa solitude, avait toujours fait preuve d'un art merveilleux à deviner et à interpréter les sentiments vagues, mais profonds des dizaines de millions d'Américains moyens qui font l'opinion ; conforme enfin à sa méthode d'en appeler au peuple par-dessus la tête de ses représentants, qu'il s'agît d'un peuple ennemi, avant l'armistice, qu'il s'agît d'un peuple associé, à propos de Fiume.

Il partit en campagne, qualifia de « contemptible quitters » les sénateurs qui recommandaient qu'on se dégageât de l'Europe, trouva, à mesure qu'il s'avançait vers l'Ouest, des définitions plus claires et plus populaires de sa politique, puis fut soudainement terrassé par le mal et rapporté mourant à Washington. Dès lors que l'appel au peuple était interdit au Président épuisé, le conflit était désormais impossible à dénouer. L'isolement du Président s'était renforcé ; seuls sa femme, son médecin, son secrétaire le voyaient. Laissé sans direction, le parti démocrate dont les traditions étaient plutôt en faveur de l'isolement, eut une politique assez vacillante tout en demeurant loyal au Président ; à vrai dire seuls les sénateurs du « solid South » soutinrent ses idées jusqu'au bout ; les sénateurs démocrates des États situés au nord de la Mason and Dixon line se laissèrent gagner à l'idée de la ratification avec réserves. L'opposition

ment consulté, comme ayant déclaré qu'heureusement le Sénat ne comprendrait pas ce que signifiait le traité, sinon qu'il ne le voterait jamais. — Plus tard, au début de cette année, la démisison du secrétaire d'État Lansing, à la suite d'une correspondance pénible que le Président lui avait adressée parce qu'il avait réuni le Cabinet, en l'absence M. Wilson malade, raviva les accusations d'autocratie dirigées contre le Président.

s'amplifia, devint irréductible ; le Traité aurait pu être voté à la fin de l'été avec quelques réserves, puis ce ne fut plus possible, car peu à peu on le perdit de vue et l'on se passionna presque exclusivement sur le conflit des deux pouvoirs [1].

L'opposition avait commencé petitement avec une poignée de sénateurs, quinze irréductibles au total, dont trois Démocrates et douze Républicains, parmi lesquels un conservateur comme le sénateur Knox, des radicaux comme les sénateurs Borah et Johnson. Ainsi, sur les quatre-vingt-seize membres que compte le Sénat, quatre-vingt-un sénateurs n'étaient pas hostiles à une ratification, et soixante-quatre eussent suffi pour assurer la majorité requise des deux tiers. La plupart, après avoir fait valoir les prérogatives du Sénat, ne demandaient qu'à être rassurés par le Président. Les irréductibles l'emportèrent. Au début, ils étaient assez impopulaires, car le pays, se rappelant dans quel esprit il était entré en guerre, croyait ferme à la Société des Nations, mais, petit à petit, ils s'enhardirent en constatant la prise progressive que leurs arguments avaient sur le grand public. De nombreux radicaux, anciens partisans du Président, déçus par une Ligue des Nations qui, disaient-ils, ne pouvait avoir comme objet que de consacrer et de défendre l'impérialisme du Traité auquel elle était liée, furent d'un grand secours aux irréductibles. C'est dans les éditoriaux de la *New Republic*, de la *Nation*, du *Dial*, et plus tard dans le livre de Keynes que les Sénateurs allèrent chercher des raisons pour justifier leur opposition. Ils trouvèrent un appui aussi auprès des Allemands et des Irlandais d'Amérique et de toutes les nationalités qui estimaient avoir des motifs de se plaindre du Traité, Chinois, Indiens, Égyptiens, Coréens, etc. C'est en vain que les hommes des deux partis s'entremirent pour trouver un compromis, l'ex-Président Taft par exemple du côté des Républicains, M. W. J. Bryan, du côté des Démocrates ; en vain que Lord Grey, au retour de son ambassade, publia, dans une lettre ouverte au *Times*, des conseils de sagesse ; en vain que la France et l'An-

1. Ce n'est pas le premier traité que le Sénat américain rejette. Voici les précédents : Traité entre l'Angleterre et les États-Unis, 1869 ; Traité présenté par le Président Grant en 1870 pour l'annexion de la République dominicaine aux États-Unis ; Traité général d'arbitrage présenté en 1897 par le Président Mc Kinley.

gleterre firent savoir officieusement qu'elles s'accommoderaient d'une ratification avec réserves; en vain que les ouvriers de l'*American Federation of Labor* votèrent en juillet 1919 par 29 000 voix contre 400 leur fidélité à l'idée de la Société des Nations [1], en vain, que les adhérents de la *Church peace union* par 17 000 contre 816; que les fermiers de la *National Grange*; que les collèges, au cours d'un vote pris dans tout le pays, se déclarèrent en faveur de la ratification. Le Président ne voulut faire aucune concession sur l'article X et le Sénat continua d'affirmer que le seul obstacle à la ratification d'un traité, qu'il voulait bien accepter à condition qu'il fût américanisé, était l'intransigeance d'un autocrate.

La place que tenait dans le conflit la question des droits du Sénat est indiquée par le fait que sur quinze réserves produites au cours de la discussion six étaient destinées à sauvegarder ces droits qu'il disait méconnus par le Traité. Il faudrait un vote du Congrès pour remplir les obligations de l'article X, pour accepter un mandat de la Société des Nations, pour que l'Amérique fût représentée à ladite Société et que ses répresentants fussent désignés, pour que les réglementations de la Commission des Réparations fussent valables au sujet des exportations et importations entre l'Allemagne et les États-Unis, pour que l'Amérique participât aux dépenses de la Société des Nations, et fût représentée officiellement à la Conférence internationale du Travail.

Et cette querelle de l'Exécutif et du Législatif, avec ce qu'elle avait de personnel contre le Président Wilson, a pesé aussi sur le choix des candidats des deux partis.

M. William Mc Adoo était certainement l'homme le plus connu du parti démocrate après le Président Wilson et M. W. J. Bryan, en raison de son rôle personnel dans les campagnes de lancement des « Liberty loans », et aussi de la faveur dont jouissent le *Federal Reserve Act* et la *Rural Credit Legislation*, lois financières qu'il avait mises sur pied comme secrétaire du Trésor. S'il ne fut pas choisi par la Convention de San Francisco, c'est qu'elle craignit que sa qualité de gendre du Président ne l'exposât dangereusement comme candidat à une campagne qui avait déjà commencé contre le «Kron-

1. Même manifestation au Congrès annuel de 1920, tenu à Montréal en juillet.

prinz » et toute « perpétuation de la dynastie wilsonienne ».

La nomination par les Républicains du sénateur Harding comme candidat à la présidence représente aussi une grande victoire pour le Sénat. C'est la première fois qu'un sénateur en exercice obtient cet honneur; c'est un groupe de sept sénateurs qui, réunis dans la chambre d'un hôtel à Chicago, décidèrent, dans la nuit du 11 au 12 juin, que le général Wood et le gouverneur Lowden ne pouvant être nommés, le sénateur Harding serait choisi et qui, le lendemain, imposèrent leur choix à la Convention. Avec l'élection du sénateur Harding à la présidence, le centre du pouvoir qui avait été à la Maison Blanche sous Roosevelt et Wilson serait ramené au Capitole où il était au temps de Mac Kinley. C'était assez du gouvernement personnel, et, par delà l'indépendance du président Wilson, on visait retrospectivement l'indépendance d'un Roosevelt. Précisément le sénateur Harding par son caractère avenant, sa douceur, sa docilité à prendre conseils et à les suivre, rappelait presque trait pour trait son compatriote de l'Ohio, l'ex-Président Mc Kinley, si regretté par tous les « bosses » du parti qui, depuis sa mort, n'ont jamais retrouvé, sauf peut-être auprès du Président Taft, leur influence de jadis à la Maison Blanche. Avant la Convention, le sénateur Harding avait envoyé au *Mc Clure's Magazine* la profession de foi suivante : « S'il y a quelque mérite dans mon cas, c'est que je crois au gouvernement exercé sous la garantie des partis politiques de préférence à toute domination personnelle et que à la fois mon expérience et mon inclination m'aideraient à maintenir entre le Congrès et les forces du gouvernement des relations qui représenteraient la plus haute assurance d'un gouvernement constitutionnel respectueux de la loi. »

Ainsi l'heure de la revanche pour le Sénat humilié était venue : il avait réussi à retourner l'opinion, il jouissait de sa popularité ; il désignait comme candidat à la présidence un sénateur de toute confiance, et par la bouche d'un de ses leaders, le sénateur Lodge, en pleine Convention de Chicago, il dénonçait le Président sur un ton de vainqueur : « M. Wilson et sa dynastie, ses héritiers et ayants droit, tous, quels qu'ils soient, — c'est-à-dire tous ceux qui, le genou ployé, ont servi ses desseins, — doivent être écartés de tout contrôle, de toute influence sur le gouvernement des États-Unis. Ils doivent être

écartés des fonctions et du pouvoir, non parce qu'ils sont démocrates, mais parce que Wilson personnifie une théorie de gouvernement et d'administration qui n'est pas américaine. Ses méthodes, ses assauts constants, quoique parfois indirects contre la Constitution, contre toutes les traditions de gouvernement libre attentent à la vie même des principes américains, sur lesquels nos gouvernements se sont toujours fondés. »

*
* *

Anathème de grand-prêtre chassant du temple le sacrilège et sa tribu, — une telle excommunication majeure trahit le culte dont en Amérique la Constitution est entourée.

La Constitution, le respect de la Constitution, il n'est rien d'analogue en France au sentiment que ces mots éveillent en Amérique. Ce n'est pas que nous ne tenions à notre Constitution, mais à vrai dire nous ne nous avisons guère que nous y tenons que lorsqu'il est sérieusement question de la modifier, tandis qu'aux États-Unis, principal sujet des préoccupations politiques, la Constitution est un constant objet de fierté nationale. La nôtre, née seulement en 1875, n'est que la dernière venue de beaucoup d'autres constitutions républicaines (1791, an III ; 1848). Votée par une majorité de monarchistes parce qu'ils ne réussissaient pas à se mettre d'accord sur un roi, elle s'est modestement contentée de monter jusqu'au ras de terre les fondations d'attente d'une république parlementaire. Le provisoire a duré; sur ces fondations a foisonné la souveraineté du Parlement qui a tout recouvert. La Constitution anglaise, toute en coutumes, n'a aucune architecture ; la nôtre avec un minimum de règles écrites et beaucoup de coutumes n'a guère plus de ligne, de style.

La Constitution américaine, au contraire, édifiée en 1781 dans des circonstances solennelles, a toujours dominé, immuable, l'histoire des États-Unis de la masse puissante et bien équilibrée de ses hautes architectures auxquelles la Déclaration d'Indépendance forme portail. Consacrée à l'idée de souveraineté populaire, se prêtant largement, magnifiquement, au déploiement de la vie nationale, mais selon certains rites définis qui marquent à chacun sa place, son rang ; agrandie

depuis un siècle, et chaque fois avec la même consécration solennelle du peuple souverain, monument de foi séculaire, la plus haute antiquité de ce pays neuf, dont le style vraiment américain s'est depuis propagé sur d'autres continents neufs, la Constitution pour les États-Unis, c'est un peu ce qu'est pour la France la cathédrale de Reims.

Son caractère sacré, la Constitution américaine le tient du fait que son autorité représente ce qu'il y a de plus proche de la souveraineté populaire qui est suprême. Or, le peuple qui, voilà près d'un siècle et demi, éleva ce monument à la taille de ses besoins et de son idéal, était animé d'un individualisme ombrageux, très défiant de l'autorité en matière politique, parce qu'il l'avait connue usurpatrice en la personne du roi d'Angleterre et de ses agents. Limiter le gouvernement fut donc son idée essentielle : de fait, d'après la Constitution, le gouvernement américain en la totalité de ses organes, exécutif, législatif, judiciaire ne concentre pas la totalité des pouvoirs souverains. Le peuple en délègue un certain nombre par l'intermédiaire de la Constitution, et se réserve le reste en vertu de la même Constitution. Le Xe amendement, adopté en 1791, le déclare expressément : « Les pouvoirs qui ne sont pas délégués aux États-Unis par la Constitution, ni interdits par la Constitution aux États individuels sont réservés aux États respectivement ou au peuple. »

La Constitution demeure ainsi la loi suprême au-dessus du gouvernement, loi qui règle en ses grandes lignes la vie de la nation, et qui aussi descend dans le détail de la vie de tous les jours. C'est ainsi que le XVIIIe amendement interdisant la fabrication et la vente de boissons alcooliques, aucune législation ni du Congrès national ni des Assemblées législatives des États individuels ne peut autoriser cette fabrication ou cette vente. Et il en va de même toutes les fois que le peuple américain veut mettre un droit en sûreté : il le retire du domaine législatif et le confie à la Constitution. Une fois qu'il est là, il est à l'abri.

Dès l'origine, la Constitution est ainsi apparue au peuple américain comme la gardienne bienfaisante de ses droits contre les fantaisies ou les abus de pouvoir de ses représentants. Elle est là qui veille, au besoin s'interpose : on ne peut l'oublier.

Et cette gardienne est gardée à son tour par la Cour Suprême de Justice, qui a le pouvoir de déclarer qu'une loi votée par le Congrès, n'étant pas constitutionnelle, n'est pas valide. Et c'est pourquoi cette Cour Suprême participe au respect sacré dont le peuple entoure sa Constitution.

Or le Président Wilson, au jugement des républicains, a doublement violé la Constitution. D'une part, les méthodes qu'il a suivies pour la négociation du Traité n'ont pas respecté la séparation des pouvoirs ; d'autre part, le Pacte qu'il a signé reconnaît à une autorité étrangère un droit qui n'appartient qu'au Congrès américain.

En effet, les pouvoirs que le peuple délègue par la Constitution sont partagés de telle manière qu'ils se limitent strictement. La séparation entre l'exécutif et le législatif est beaucoup plus marquée aux États-Unis que chez nous ; ni l'exécutif, ni le législatif n'y agit librement, même dans son domaine propre. C'est une grande complication de poids et de contrepoids afin d'arriver par la balance à l'équilibre. La Confédération de 1777 ne prévoyait pas de pouvoir exécutif distinct ; le Congrès cumulait pouvoirs exécutifs et pouvoirs législatifs ; cela ne marcha pas et la Convention constitutionnelle de 1787 renforça l'exécutif, mais pas trop. Le Président est le premier citoyen de l'État, élu par le peuple, non par le Congrès, jouissant pour quatre années de vrais pouvoirs exécutifs. Il a le droit de veto sur les lois votées par le Congrès ; mais une majorité des deux tiers de chaque Chambre du Congrès peut surmonter ce veto. Le président nomme tous les ambassadeurs, les juges de la Cour Suprême et tous les hauts fonctionnaires de l'État, mais, pour rendre valides ces nominations, il faut le consentement d'une majorité de sénateurs. Le président négocie tous les traités, mais il faut pour rendre valide un traité le consentement des deux tiers des sénateurs présents.

Le peuple, ainsi protégé par la Constitution, est donc assuré que sa volonté ne sera ni surprise, ni brusquée. Rien ne peut aller vite au milieu de ce jeu de poids et de contrepoids ; le frein est là qui bloque tout le mécanisme dès la moindre résistance. Il n'y a que le peuple qui ait le pouvoir de desserrer ce frein, soit en manifestant son sentiment sur la question en suspens, de telle manière que le Président ou

le Congrès change la position qu'il a prise, soit en nommant, à l'expiration de leurs pouvoirs, un nouveau président, ou une nouvelle majorité au Congrès. Il n'y a point en Amérique cette soupape de sûreté qu'est chez nous la responsabilité ministérielle devant la Chambre, soupape qui joue vite et sûrement en cas de conflit entre l'exécutif et le législatif, et dont l'action peut se renforcer au besoin d'une dissolution de la Chambre. Aux États-Unis, le Président, en raison de sa maladie, n'ayant pu pousser plus avant son appel au peuple, le « deadlock » a subsisté, les deux pouvoirs dont la collaboration est requise pour qu'un traité soit valide sont restés face à face, irréductibles. Et si la présente campagne présidentielle ne permet pas au peuple de se prononcer sur le Traité et la Ligue d'une manière tout à fait nette, il y a de grands risques que le « deadlock » ne se prolonge, soit que la prochaine présidence appartienne aux Démocrates et la majorité du Sénat aux Républicains, soit qu'il se trouve une minorité démocrate ou républicaine assez forte et assez résolue pour bloquer une ratification qui doit être obtenue aux deux tiers des voix.

Des difficultés internationales créées par ce « deadlock » constitutionnel, la majorité de l'opinion aux États-Unis n'a pas rendu responsable la trop grande rigidité de la Constitution. Personne n'a parlé de la modifier. Au contraire, la défense de ses droits par le Sénat contre l' « autocratie » du Président et la situation sans issue où cette politique a mené ont été représentées par beaucoup d'Américains comme une nouvelle preuve de la sagesse de la Constitution et de son système d'équilibre [1].

Donc, usurpation de pouvoir par le Président vis-à-vis du Sénat, voilà la première atteinte à la Constitution, et voici la seconde, telle qu'elle a été résumée par le sénateur Johnson : « Le Président avait presque réussi dans sa tentative de

1. Pendant la guerre et depuis, un conflit analogue entre le Congrès argentin et le Président Irigoyen a eu, comme aux États-Unis, des conséquences internationales. Le Congrès en 1918 était en faveur d'une déclaration de guerre à l'Allemagne ; le Président s'y opposa. Réciproquement, en 1919, le Président était favorable à l'ouverture d'un crédit à la Grande-Bretagne, à la France et à l'Italie : le Congrès fit traîner son vote jusqu'à ce que les trois puissances eussent déclaré que ce crédit était désormais sans objet. La Constitution de la République Argentine, comme la Constitution des États-Unis dont elle est inspirée, mène donc aux mêmes difficultés dans l'ordre international.

déchirer la Constitution des États-Unis par l'organisation d'un pouvoir suprême confié à un groupe d'hommes d'État étrangers, réunis en conclave secret à Genève. » Il s'agit ici du fameux article X du Pacte, dénoncé comme anticonstitutionnel parce qu'il reconnaît à la Société des Nations un droit que la Constitution des États-Unis donne au Congrès, le droit de déclarer la guerre. (Article premier, Sect. VIII, Par. 11.) A vrai dire, est-ce interpréter correctement l'article X que d'en faire la pièce centrale du mécanisme prévu par le Pacte pour prévenir les guerres ? L'article X, quand il déclare : « En cas d'agression, de menace ou de danger d'agression, le Conseil avise aux moyens d'assurer l'exécution de cette obligation », ne vise qu'un cas très particulier et qui sera très rare quand la Société fonctionnera normalement, le cas d'une guerre qui n'a pas pu être empêchée par tous les moyens pacifiques énumérés aux articles XII-XVI. Même dans ce cas, il est du devoir de la Société des Nations de prendre des mesures si cette guerre menace « l'intégrité territoriale et l'indépendance politique présente de tous les membres de la Société », intégrité et indépendance qu'ils se sont engagés par ledit article « à respecter et à maintenir contre toute agression extérieure ». C'est cet article X que M. Lloyd George a invoqué dans sa communication aux Soviets pour déclarer que la Grande-Bretagne et la France mettraient leurs forces au service de la Pologne si les troupes russes menaçaient l'intégrité et l'indépendance de ce pays en franchissant ses frontières et en imposant le renversement de son Gouvernement.

Si l'article X tient une si grande place dans le Pacte, c'est qu'il proclame un principe fondamental pour une Société destinée à décourager les guerres de conquête et d'oppression : les frontières et le régime reconnus d'un pays ne doivent pas être changés, par la force du dehors, à la suite d'une agression extérieure. L'opposition, aux États-Unis, s'est concentrée et acharnée sur l'article X parce que cette garantie de frontières promise par l'Amérique à toutes les nations signataires du Traité a paru être injuste et dangereuse, mais en réalité « l'organisation d'un pouvoir suprême confié à un groupe d'hommes d'État étrangers réunis en conclave secret à Genève » dénoncée comme

anticonstitutionnelle par le sénateur Johnson et tous les adversaires du Traité vise plus précisément l'article XVI qui contient l'engagement de considérer « *ipso facto* comme ayant commis un acte de guerre, contre tous les autres membres de la Société, tout membre ayant recouru à la guerre » contrairement aux engagements pris aux articles XII, XIII et XV, et aussi l'engagement de « rompre immédiatement avec lui toutes relations commerciales ou financières ». « En ce cas, ajoute l'article XVI, le Conseil a le devoir de recommander aux divers gouvernements intéressés les effectifs militaires, navals ou aériens par lesquels les membres de la Société contribueront respectivement aux forces armées destinées à faire respecter les engagements de la Société. »

Mais cet article X, ou cet article XVI, pourrait être aussi bien déclaré anticonstitutionnel par la France ou par tout autre membre de la Société des Nations. D'après notre Constitution, en effet, c'est le Parlement qui a pouvoir de déclarer la guerre, et l'adhésion à l'article X ou l'article XVI représente pour la France aussi bien que pour l'Amérique l'acceptation d'une certaine diminution de souveraineté. D'où vient donc que la France et les autres signataires du Pacte aient accepté cette diminution sans soulever l'objection d'anticonstitutionnalité, alors que les États-Unis paraissent la considérer comme insurmontable ? Sans doute la Constitution n'est pas aussi souple chez eux que chez nous et nous sommes moins timides pour l'interpréter. Mais il y a d'autres raisons et plus profondes que cette raison de forme. Il est significatif que l'arrêt des relations internationales qu'a imposé aux États-Unis une Constitution trop rigide ait été interprété comme une preuve de la sagesse de ses auteurs ; il est très significatif que toutes les fois qu'aux États-Unis il est affirmé qu'un Congrès ne peut en lier un autre et que même des traités acceptés peuvent être annulés par un refus de crédit, beaucoup de gens paraissent très aisément accepter comme conséquence de ces faits l'affirmation que les États-Unis ne sont pas capables d'assurer la continuité d'une politique étrangère. S'ils se résignent si aisément c'est qu'évidemment, par delà leurs scrupules constitutionnels, il y a ce sentiment profond, populaire que les États-Unis non seulement peuvent, mais doivent rester

indépendants, qu'il vaut mieux pour tout le monde qu'ils prennent le moins possible d'engagements internationaux. C'est un détachement que nous, Français, nous Européens, ne pouvons nous permettre, aussi ne nous attardons-nous pas aux obstacles que peut opposer notre Constitution à un engagement international, même de type nouveau, si nous croyons qu'il nous vaudra une plus grande sécurité.

Nous voici donc ramenés à la conception de l'Américanisme qui a mis en échec la politique du Président Wilson, le Traité et la Ligue, — Américanisme inspiré par une défiance traditionnelle, tenace, instinctive, à l'égard de l'Europe et par la conviction qu'il y va du bonheur des États-Unis et du monde que leurs affaires ne se lient pas de trop près avec les nôtres.

Tel est le fait essentiel que la lutte engagée autour du Traité a mis à nu. Est-ce à dire qu'il commandera désormais toute la diplomatie américaine? C'est douteux. Sans doute, sous la poussée d'opinion qu'a mise en branle l'opposition du Sénat, le parti républicain a fait sienne la thèse extrême de l'isolement, mais, cette thèse, la campagne présidentielle va en forcer la discussion et les réalités se chargeront d'en faire apparaître l'outrance. Il faudra trouver un moyen de mettre fin à l'état de guerre et aussi de reprendre des relations avec l'Europe, car le désir de renouer, même chez les Républicains, est évident. De son côté, le parti Démocrate maintiendra devant la nation la tradition du Wilsonisme en politique extérieure, puisque c'est avec le Wilsonisme, sans Wilson, que le parti à San Francisco s'est identifié.

Avant comme après l'élection, ces forces continueront à jouer. Ce serait donc simplifier la présente campagne présidentielle que d'en attendre principalement la conclusion du conflit entre le Président et le Sénat par la consécration de la vieille politique d'isolement. Vraisemblablement, quelque jour, cette campagne apparaîtra moins comme un point d'arrivée que comme un point de départ, lorsqu'on fera l'histoire de la tradition nouvelle qui alors réglera les rapports des États-Unis avec l'Europe.

LOUIS-F. AUBERT

Le gérant : ED. PAUPHILET.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet - Août

LIVRAISON DU 1er JUILLET 1920

		Pages
MARÉCHAL FOCH. . . .	L'École Polytchnique pendant la Guerre.	5
MAXIME FORMONT. . .	Le Bien-Aimé (2e partie)	13
XXX.	En Escadre d'Orient.	59
JULES LEMAITRE. . . .	Un Aventurier (fin).	95
BRADA.	La Jeunesse de Madame Chrestienne de France. .	136
CAMILLE MAUCLAIR. .	L'Œuvre et l'Exemple de Paul Adam.	167
J. CHAPPEY.	L'Organisation économique allemande. — II	193

LIVRAISON DU 15 JUILLET 1920

ANDRÉ BEAUNIER. . . .	L'Amour et le Secret (1re partie).	225
E. DU VIVIER DE STREEL. .	La Conférence internationale de Bruxelles.	272
MAXIME FORMONT. . .	Le Bien-Aimé (fin).	304
GÉNÉRAL REGNAULT. .	L'Échec du Plan XVII.	357
MARIE HOLLEBECQUE. .	L'Initiation à la Vie sociale.	392
FERNAND VANDÉREM. .	Les Lettres et la Vie.	412
L. HOULLEVIGUE. . . .	Les Électrons et la Télégraphie sans Fil.	432

LIVRAISON DU 1er AOUT 1920

		Pages
LOUIS BARTHOU.	Autour de William Shakespeare.	449
GEORGES DELAHACHE. .	Strasbourg (1918-1920).	487
FERNAND GREGH. . . .	Poèmes.	514
HERGÉ.	En Irlande.	521
ANDRÉ BEAUNIER. . . .	L'Amour et le Secret (2e partie).	556
ANDRÉ GILLES.	A l'Assaut des Monts.	604
JACQUES-É. BLANCHE. .	Les Arts et la Vie.	644
JACQUES ANCEL. . . .	Essad Pacha.	662

LIVRAISON DU 15 AOUT 1920

AUGUSTIN FILON. . . .	L'Impératrice Eugénie. — I.	673
ANDRÉ BEAUNIER . . .	L'Amour et le Secret (3e partie).	693
LAZARE WEILLER. . .	La Guerre aurait-elle pu être terminée plus tôt ?.	742
ROGER CHAUVIRÉ. . .	Poèmes.	758
LÉON HEUZEY	En Thessalie turque (1858).	770
GENEVIÈVE REYNIER. .	Une Mère.	794
CAPITAINE KOELTZ. . .	Le Plan de Campagne allemand de 1871 à 1914. .	819
FERNAND VANDÉREM. .	Les Lettres et la Vie.	850
LOUIS-F. AUBERT. . . .	La Campagne présidentielle aux États-Unis. . . .	870

EN VENTE

PARTOUT

PATE EXTRA

pour

CHAUSSURES

CABRI

Noir - Rouge - Jaune - Blanc - Havane

PLUS DE NEURASTHÉNIE
ou LE TRIOMPHE DE LA VOLONTÉ
Un fort volume, *franco*. . . . 7 fr. 50
Contre mandat à M. R. SCHWAEBLE, 9, rue Henri-Monnier, PARIS

CRÉDIT LYONNAIS
Siège social à Lyon — Siège central à Paris
CAPITAL : 250 MILLIONS
ENTIÈREMENT VERSÉS
AGENCE DE BRUXELLES
DÉPOT DE TITRES
LOCATION DE COFFRES-FORTS

L'ARGUS de la PRESSE
"VOIT TOUT"
Fondé en 1879
LES PLUS ANCIENS BUREAUX D'ARTICLES DE JOURNAUX
37, Rue Bergère, PARIS (IXe)
Lit et dépouille par jour
20.000 *Journaux ou Revues du Monde entier*
Collectionne : LES ARCHIVES DE LA PRESSE
Edite : **L'Argus de l'Officiel**
contenant tous les votes des Hommes politiques
L'Argus recherche articles et tous documents passés, présents, futurs
L'Argus se charge de toutes **Publicités** dans tous les journaux et revues
Publicité financière — Publicité économique
Publicité commerciale
Publicité littéraire et mondaine
Tél. : 102-62 - Adr. Tél. : Achamburo-Paris

★

CHEMIN DE FER DU NORD

PREMIER PÈLERINAGE AUX RÉGIONS DÉVASTÉES

Train spécial mis en marche tous les dimanches jusqu'à nouvel avis, permettant la visite d'ALBERT de 9 h. 40 à 10 h. 50, d'ARRAS de 12 h. à 13 h. 20, et de LENS de 14 h. à 15 h., et traversant les champs de bataille de l'ANCRE, de VIMY, et de LENS.

Départ de Paris à **7** h. **20.** — Retour à **20** h.
Prix aller et retour : 1re **57.50,** 2e **42.80,** 3e **30.15**

Les billets doivent être pris à l'avance à la gare de PARIS-NORD (guichet n° 47)

ITINÉRAIRES EN CHEMIN DE FER COMBINÉS AVEC CIRCUITS AUTOMOBILES EN AUTO-MAILS

A. — 1 jour (Paris), **AMIENS**. VILLERS-BRETONNEUX, CHAULNES, PÉRONNE, MONT-SAINT-QUENTIN, BOIS DES TRONES, ALBERT, **AMIENS** (Paris).
1re classe **185** francs (y compris le déjeuner).

B. — 2 jours (1er jour) (Paris), **AMIENS**, ALBERT, BAPAUME, ARRAS, BÉTHUNE, LA BASSÉE, LENS, **ARRAS**.
(2e jour). **ARRAS**, LIGNE HINDENBURG, CAMBRAI, PÉRONNE, BIACHES, la Bertha d'AMIENS, **AMIENS** (Paris).
1re classe **375** francs (compris hôtels et repas, sans boisson).

C. — 1 jour (Paris), **ARRAS**, CROISILLES, LIGNE HINDENBURG, CHERISY, **ARRAS**, Crête de Vimy, LENS, SOUCHEZ, **ARRAS** (Paris).
1re classe **140** francs. — 2e classe **118** francs (compris le déjeuner sans boisson).

D. — 1 jour (Paris), **LILLE**, ARMENTIÈRES, BAILLEUL, Région du MONT-KEMMEL, YPRES, MENIN, **LILLE** (Paris).
1re classe **155** francs — 2e classe **131** francs.

E. — 1 jour (Paris), **LAON**, la Bertha, LA FÈRE, TERGNIER, CHAUNY, COUCY-LE-CHATEAU, ANIZY, MOULIN DE LAFFAUX, CHEMIN DES DAMES, **LAON** (Paris).
1re classe **132** francs. — 2e classe **119** francs (compris déjeuner sans boisson).

Pour plus amples renseignements, s'adresser au Bureau des Renseignements de la gare de PARIS-NORD ; aux guichets de la Société Française des Auto-Mails, à la gare de PARIS-NORD (bâtiment de la gare de Ceinture) ; au siège social de la Société Française des Auto-Mails, 1, rue des Italiens, et aux principales Agences de voyages.

" LE LIVRE "

26, boulevard Malesherbes, 26

PARIS

Pour les Vacances

Aux lecteurs de la *Revue de Paris* qui nous enverront avant le **31 Août** une commande accompagnée du bulletin ci-dessous à détacher, **" LE LIVRE "** consentira une réduction de

5 %

Nous recommandons spécialement les ouvrages dont nous donnons ci-dessous la liste :

Mais nous sommes en mesure d'envoyer à l'adresse que l'on nous indiquera : TOUS LES LIVRES.

ANDRÉ MAUROIS

Les Silences du colonel Bramble	5 »
Le Général Bramble (tirage limité à 500 exempl.)	40 »
Les Bourgeois de Witzheim	2,50
Ni Ange ni Bête	5 »

FRANÇOIS DE BONDY

Constance dans les cieux	5 »

JEAN-LOUIS VAUDOYER

Le Dernier Rendez-vous	4,90

PIERRE BENOIT

L'Atlantide	5,75
Pour Don Carlos	5,75

ANDRÉ CORTHIS

Pour moi seule (grand prix du roman 1920)	5,75

EDMOND JALOUX

Incertaine (grand prix de littérature 1920)	5,75

MAURICE MAGRE

L'Appel de la Bête	5,75

JEANNE MARAIS

Le Mariage de l'adolescent (roman)	5,75

J. et J. THARAUD

Marakech	5 »

MARGUERITE AUDOUX

L'Atelier de Marie-Claire	5,75
Pensées choisies des Rois de France	7,50

JANE CALS

La Grande Aventure (tirage limité à 350 exempl.)	22 »
La Ronde	4,90

CLAUDE FARRÈRE

La Dernière Déesse	4,75

MARCEL PRÉVOST

Mon cher Tommy	5,75

CLAUDE ANET

Ariane, jeune fille russe	6 »

JACQUES DE LACRETELLE

La Vie inquiète de Jean Hermelin	5 »

ABEL FERRY

La Guerre vue d'en bas et d'en haut	6,75

NORMANN ANGELL

Le Chaos européen	4 »

JEAN DE PIERREFEU

G. Q. G. secteur 1 (deux volumes)	9 »

JOHN MAYNARD KEYNES

Les Conséquences économiques de la paix	7,50

BULLETIN A DÉTACHER

et à envoyer au **" LIVRE "** 26, boulevard Malesherbes, PARIS

Je soussigné, désire recevoir le Bulletin périodique *gratuit* du " **LIVRE** " et dès à présent les ouvrages, dont ci-joint la liste, avec une réduction de **5 0/0.**

Nom (1) .....

Adresse à la ville (1) .....

Adresse à la campagne (1) .....

Signature :

(1) Prière d'écrire très lisiblement nom et adresse.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris.

A propos de la mort de S. M. l'Impératrice EUGÉNIE

DOCTEUR BARTHEZ

LA FAMILLE IMPÉRIALE

à Saint-Cloud et à Biarritz

Un volume in-18, **sous couverture jaune.** — Prix. . . . . **4 fr. 9**

DERNIÈRES RÉIMPRESSIONS

Sous couverture saumon. — Prix. . . . . **6 fr. 75**

A. ADÈS et A. JOSIPOVICI

LE LIVRE DE GOHA LE SIMPLE. . . . . . 1 vol.

RENÉ BOYLESVE
de l'Académie française

NYMPHES DANSANT AVEC DES SATYRES. . . . . 1 vol.

ANATOLE FRANCE
de l'Académie française

LE GENIE LATIN. . . . . . 1 vol.

PIERRE LOTI
de l'Académie française

LE ROMAN D'UN ENFANT. . . . . . 1 vol.

A.-R. DE LENS

LE HAREM ENTR'OUVERT. . . . . . 1 vol.

Imp. L. POCHY, 52, rue du Chateau, Paris. — 627-20.

LIVRES NOUVEAUX

LA JEUNESSE DE TITIEN

par **Louis Hourticq.**

On ne saurait trop louer M. Louis Hourticq pour la conscience et la sagacité dont témoigne cette étude sur le maître de Cadore. Ce qui fait l'originalité et la sûreté de sa méthode, c'est qu'elle emploie toujours, de préférence aux textes insuffisants ou contestables des historiens de l'art, le document pictural, l'image. Par exemple, quand il s'agit d'établir la véritable origine de ce fameux *Concert* du Louvre, que l'on a le plus souvent donné à Giorgione, M. Hourticq procède par comparaison entre ce tableau et des œuvres certifiées de Titien. On voit qu'il s'agit de tout autre chose que d'un exercice académique de variation littéraire sur la peinture vénitienne. Le livre de M. Hourticq est une contribution importante à l'histoire de l'art.

LES ALBANAIS

par **Gabriel Louis-Javay.**

Un pays, dont quelques Français ont pu — grâce, si l'on ose le dire, à la retraite serbe et aux opérations de 1918 — connaître la grandiose nature, — un petit peuple accroché à ses montagnes et férocement jaloux d'indépendance, — l'Albanie et les Albanais ont trouvé en M. Louis-Jaray un historien sympathique et exact. Quand on a fini sa brochure, on est tout disposé à accueillir ses conclusions : ne faisons pas pour l'Albanie ce que les autocrates du XVIIIe siècle ont fait pour la Pologne. N'accomplissons pas ici une mauvaise œuvre que nous réparons là : ne morcelons pas l'Albanie.

DE MOINS CINQ A LA DÉLIVRANCE

par **Louis Piérard.**

... C'est-à-dire de la catastrophe de Caporetto au Défilé du 14 juillet 1919 sous l'Arc de Triomphe. Louis Piérard présente dans ce livre un tableau savamment varié de la guerre entre ces deux dates. Nous voici sur le front italien, avec nos poilus en Alsace, avec les Anglais à Lille, dans « Bruges la ressuscitée »; nous faisons, nous aussi, notre « passage du Rhin ». Un tableau ? ai-je dit. Plutôt un kaléidoscope. Nous nous habituons, sans tarder, d'ailleurs, à la vitesse de ces successions, M. Piérard s'étant souvenu qu'il était poète, et son style sachant revêtir d'une beauté littéraire la matière de ses observations.

LES LEÇONS MILITAIRES DE LA GUERRE

par **le commandant Bouvard.**

Un livre de vulgarisation sur la guerre : étrange formule, sans doute, pour les combattants d'hier ! Et pourtant c'est bien là ce que le commandant Bouvard a voulu faire, et a eu raison de vouloir faire. L'expérience, en effet, au cours de ces années où tant de théories contraires se sont usées, a été, pour chacun, bien partielle et confuse : aussi a-t-on plaisir à trouver, clairement et brièvement énoncés dans ce livre, sur l'emploi du matériel — sur la liaison des armes — sur la tactique élémentaire, les résultats éprouvés dont le faisceau constitue l'enseignement militaire de la guerre. L'utilité de l'entreprise n'a point échappé au maître-ouvrier de la guerre, au maréchal Pétain, qui l'a approuvée dans une préface. Non seulement les officiers de complément auxquels l'auteur s'adressait spécialement, mais tout Français, pour peu qu'il suive son penchant naturel à se rendre compte, lira avec fruit ce volume, qui représente pour la collection *les Leçons de la guerre*, un précieux enrichissement.

LE VENT DANS LA NUIT

par **André Foulon de Vaux.**

Il y a dans ce recueil beaucoup de délicatesse et de charme. Soit que M. André Foulon de Vaux nous décrive la Sologne aux étangs grisâtres, la grâce des visages de femmes ou d'enfants apparus dans le soir, ou bien encore, à l'exemple de Baudelaire, la magie des parfums, il sait répandre une poésie vaporeuse sur tous les objets qu'il présente à notre rêverie. Après qu'on les a lus, ses vers continuent de chanter dans le souvenir .

LE CHATEAU TREMBLANT

par **Lucie Delarue-Mardrus.**

L'histoire de cette petite fille qui disparaît si mystérieusement dans les ruines d'un château abandonné et dont on retrouve après des années le frêle cadavre sous les décombres est tout à fait saisissante. Elle laisse une impression de grâce fantastique et tragique comme certains contes d'Edgar Poë qui sont à la fois poétiques et terrifiants. Dans l'œuvre si originale de madame Delarue-Mardrus c'est une des choses que l'on peut préférer. *L'Épiphanie* qui accompagne *le Château tremblant*, est d'une qualité non moins rare.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER.	92 »	47 »	24.50

PRIX DE LA LIVRAISON : 4 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, 3, *rue Auber, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, 3, *rue Auber.*

Les annonces sont reçues à la Société Nouvelle de Publicité, 11, *boulevard des Italiens, Paris.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.